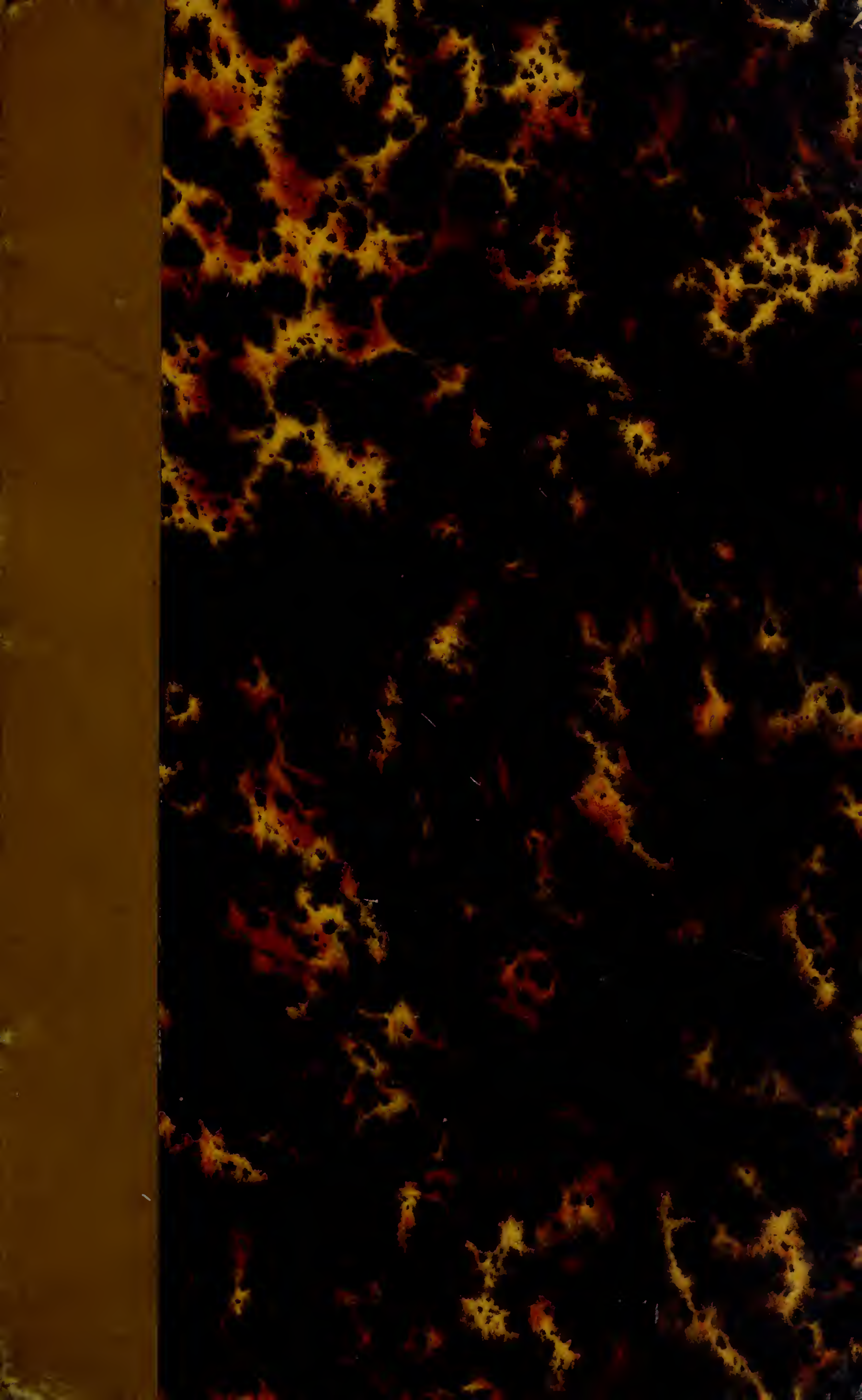
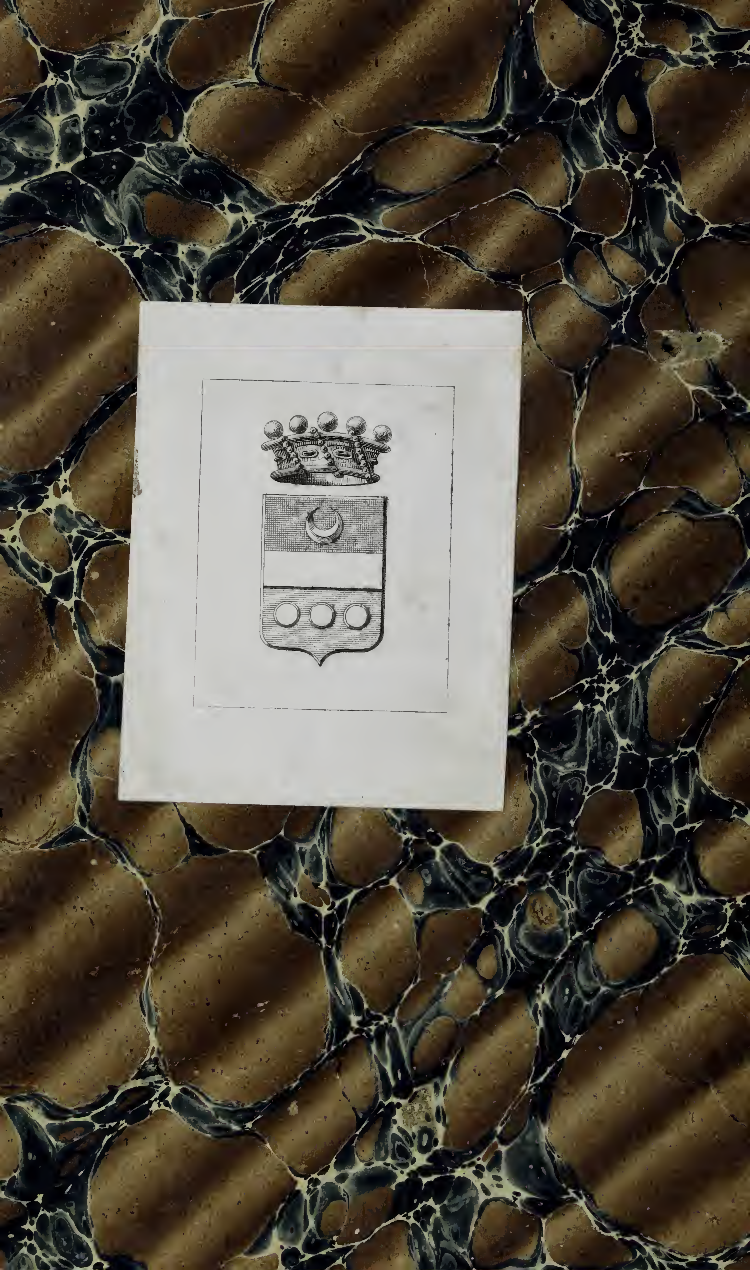






A l'Ignotus du Figaro,
Hommage de profondément
respectueuse sympathie et
d'admiration dévouée

[illegible]

ÉTUDES

D'APRÈS

FROMENTIN

Paris 1882

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES DE JEUNESSE

Un Volume in-8 anglais, papier vergé..... 3 fr.

VICHY. — C. BOUGAREL, IMP. BREV. RUE SORNIN.

AUGUSTE GEOFFROY

ÉTUDES

D'APRÈS

FROMENTIN

A L'OMBRE — BEN TAÏEB LE MZABI
LE RAVIN DES LAURIERS — DANS NOS ALPES
LE GÉNIE SERBE

PARIS
CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR
LIBRAIRIE ALGÉRIENNE ET COLONIALE
5, rue Jacob & rue Furstenberg, 2
1882

C'est vraiment une dette de reconnaissance et d'affection que nous payons en inscrivant le nom de Fromentin en tête de ces quelques pages ; dette de reconnaissance, car il a été pour nous un initiateur magique dans la recherche et la notion du beau ; dette d'affection, car qui saurait ne pas l'aimer après avoir lu ses livres et contemplé ses toiles.

Quel esprit et quel cœur !

Notre plus cher désir serait qu'un peu de la couleur et des parfums subtils du Sahara et du Sahel fût passé dans nos récits arabes ; que les fines exquisses, les délicatesses de Dominique se retrouvassent parfois dans nos

souvenirs alpins et qu'enfin le goût si sûr qui a présidé aux Maîtres d'Autrefois nous eut inspiré dans notre appréciation du génie serbe.

Quoi qu'il en soit comme valeur de notre modeste travail, nous avons tenu à l'offrir en hommage à cette chère mémoire, surtout au moment où les yeux sont tournés vers l'Afrique française cette patrie artistique du peintre et de l'écrivain.

Paris, Octobre 1881.

A L'OMBRE

A L'OMBRE

Alger, Mai 1880.

Est-ce bien à l'ombre qu'il faut dire, et comment appeler cette obscurité lumineuse et tiède, ces petits centres bruns et dorés, ces taches flottantes et marbrées dont je me sers comme d'abri, de pupitre et de chaise, d'où je date et daterai ces quelques notes sur la terre d'Afrique ?

C'est vraiment en souvenir de mes longues et fraîches siestes de France, que je décore du nom d'ombre mes places favorites au tronc des orangers, des myrtes, des cèdres, mes recoins sous les voûtes des mosquées, ma natte au fond des gourbis ou les tapis entassés dans la tente fragile ; car que de trouées ardentes, de

reflets colorés, d'attaques subites, de jets intenses lance à travers tout cela la lumière, c'est-à-dire ici, la vie, la lumière qui s'impose, vous inonde, entoure, éblouit, harcèle, enivre. Son *fiat* a dû être prononcé au-dessus de cette partie même du grand univers, car elle y règne en maîtresse absolue, en despote inoubliable, elle en a chassé le reste, et d'abord sa rivale fuyante et cachée qui m'accueille indigente et vaincue.

De l'ombre donc où je me repose parfois, où j'observe et rêve souvent *à l'orientale*, je t'enverrai mes lettres algériennes, écho renouvelé de tes propres souvenirs et que tu réclames avec d'autant plus d'instance qu'il te semble voir déjà cette admirable possession, vrai joyau de la patrie, s'évanouir aux mains de l'étranger qui la convoite. Je crois précieux en tous cas, laissant de côté les complications politiques actuelles, d'en fixer sûrement les divers traits de physionomie qui nous avaient échappé, comme de graver plus profondément dans la mémoire de nos cœurs ce je ne sais quoi d'inexplicable, d'intangile, plus saisissable, plus pénétrant ici qu'ailleurs, et qui est l'âme

des choses. Puis, que de détails oubliés, de faits insignifiants en apparence, gros cependant de résultats, riches de souvenirs et qu'on retrouve avec plaisir. Ils deviennent à la fois un cadre et un commentaire de choix aux narrations des feuilles publiques, donnent du relief aux évènements et font pour peu qu'il s'agisse de lieux fréquentés, de personnalités connues, qu'on s'y intéresse comme à sa propre chose et qu'on en aime davantage la patrie.

Je commence là où tu préférais t'asseoir, sous les trois palmiers au bord de la mer, de l'autre côté de la route qui longe le Jardin d'Essai, cet Eden de bosquets enchanteurs, d'allées mystérieuses et embaumées, dont la faune et la flore exotiques vous transportent aux divers royaumes du Soleil et condensent étrangement la couleur et les parfums des végétations tropicales.

Autour de moi, des muletiers espagnols, le mouchoir noué sur la tête, dorment étendus ; messieurs leurs baudets se roulent voluptueusement dans le sable ; des Kabyles traversent le chemin d'un pas rapide au milieu de nuages de poussière dorée ; Alger blanchit toujours

là-bas, enveloppée du calme majestueux des soirs ; le paquebot file avec regret pour France et la mer déroule incessamment son flot bleu frangé d'écume. Le vent humide, salé, aux saveurs aromatiques dessèche les maigres eucalyptus de la rive et secoue les palmes frissonnantes. Dans l'immense arc de cercle formé par la baie, les maisons de campagne s'entrevoient nombreuses sous leurs feuillages vert sombre, rouges, ocres, violets ; les palais, les minarets, les cimetières se détachent en plaques crayeuses. Pas d'oiseaux ; seuls les goëlands du port rasant la vague et le moineau, le même partout, terne et bruyant.

Ce cher petit a cependant l'air honteux ici, il semble désirer un brillant plumage à l'unisson des splendeurs environnantes, ne se pas sentir autant chez lui que sous le chaume des granges rustiques. Il ne songe pas que deux ou trois de ses pépiements monotones sont préférables à l'écrin des paons, aux rubis et aux topazes de l'oiseau-mouche ; c'est la douce musique qui fait revivre en une seconde les meilleures heures de la jeunesse au pays natal.

Aujourd'hui vendredi, les *corricolos* étaient

pleins, selon l'habitude, de Mauresques se rendant avec leur progéniture au cimetière-promenade du Hamma. Elles m'ont imprégné des fortes odeurs de jasmin, de musc que transpiraient leurs *haïks* de soie et leurs pantalons de cotonnade. Elles se servent aussi de je ne sais quelle substance capiteuse, presque nauséabonde, achetée dans de petites boites peintes et qui par ce temps de symbolisme mercantile pourrait s'appeler l'essence résumée des goûts arabes.

Une Juive de vingt ans, tout de velours et d'or, était empilée avec nous. J'ai offert des oranges à son Benjamin qui nous a servi de trait d'union. Elle venait guetter comme beaucoup d'autres de ses coreligionnaires, le départ d'un illustre rabbin du Maroc, lequel doit prendre, sur la route, congé de ses hôtes israélites d'Alger. J'irai la retrouver tout à l'heure et assister aux adieux et bénédictions lévitiques.

Quelle admirable nature, quelle végétation luxuriante, quelles richesses éparses et variées m'entourent, tu le sais ; chaque pelletée de terre semble remuer de l'or et je voudrais voir ici nos amis de France pour leur faire apprécier

ce sol béni, cette conquête d'avenir qui ne nous coûteront jamais trop cher à garder. Cependant ces prairies, ces moissons, ces mille produits divers qui ondoient au souffle des zéphyrs de la Mitidja, cette végétation hâtive, fermentée, aux pousses folles, n'est point en résultat final l'équivalent de la fécondité calme, humide, suave de nos champs de France. L'eau manque et manquera probablement toujours ; l'eau qu'appelle et attend l'indigène comme une manne céleste.

Ça et là, j'entends bien le bruit lent, uniforme, doux, des chevaux qui tournent en cercle versant avec peine, dans mille petits canaux, l'eau des *norias* ; une brise fraîche que saluent les cris, les piétinements, les bonds des gazelles, des autruches et des paons, arrive de la mer ; le retour des pêcheurs maltais qui dansent sur la vague, agitant dans les mailles des filets leurs brillantes captures semblables au plomb fondu, annoncent probablement l'orage ; mais qu'est-ce que quelques gouttes d'eau et puis les vapeurs noires qui courent là-bas ne vont-elles pas se perdre dans l'invariable bleu du ciel.

J'ai rejoint vers six heures le bord du chemin où stationnaient des bandes innombrables de Ioudi, hommes, femmes, enfants. Je n'ai plus revu ma voyageuse, mais j'ai pu examiner à loisir cent autres Rachels, Agars ou Rebeccas plus belles, engoncées, diaphanes, guindées, sâles, tristes, les unes que les autres. On oublie les laideurs historiques, les vices de ce peuple plus maudit, honni, proscrit, voleur, puant ici qu'ailleurs, en présence de la majesté de l'exil et de la souffrance. Il devient touchant dans ses démonstrations, alors que ses membres se serrent les uns contre les autres sentant bien qu'ils n'ont rien à espérer en dehors de la famille religieuse ; et c'est presque en ami, en frère, que je me mêle à ces gens qui n'ont point encore lavé leurs mains du sang du Golgotha, ni effacé l'anathème qui les marquera éternellement au front.

Le vieux rabbin arrive, véritable ombre animée des grands-prêtres du temple. Centenaire, drapé dans les plis flottants d'une toge brun-rouge dont un simple pan ramené lui couvre la tête, il porte la longue barbe blanche des patriarches ; aveugle, il marche comme Jacob

appuyé à l'épaule d'un jeune homme et bénissant ceux qui l'approchent. Il y a dans cette figure de vieillard, dans sa cécité, dans sa démarche, dans le groupe où il s'encadre, un monde de souvenirs antiques qui ne demandent qu'à être évoqués. C'est Moïse et c'est Joad entrevus dans les illustrations de la Bible maternelle ; c'est Œdipe et Antigone excitant de juvéniles attendrissements ; c'est Homère ou mieux l'incarnation de milliers d'années.

Il reçoit tout ce qu'on lui offre, mais en fait trois parts : une pour ce qui lui est nécessaire, l'autre destinée à Jérusalem où il va mourir dans une sorte d'initiation suprême, la troisième est rendue aux pauvres. Il a passé sa vie au Maroc ; le Maroc, c'est-à-dire la terre des martyrs pour la race juive ; aussi les femmes baisent la robe du saint dans Israël, les hommes s'inclinent sous sa main. La foule bariolée où se mêlent les turbans noirs, les vestes sombres aux boutons d'argent, les ceintures et les serre-têtes de brocart, les *chechias* et les casquettes, presse ses rangs, se masse, avance et recule ; le Ghetto est sorti de ses antres, il vide sans lésiner ses coffres-forts et

recueille à la place la poussière qu'ont marquée les sandales de son pontife.

On est si heureux et si fier de voir que loin de me moquer, je sympathise au contraire, qu'on fait le vide pour me céder la place. On explique au vieillard que je suis un chrétien aimant les Israëlites, et ses deux mains ridées, tremblantes, s'élèvent vers le ciel, les mots de cette langue de l'humanité depuis Babel, l'hébreu aux sonorités prophétiques, aux images incomparables montent à ses lèvres en une bénédiction : « Que le Dieu d'Abraham, « d'Isaac et de Jacob répande sur toi ses « faveurs, qu'il les répande sur les enfants de « tes enfants ; que ta demeure soit paisible, tes « troupeaux nombreux ; puisses-tu ne jamais « connaître les douleurs de l'exil et les an- « goisses de la maladie ; endors-toi du dernier « sommeil dans la paix du Saint des Saints. »

Ils disparurent, rabbin et foule, marchant à petits pas vers l'Orient, cet éternel berceau des religions, des arcanes, des mystères ; le pays où se devine la trace des anciennes vérités obscurcies par l'erreur, des premiers bonds chancelants de l'intelligence humaine ; l'Orient

vers lequel comme le peuple de Dieu, chrétiens, musulmans, païens, philosophes, druides, prêtres d'Isis, brahmes et bonzes ont ou ont eu le regard tourné attendant ce qui doit venir, Sauveur ou Lumière, Dieu ou Soleil. Je regagnai de mon côté, en suivant le bord de la mer, Alger noyée dans des vapeurs roses, bercée au murmure prolongé des soirs, enveloppée dans ce mouvement reposé auquel tu ne te lassais pas d'être mêlé.

On y peut en effet coudoyer les plus étranges costumes, étudier les types les plus singuliers, aspirer les odeurs les plus contraires. Ce sont les Biskris emplissant aux fontaines leurs cruches de cuivre ; les négresses déhanchées remontant leurs couffins d'oranges ou de dattes ; les cavaliers du Gouvernement passant ventre à terre dans leurs burnous rouges sur leurs hautes selles brodées ; les Arabes de la tente venus pour vendre ou pour acheter, drapés, dédaigneux, observateurs ; les Mauresques voilées jetant un dernier regard à la rue sur le seuil de leurs lourdes portes ; les brunes Espagnoles qui sortent des fabriques, vraies volées d'oiseaux ; les marins en chapeau ciré, en favo-

ris, qui se balancent par bandes, les Chinois, les Japonais, les Américains, dont les navires ont jeté l'ancre dans le port ; les Anglais blonds et raides, les Turcs gras et lents ; et, se chargeant de donner à ce brouhaha la note française, les zouaves rapides et chantants. Sous tous les pavillons, avec ou sans mats, illuminés de fanaux bleus, verts, rouges, jaunes, navires à voile ou à vapeur, cuirassés, frégates, paquebots, corvettes tartanes, bricks, felouques, aux flancs allongés ou rebondis, sveltes ou massifs, dorment à l'abri des quais.

Fruits, huiles, parfums, blés, mines, ivoires, mille produits précieux partent de ce grenier de Rome, s'écoulent par la seule voie ouverte ; que serait-ce si, élargissant ce coin de l'Afrique comme entrepôt et débouché pour les contrées sahariennes, on faisait d'Alger ce qu'il devrait être, un port plus grand que Gênes, Marseille, Londres, San-Francisco, un centre unique au monde, le marché des pays du soleil.

Alger, Mai 1880

Le calme et la fraîcheur de ma cour mauresque me donnent envie de reprendre ma correspondance interrompue. Ali, mon domestique indigène, est aux provisions, personne ne me dérangera et j'en profiterai pour te résumer quelques détails anthropologiques et historiques sur les deux peuples qui se partagent ici le sol et l'influence, Arabes et Kabyles. On les confond habituellement et bien à tort ; origines, croyances, haines, sang et patrie, tout les sépare ; comme deux fleuves ils coulent sur le même sol sans jamais marier leurs ondes, ici tièdes, là glacées ; l'un paisible fécondant ses rives ; l'autre impétueux brisant les obstacles.

Tu te rappelles ces hommes rustiques, à peine vêtus, aux figures de soldats et d'ascètes, maigres, pâles, nerveux, que nous rencontrions sur les routes avec de lourdes charges

ou que nous regardions travailler accroupis çà et là. Actifs, intelligents, sobres, ils formaient avec les Arabes un contraste tellement frappant qu'une curieuse sympathie nous attira souvent vers eux. Nous leur achetions bracelets, bagues, éperons, nous leur avons fait réparer mille objets et toujours nous les retrouvions à leurs places habituelles, graves, muets, attentifs, inclinés sur leur travail. Pendant ce temps, indifférente, moqueuse, passait la foule des burnous éclatants, les Bédouins sur leurs coursiers écumeux, les Maures l'éventail à la main.

D'un côté, des cavaliers et des rêveurs, dormant sous les colonnades ou sur les tapis des mosquées, humant leur café ou jouant de la flûte, laissant des heures entières leur pensée voltiger dans l'invisible ou leurs têtes reposer sur le sein embaumé des femmes; de l'autre, des lutteurs pour la vie, énergiques, rudes, sombres, avec deux amours au cœur: la patrie, la famille.

Les Kabyles, dont les représentants que tu as vus étaient des sujets séparés, voyageurs, habitent les hauts plateaux des montagnes qui

traversent l'Algérie, du Maroc à la Tunisie, ce sont les anciens propriétaires du sol, le peuple d'origine, les Berbères. Plusieurs de leurs tribus sont restées célèbres dans l'histoire de la conquête, par leur indomptable énergie, leurs incursions subites et sans cesse renouvelées : les Beni Snassen, les Rezaouas, les Khoumirs, les Ouchetas sont Kabyles. Envahisseurs et musulmans, les Arabes ont courbé sous le cimeterre les descendants des Numides, sédentaires et chrétiens. De là ces différences profondes et inexplicables au premier abord entre gens habitant le même sol, sous le même ciel, vêtus à peu près semblablement, ayant en apparence mêmes pratiques religieuses.

Et d'abord, le Kabyle monogame laisse sa femme marcher tête haute, front découvert ; elle figure aux contrats, reçoit les hôtes, a *l'anaya* ; cette prérogative formidable, unique, que nous retrouverons tout à l'heure ; en un mot, c'est une âme, une épouse et une mère. La femme arabe n'est en général qu'une esclave hébétée, une bête de somme et un jouet gardé sous clef. Le Kabyle bâtit, a son toit, son village ; l'Arabe transporte les tentes de son

douar au gré des évènements et des caprices.

Avec ses *djemaâ* ou assemblées communales qui sont ouvertes à tous sans distinction, où les anciens les plus dignes siègent seuls ; ses charges publiques qui sont réellement une charge honorifique, le titulaire devant justifier de ses dépenses et prendre dans sa bourse quand le fonds général ne suffit pas, et enfin ses règles, ses lois séculaires constitutives, les *kanoun*, la race kabyle donne un modèle merveilleux d'Etat patriote et libre.

L'individualité est respectée jusqu'au scrupule, chaque homme est une âme ; aussi n'y a-t-il à proprement parler ni riches ni pauvres, ni grands seigneurs, ni vassaux, le *burnous* troué à sa place au vote, les jardins de la commune sont ses jardins, la collectivité l'enterre et porte son deuil.

Le vice charnel est odieux au Kabyle ; le sodomiste est banni, l'adultère lapidé, l'enfant illégitime est hors la loi et étouffé par sa propre mère.

L'*amin* ou chef de village tient table ouverte ; la commune tue et distribue la viande à ceux qui se présentent, non comme une aumône,

mais comme un droit acquis. Le respect réciproque partout ; celui qui ne répond pas au salut est puni, *l'anaya* du mendiant vaut celui du marabout.

Et c'est ici le moment de te parler de deux admirables coutumes kabyles. La première, l'anaya, est une sorte de délégation du pouvoir propre, du respect dû à chacun.

Un objet quelconque représente l'individu : y toucher, toucher à celui qui le porte et s'en réclame, c'est toucher non seulement à celui qui l'a remis mais en quelque sorte à la société kabyle tout entière.

Il y a quelques années, le fils d'un marabout du Djurjura avait remis en *anaya* à une femme qui le désirait, un magnifique foulard broché qu'il portait habituellement. Assassin d'un membre de la famille, le frère de cette femme était surpris quelques années plus tard par le marabout ; déjà les flissas étaient tirés, quand le misérable hurlant « *anaya* » jeta à la face des justiciers le morceau d'étoffe si connue; les bras retombèrent et il put passer à l'étranger. La seconde est ce serment de mort qui lie entre eux les jeunes hommes sacrifiés à la défense

du foyer. Une fois marqués par le sort de ce sceau glorieux, comme les vestales ou spartiates antiques, ils deviennent sacrés, leurs volontés sont des ordres, leur famille s'élève au premier rang. Ils meurent toujours ou du moins ne reviennent jamais.

Ces quelques lignes suffiront à te faire comprendre ma sympathie profonde et raisonnée pour ces hommes nobles, indépendants, laborieux. Ils ont pris de la vie le côté sérieusement pratique, réel ; l'Arabe qui lui aussi ne manque certes pas de grandeur, en prend le côté futile, extérieur, poétique : à chacun son lot et son rôle.

Blidah, Juin 1880

Tu te souviens peut-être de cette maison solitaire, dissimulée au fond du ravin à quelque distance de la ville; elle était un peu en dehors de la grande route, mais on y accédait par un étroit et court sentier. Ferme abandonnée, fortin démantelé, auberge à l'occasion, officiellement buvette ; on pouvait aussi bien lui donner chacune de ces qualifications. Nous allions parfois jusque là, le soir, en causant, pour y boire au clair de lune quelques verres de limonade sous la tonnelle desséchée ; ça sentait le mauvais lieu des villes de province en France, le rendez-vous hors barrières des petites garnisons. Mais après la marche, un verre ébréché, un banc vermoulu, beaucoup de silence, nous attiraient ; si ce n'est un peu aussi les deux belles filles du maître de céans, le senor Perez. Les allures générales du *retiro*,

la sauvage physionomie du site nous causaient toujours, à tort sans doute, un frisson peureux et notre imagination y habillait vite en *guerillas* de la bourse, patrons et buveurs. Quoi qu'il en soit, chassé de chez moi par la chaleur et l'insomnie, j'y suis retourné hier, avec, je l'avoue, le désir de satisfaire certaines curiosités rétrospectives.

Perez qui semble éternellement porter sur ses épaules et sa conscience les crimes de plusieurs générations et le fardeau de leurs croix, tant il est sombre avec un regard en dedans, m'a salué sans avoir l'air étonné. Assis comme d'habitude sur cette poutre grossièrement équarrie qu'il dit destinée à réparer son hangar, il portait cette large ceinture de flanelle rouge où il dissimule son couteau, un pantalon de velours, et un gilet à festons sur sa chemise entr'ouverte. A quoi songe-t-il ? Que fait-il ? De quoi vit-il, pensais-je ; car une outre de vin, trois litres d'alcool et de maigres poules qui picorent le fumier de sa mule ne constituent pas une exploitation sérieuse ; et je n'espérais pas plus cette fois que les autres arriver à résoudre le problème. Un peu de sang dans le

passé, beaucoup de vols actuellement, voilà quelle me semblait être la base de son existence.

La nuit, tombée depuis longtemps, s'avançait; un vent chargé de poussière épaisse secouait la masure ; au loin on entendait hurler les chiens des *douars* ou le galop précipité d'un *caïd* plaideur et retardataire regagnant sa tribu. J'entrai à l'intérieur, ce que nous n'avions jamais fait. Ça y rappelait un peu les *posadas* de Rougeron, un peu les *gourbis*, beaucoup les *bastides* du Midi ; c'était un ensemble heurté, voyant, riche et sale, rustique et citadin, aussi bien une hutte de chasse qu'une taverne de rôdeurs, une tente de saltimbanque qu'une cuisine de ferme. Sur la longue table graisseuse un encombrement de plats entamés couverts de mouches ; des escabeaux noircis et un canapé éventré ; le lit en désordre caché sous des rideaux fantastiques. Des serpes, des brides, des fusils accrochés pêle-mêle avec une guitare, un chapelet, des spadrilles et des bottes. Une forte odeur de poisson, de lait aigre, d'huile rance mêlée au parfum de ribambelles d'oranges et au musc des jupons entassés. Du vin noir et épais dans des carafes et

des œufs dans une poële sur un brasero éteint.

Conception m'accueillit joyeuse et insouciante, guère plus surprise que s'il eut été convenu que je reviendrais, me regardant de ses yeux hardis et voilés, un flux de paroles sur les lèvres et ne songeant à m'offrir ni boisson qui justifiât ma présence, ni siège qui m'autorisât à rester. Je me servis quelques gouttes d'absinthe, et, aussitôt tirée de son extase ou plutôt ramenée au positif, elle se précipita vers le puits avec sa gargoulette. Quand elle m'eut inondé d'eau tiède et saumâtre, elle me parla de Juanita qui l'a quittée, reniant sa foi pour aller habiter sous la tente avec un Arabe ; elle me refit un drame où l'admiration et l'amour, les angoisses et la lutte se mêlaient en éclats de voix sonores, en soupirs harmonieux, en rires furtifs et en larmes abondantes. Je me gardais bien de l'interrompre pour lui dire que j'en connaissais le dénouement et lui enlever des illusions qu'elle conservait. Voici le récit en entier, achevé pour toi seul. La première partie en a été dorée par Conception qui n'y voit qu'amour profond, poésie étrange, rêves durables ; la fin m'en a été assombrie par

Juanita, alors qu'elle me vendait, sanglotante sous sa mantille, des camélias près du port, à Alger, et me faisait jurer de ne jamais reparler d'elle aux siens.

Que dis-tu de ces révoltes de l'âme dans ces deux petites Espagnoles roulées sur le fumier du vice ; quel hommage rendu à la fidélité et à la vertu que ce dédain des infidèles chez l'une et ce regret de la chair souillée chez l'autre ? Natures doubles, ardentes et faibles, généreuses et lascives, basses et fières ; vierges martyres si on les force au lupanar, prostituées aux bras de leurs amants.

Haineux, défiant, soupçonné, Perez ferme tous les soirs l'enceinte de ses bâtiments qui comme presque toutes les fermes de colons a des murs élevés. Il ne put cependant empêcher le fils du *caïd* des Oulad Ameur, le bel Abd-el-Kader ben Mered, de franchir les obstacles et de rejoindre ses filles qui le soir jouaient aux cartes ou chantaient dans les cours.

Comment les avait-il connues ; les avait-il déjà rencontrées ailleurs ; pourquoi ne s'effrayèrent-elles pas ? Autant de questions insolubles ; car en ces sortes de choses, la femme

ne parle jamais, ne s'étonne de rien, dissimule toujours. Ce que je sais c'est que Juanita, brune comme une vraie descendante des Maures d'Espagne eut bientôt les préférences du musulman peu fait pour juger à sa valeur Conception, merveilleuse blonde aux reflets fauves des madones de Vélasquez, dont la carnation a la transparence et l'éclat, fille douce et active, avec les qualités et la beauté des brunes sans en avoir ce pareil dans les lignes, ce commun dans l'expression, ce dur dans les tons qui sont leurs défauts.

Les mois s'écoulèrent, et à la fin presque chaque nuit, la jument du jeune arabe attendait son maître, immobile et muette, en vrai coursier prédestiné aux surprises, broutant les tiges des lentisques et des myrtes sur la cime du coteau. Perez se douta-t-il de la vérité et avec sa froide rancune pour l'humanité éprouva-t-il une jouissance mauvaise, car la morale ne lui pèse guère, à voir, pris au piège, cet aigle qui venait s'adoucir auprès de ses colombes? Ou crût-il simplement à des essais de maraudeurs? Mais un dimanche après avoir examiné les piétinements laissés sur le sable et les éra-

flures involontaires faites aux arbres, il profita de l'absence de ses filles venues à la ville pour s'y montrer quelques heures à l'église et dans les boutiques, et encastra habilement des tessons de bouteille sur la crête et tout alentour de ses murs.

Le soir même, sans plainte, sans forfanterie, souriant de son beau sourire, pâle et ensanglanté, Abd-el-Kader paraissait comme d'habitude ; et ces filles qui le jouaient peut-être et prenaient en pitié ses humiliations de sauvage courbé devant l'idole, ces rieuses insouciantes déchirèrent à belles dents, pour le panser, leurs mouchoirs brodés, l'épongèrent de leurs petites mains tremblantes. Puis, quand on entendit les pas lourds du père rôdant avec ses *sloughis*, inquiet de savoir l'effet produit, et qu'elles virent le jeune homme, sans hésiter une seconde, bondir en haut de la muraille, y enfoncer ses chairs, se retournant dans un dernier regard, on peut dire qu'il emporta leurs cœurs dans les plis de son burnous ; ne sont-elles pas nées au pays des héroïques et folles amours, ces sœurs des gitanas et des Marie de Padilla, des Léonor et des Chimène?

Trois ou quatre jours plus tard, Conception, les yeux rouges, servait seule les clients et son père l'avertissait brièvement de prévenir sa sœur quelque part qu'elle se trouvât de ne jamais rentrer au gîte, pour lui éviter la peine de lui ouvrir le ventre.

Il se moquait du côté scabreux de l'aventure, mais cet orgueil d'hidalgo que transpire chaque Espagnol par les trous de son vêtement se révoltait de la savoir sous la tente d'un des esclaves chassés de Grenade ; peut-être aussi se considérait-il un peu comme volé de l'argent que les charmes de sa fille attiraient à sa caisse. Jouer du couteau ou jouer de l'éventail sont choses qui, quand elles rapportent des *douros*, ne compromettent en rien la dignité espagnole, le peuple même en saisit difficilement la criminalité. Juanita désillusionnée avec l'affaissement des premiers spasmes, écœurée après une griserie momentanée, n'avait ni l'intelligence assez large, ni l'âme assez grande pour embrasser les horizons de la libre vie nomade et comprendre les chevaleresques prodigalités qu'Abd-el-Kader semait sous ses pas ; l'ennui de la rue, le regret des trivialités de sa vie antérieure, des

bavardages niais, des succès de chrysocale, la prirent. Elle brava le *flissa* de son amant comme elle avait bravé la *navaja* de son père, fuyant aussi volontiers les coussins du *bordj* que les dalles boueuses de la *posada*, et vint là où l'appelait son humeur d'oiseau passager, de cigale chanteuse.

Vivre de sirop et d'oranges au milieu des rires et des coups d'œil, avec une mantille, des bas chinés, une jupe de velours, des souliers roses et un scapulaire ; rêver derrière les piliers de cathédrale, fredonner couchée, danser au bruit des castagnettes, vendre aussi naïvement des baisers que des fleurs, aimer de toute son âme un jour, pour tomber enfin ivre et vieillie, mais toujours coquette et belle, le crâne fendu au coin d'un carrefour, les pieds dans l'égout, la tête sur ses bouquets de jasmin ; voilà l'idéale destinée de la senorita, la fin prévue et acceptée.

Cependant, le vent avait augmenté, la chandelle vacillait dans son support de fer ; une tempête sans pluie, sans éclairs ni tonnerre, mais avec un ciel de cuivre, des trombes épaisses et rugissantes, pliait les vitres, dépouillait les

figuiers : les chiens étendus semblaient morts, le patron avait disparu. Conception enhardie par la solitude, l'impossibilité où je me trouvais de partir immédiatement, l'absence de son père, souleva une lourde portière de velours de Gênes tachée et lacérée par des mains malhabiles, et que retenaient à la muraille des clous barbares, puis me poussa dans une seconde pièce obscure. De petits cris de surprise, des froissements d'étoffe, des chuchottements, une odeur fade et tiède m'apprirent qu'un essaim de femmes s'y tenait blotti. On maintint le rideau accroché, pour nous faire bénificier de la lumière laissée dans l'autre pièce où elle devait tromper extérieurement sur notre présence, et en même temps favoriser les mystères féminins. Je ne pouvais en effet me rendre compte, à travers la pénombre, des dessous plus ou moins vilains de mise en scène, et gardais un peu d'illusion sur les costumes fripés, les visages pâlis par la fatigue et maculés de sueur.

Quand, assis sur une natte, mes yeux eurent enfin déterminé les silhouettes qui s'agitaient dans ce clair-obscur à la Rembrandt, je distin-

guai trois mauresques, deux jeunes et une vieille, la mère sans doute ; une Juive superbe et une négresse servante. Le mystère de la vie de Perez s'expliquait enfin, et je m'empressai de jouir en artiste de ce rare spectable offert par des circonstances imprévues, d'étudier mœurs et types.

Les jeunes mauresques étaient le constraste dans un même genre, les deux pôles de la beauté arabe essentiellement une dans sa physionomie générale. Tima, épaisse, aux chairs d'ivoire jauni, aux seins volumineux et tombants, aux hanches larges et rondes sous un pantalon de brocart, avait le pied et la main d'un homme, la taille élevée ; on eût dit que du sang de Turc ou de Koulougli bleuissait ses artères. Je ne sais quelles effluves voluptueuses, quelle grâce sensuelle, quelle irrésistible attraction, s'échappait de ses gestes, rayonnait de ses poses, découlaient de ses regards ; corps splendide, charpente athlétique, on la reconnaissait bien pour une sœur de ces Arabes de la tente si sveltes, si pondérés, si harmonieux, si forts, si nerveux et si doux. Yamina, était une enfant fée, création des houris et des

djinns ; des pieds et des mains à peine indiqués, des yeux lumineux et immenses, sur lesquels battaient des cils recourbés comme les ailes d'un oiseau de nuit, des seins durs, fondus et étroits à la base, s'arrondissant au bout comme le col évasé d'une amphore, ces seins arabes que tu as vu dans les fresques d'Horace Vernet ; un rêve de pureté, de poésie, le génie des nuits africaines taillé dans du marbre rose et noir. Elle dormait à demi sur un entassement de coussins et de tapis, aux rayures bizares, agitant lentement son éventail d'aloès.

Grande, grasse, blanche, les cheveux rougis avec le *hennah*, la juive Judith s'occupait à faire bouillir du café sur un fourneau de terre. Sa jupe bariolée était serrée autour des reins et du buste par un fichu frangé de guipures et noué à la diable, ses pieds nus et rouges traînaient dans des galoches éculées. Active, complaisante, ne riant jamais, avec des ports de tête attristés comme si elle pleurait toujours sur le temple détrui ; avide, sans pudeur, pâle, puante avec les poses sculpturales d'une cariatide, la commissure des lèvres sanieuse, l'œil lascif ; une statue grecque sur un fumier ; elle avait

toutes les splendeurs et tous les vices de la famille israëlite.

La négresse était un sang-mêlé qui avait perdu les exagérations bestiales, les traits horriblement saillants, les formes en dehors, nez épaté, lèvres pendantes, fesses énormes de sa race ; douce, souriante, avec des dents de jeune tigresse, elle semblait, enveloppée dans son *haïk* bleu, être quelque prêtresse des bords du Nil. Familière comme un enfant, rampante comme un chien, elle s'amusait avec un anneau de cuivre tombé des rideaux et chaque mouvement de sa chair huileuse trahissait l'odeur des descendants de Cham.

Accroupie dans son coin avec le nez busqué. Des yeux ronds et jaunes d'oiseau de proie, effarouchée, ratatinée, parcheminée, édentée, avachie, hargneuse, la vieille arabe retenait autour de son menton et de sa poitrine les plis d'un voile étriqué, lavoché, jaune, comme si elle eût eu encore des beautés à défendre contre les regards indiscrets. Mais la rude vie de la femme musulmane l'avait brisée ; la débauche quotidienne, le travail, les coups faisaient à trente-cinq ans, de la mère des deux

magnifiques créatures apparues plus haut, un petit squelette desséché et branlant, une sorte de servante idiote tout au plus propre à rôder marchés et ruelles, le couffin d'une main, le bâton de l'autre ; on se demandait vraiment à quel sexe appartenait ce bipède. Et cependant un reflet de passions intérieures ardentes, passait dans le regard clignotant, le souvenir des anciens jours réchauffait par instants le masque glacé, la tête curieuse, stupide, envieuse avançait ou reculait avec des mouvements de cou rappelant le chat, la poule ; et l'âme aux grandeurs natives sommeillait encore dans cette momie, car Conception me pria, sans qu'il en fût besoin, de ne faire aucune allusion à la profession présumable des odalisques ses filles, de ne rien dire qui pût montrer que je comprenais leur situation délicate, cela rendant habituellement la vieille furieuse. C'était déjà assez humiliant de les montrer sans voiles à un *roumi* !

Au dehors, la tempête grondait toujours par rafales ; chacun se livra, suivant ses goûts, à des occupations particulières. Conception allait et venait, racontant mille riens, sautillant

comme un oiseau avec des roulades de chants, des pas de danse, des claquements de castagnettes; elle apportait des jeux de cartes espagnols aux personnages étranges, de l'eau, des fruits. Accoudées, silencieuses, les mauresques fumaient. La juive comptait de la monnaie et servait du café sur de larges plateaux, pendant que la négresse ouvrait et fermait les coffres arabes, la petite malle de Conception, d'où elle tirait, pour me les faire admirer avec des ébahissements intraduisibles : des jaquettes soutachées, des pantalons de soie, des calottes brodées, des bracelets d'argent massif, des babouches de velours; puis des mantilles, des éventails, un livre de messe, des images, des poignards et des colliers.

L'air de la salle s'alourdissait, les paupières commençaient à se fermer malgré les bourdonnements du *derbouka* et les pincements de guitare ; je surpris quelques baillements, des dispositions de coussins pour s'étendre et dormir. Après quelques *douros* indirectement offerts à la maîtresse de céans, sous forme de perte au jeu et lancés dans la sébile de la juive, je demandai la main à Conception qui me guida

au milieu des bahuts, des immondices et des *sloughis*, et dépassant heureusement le seuil principal, je repris le chemin de la ville.

Les chacals se lamentaient ça et là ; des *burnous* s'effacaient parfois dans les verdures. Un coup de fusil lointain, suivi de bruits de pas, me laissa supposer que quelque voleur de moutons venait de tomber sanglant, comme cela arrive chaque jour, au revers d'un talus ; et, peu désireux de rencontrer bêtes et gens, je me hâtai vers le gîte.

Chez les Beni Medjeur, Juin 1880.

Je viens enfin de mettre à exécution un projet dont notre ami C. m'avait autrefois donné l'idée. Tu sais qu'après avoir connu tous les charmes de la vie des capitales, après avoir occupé des situations brillantes, il a dit adieu aux unes et aux autres, et est allé vivre en arabe chez les Arabes. Après avoir vu de près les convoitises, les haines, les jalousies, les petitesses des hommes dits civilisés, il n'a qu'à se louer du milieu où il habite en paix depuis des années.

Je ne puis, ni ne veux, mener une existence semblable à la sienne, mais je veux étudier l'Arabe de près, et pour cela je n'habite pas un *bordj* de *caïd*, une maison de campagne isolée, comme le font tant de nos camarades ; j'ai voulu vivre en tribu dans un *gourbi*. J'ai donc acheté le nécessaire, et me voici actuellement

installé avec Ali, et Mohammed une recrue de sa connaissance, à quelques lieues seulement de Milianah, au pied du Zaccar, sur les bords du Chéliff.

Autour de moi se trouvent les propriétés d'*aghas* et de *caïds* amis ; je suis donc en sécurité et puis m'approvisionner facilement. Sur un petit coteau tapissé d'une herbe drue et parfumée, mon *gourbi* se dresse au milieu d'un carré d'aloès, de cactus et de figuiers ; autour mille coteaux semblables parsemés de *gourbis* pareils au mien. A l'horizon, des Arabes qui passent galopant, des chameaux qui errent, des femmes courbées arrachant les herbes sauvages. Un calme solennel pèse sur l'ensemble du paysage qu'éclairent les tons crus d'une lumière blanche, intense, et que terminent en tons adoucis dans les lointains vaporeux des chaînes circulaires de montagnes bleuâtres. Les heures s'écoulent rapides comme au bord de l'Océan. L'éternelle voix des choses y chante comme le font les flots dans le silence ; elle y parle de soleil, d'amour, de cavales et de glaives, de danses et de guerres ; elle y évoque en visions étranges les hordes tumultueuses de l'Islam et

les figures pacifiques de la Bible. Ce sont tour à tour les califes, les sultans, les Abencérages, les Jacob, les Laban, les Ruth, les Booz, la Vierge qui défilent dans le même cadre, environnés de leurs merveilleux accessoires de décors identiques : les puits dans le sable, les tentes sous les palmiers, les pasteurs en tunique de laine, au bâton recourbé.

Je rends visite à mes voisins. On me reçoit bien ; après avoir écarté les aboyeurs, on m'offre du lait aigre, des dattes, je m'assieds et je cause parfois avec des éclopés de nos guerres françaises. La poudre, la bataille....; à ces mots l'œil de l'Arabe s'allume, il porte ces goûts à l'état d'instinct ; et ruban rouge ou jaune, ces hochets en forme de croix qu'il a teints de son sang, il les étale toujours en vieil enfant sur son burnous, sans s'apercevoir qu'ils sont une condamnation de ses croyances intimes et un indice patent de sa servitude. Si j'offre un revolver, je ne puis plus partir sans avoir absorbé une *diffa* complète, couscous, mouton rôti, et sans remporter tapis, flissas, grenades ou oranges. L'Arabe aime à donner, mais il aime aussi à recevoir et encore

mieux à prendre, tout le tente ; aussi je me clôture soigneusement le soir, me défiant d'abord de mes deux compagnons.

Les *gourbis* ne sont pas la demeure de peuplades stables ; on y reconnaît la main de gens de la tente qui ne font rien de permanent.

De la terre battue, des pierres sèches, des branchages, et voilà ; ce sont des huttes de bûcherons, séparées en deux par un grand tapis. Le foyer est au centre, les animaux dans un coin, les vases, les coffres dans un autre. Les femmes se tiennent dans le fond, derrière le rideau ; les hommes sur le devant, salle des hôtes. Galopant nuit et jour, avec un climat invariablement sec et brûlant, l'Arabe n'y songe point pendant l'été ; mais l'hiver il semble désorienté : sans abri, sans chaussure, à la première neige, après quelques jours de pluie, il ressemble à ces pauvres oiseaux transis dans les bosquets, aux cigales mourantes qui ont toujours compté sur le soleil. Peuple d'enfants, il en a les crédulités, les convoitises, les jalousies, l'imprévoyance, les colères.

Notre voisin le plus proche était parti, la semaine dernière, pour la fantasia du Sidi Daoud annoncée par des cavaliers dans tous les douars. Une rancune ancienne, aigrie, existant depuis longtemps entre femmes, eut enfin son dénouement tragique. Sa femme et sa fille scièrent, à l'aide d'un petit couteau, la gorge d'une de leurs chères amies, et cela pour quelques jarres d'huile, quelques mesures de farine. Puis, naïvement, elles dissimulèrent le cadavre derrière un coffre. Une misère comme prétexte, trois *douros* comme excitant, et les voilà, sans calcul, froidement lancées dans l'imprévu, allant pourrir dans les prisons. L'enfant tend la main vers tout ce qui attire ses regards, il renverse ce qui lui en empêche l'accès, hurle et mord si on le lui refuse ; l'Arabe agit de même. Mes deux domestiques se jetteraient résolument entre des fusils, un lion et moi, et cependant ils me couperaient aussi la tête pour une montre, une bague qui tenterait leur convoitise et ce avec un laconique « c'était écrit » pour oraison funèbre. Aussi je m'en défie comme du danger le plus immédiat, surtout après qu'ils ont, malgré les prescriptions for-

melles du Prophète dont ils parlent cependant avec componction, absorbé mes flacons d'absinthe.

Même endroit. Juin 1880.

Le *caïd* El Hadj Mansour est venu me surprendre hier pour me saluer ; je ne sais comment il a su que j'étais par ici. Il est vrai qu'entre Arabes les nouvelles se répandent avec la rapidité du feu dans une traînée de poudre. Arrivé comme un ouragan, il est reparti de même ; et ce, par une ingénieuse délicatesse, ne voulant ni me gêner dans mon étroitesse, ni m'humilier dans mon dénûment. Il a paru contrarié, honteux, de me voir mener la dure vie des siens, ne voulant pas comprendre tout l'intérêt qui m'y attachait. Cela en apparence par intérêt pour moi ; mais le connaissant profond diplomate, ardent patriote, j'ai deviné qu'il regrettait au fond que je pénétrasse par ce moyen les mœurs arabes. Cependant, j'ai cédé à ses instances et lui ai promis d'aller le voir chez lui, échangeant ainsi les libertés de

mon *gourbi* contre les magnificences de son *bordj*. Je le ferai d'autant plus volontiers que je pourrai lui rendre service en lui commentant les termes d'un arrêt de la Cour de Cassation qui expulse plusieurs de ses tribus de territoires dont elles se croyaient propriétaires par une sorte de prescription ; je le tirerai du même coup des griffes des hommes d'affaires, cette lèpre judaïque qui ronge la colonie, dénature les actes les plus salutaires, et envenime les litiges les plus faciles à résoudre. On le sait riche, aussi l'escorte famélique ne lui fait-elle point défaut ; les chacals suivent le lion pour lécher ce qu'il abandonne jusqu'au jour où ils le dévorent lui-même quand il tombe. Ce matin c'était une sorte de nain louche, avec un pantalon trop long, une petite *chechia*, une redingote sans boutons, qui pérorait *sabir*, hébreu, français de Marseille aux meilleurs endroits, agitant un rouleau de papiers crasseux. Sa mule étique lançait des ruades furieuses et l'entraîna au galop accroché à la selle au moment où dressé sur les étriers il se « *chergeait de faire révisionnir la Coassatieune.* »

Les civilisations au berceau ou les peuples

en décadence sont dévorés par ces sortes d'insectes voraces et immondes qui n'osent s'attaquer qu'à la jeune plante ou au tronc pourri. Fenimore Cooper en a esquissé des types immortels qu'il a mêlés à ses Hurons et à ses trappeurs. Ils existent encore en Algérie ; non plus Peaux-Rouges hybrides mais bâtards de loups et de chiens, produits de zéphirs en goguette et de Mauresques dévoilées, de Rachels de carrefour et de fils du Prophête en contrebande. Armée toujours en campagne, ils exploitent l'Arabe d'une manière odieuse, écorchant, vexant, faisant passer ses exactions pour des ordres gouvernementaux, des tarifs officiels ; profitent de l'ignorance de l'indigène pour rendre la domination de la France atrocement abusive, pour soulever des tempêtes de haine, tout en le plaignant hypocritement. Je rencontrai dernièrement une de ces sangsues qui, se faisant passer pour officier ministériel quelconque, avait eu l'aplomb de marier « *à la française* et contre finances bien entendu » deux malheureux Arabes qui le prenaient au sérieux.

Je plie donc bagage dans deux ou trois jours,

et ne t'écrirai plus que des environs de Tiaret vers les plaines du Sersou.

Bordj d'El Hadj Mansour, Juillet 1880.

Me voici transporté à la limite du Tell, dans le Sahara oranais ; je ne saurais dire après combien d'heures et de journées de galop en plaine, de saccades au dos des mulets sur le flanc des montagnes. On se fait cependant à cela comme au reste ; et en dernier lieu, je recevais sans broncher les renfoncements de la haute selle arabe s'abattant dans le dos ou se relevant dans la poitrine, je claquais de la langue, j'enfonçais la pointe des larges étriers de fer-blanc et maniais le cruel mors arabe en vrai *mokrasni*. Les pesées et les écarts de ce frein à levier aboutissent à des effets opposés à ce qu'on en attend, aussi était-ce une véritable étude pour un écuyer aussi novice que ton ami. J'ai abandonné mon *gourbi* et quitté mes amis des Oulad Medjour avec cette inexprimable tristesse propre aux séparations éter-

nelles ; je ne les reverrai jamais, leurs croyances même m'exilent du milieu d'eux jusque dans l'autre monde. Je laissais là un peu de mon âme comme il arrive dans les lieux qu'on a habités, qu'on avait choisis. Ceux-ci n'ont cependant point une physionomie à eux propre qui attache plus spécialement le souvenir ici ou là ; non c'est l'ensemble de la vie orientale avec son magique décor que l'on regrette. Horizons transparents, ciels d'azur, palmiers, figuiers, lauriers balancés par la brise ou courbés par le *simounn*, torrents desséchés, jardins embaumés et solitaires, blanches *koubas* lointaines se fondent en un tout harmonieux de rayons et d'ombres ; burnous, têtes de marabouts, types de noirs, visages de femmes, fantasias, prières, danses, laissent une complète et grande vision : l'Islam avec ses douze siècles de batailles, ses conquêtes de géant, son ruissellement de pierres précieuses, d'ivoire et d'or, l'éclair de ses yatagans, le galop de ses hordes, l'Islam avec ses millions de fidèles prosternés, son croissant, son étendard, son Prophète.

Nous partions à l'aube humide et rose, nous buvions çà et là du lait aigre dans les gourbis,

et pendant la chaleur du jour nous reposions dans les enceintes fortifiées des colons espagnols ou français en mangeant une maigre poule. Ces demeures isolées sont loin d'inspirer la confiance, de sentir l'aisance comme le pourraient faire nos fermes de France ; elles ont un aspect triste, brûlé, découragé, le fusil y est jeté près de la pioche sur le sol durci, pas de vie de famille ; jamais le carillon des cloches ou le bruit joyeux de la fête au village n'y viennent rompre le silence, rafraîchir, consoler. Les habitants sont d'âpres pionniers, des planteurs sur la brèche, s'ils ne sont des vicieux et des maudits. Le long de la route nous apercevions des *gourbis* au panache de fumée bleuâtre, dissimulés dans des plis de terrain ; des tentes en poil de chameau, noires ou bariolées, réunies en cercle pour former le *douar* ; des manteaux rouges de spahis galopant en tournée sur les crêtes. Des caravanes de tribus en déplacement trottant hommes, femmes, enfants, animaux dans des nuages de poussière, nous croisaient muets, résignés ; sorte de fils de Caïn poussés par la main du destin qui pour eux est la misère.

Le soir, aux campements, les troupeaux bêlant, mugissant, se groupaient autour des *aïns* ; on entravait les chevaux au milieu de l'immense plaine muette, et sur l'incendie du couchant les formes bizarres des chameaux se détachaient en noir près des *aatouches* sans rideaux qui attendaient les femmes pour la prochaine fête, comme attendent chez nous coursiers au vert et calèches dételées. Après le repas de soupes de piment, d'agneau rôti au feu de broussailles, nous nous endormions au concert des *sloughis* hurlant, des rôdeurs de nuit glapissant dans le brisement de songes fatigués. Au réveil, nous retrouvions nos guides déjà debout, faisant leurs ablutions au ruisseau et le front contre terre, adorant Dieu.

El Hadj Mansour nous a reçus en véritable grand seigneur, avec la vanité ordinaire à sa race ; il avait tenu à faire savoir à tous les *aghas* et *caïds* ses voisins depuis Teniet et Tiaret jusqu'à Saïda et Géryville qu'il recevait des gens de France. Je me trouvai donc dès l'arrivée en pleine aristocratie arabe ; après le *gourbi*, la chaumière, après le *bordj*, le palais ; après les soldats, le peuple, les généraux, les

chefs ; positions successives excellentes pour apprécier sûrement, comparer et juger hommes et choses.

Je ne te parlerai pas des fils de grande tente réunis là, tu en connais la plupart pour les avoir vus à Alger et tu connais les meilleurs; les autres sont tout à la fois moins intelligents et moins sûrs. Il y avait Ben Mahmoud qui a tant insisté jadis pour nous entraîner à la chasse de la gazelle dans sa tribu, et Abdallah, ce charmant jeune homme descendant des Maures d'Espagne, chez lequel les grâces orientales se marient à l'urbanité et à la science européennes. Et vraiment, pendant que défilait cette interminable série de mets qui constitue les réceptions pantagruéliques de la noblesse indigène, entendant la conversation de ces hommes fins, souples, intelligents, chevaleresques, je songeais combien peu on les connaît en France où on les prend sans doute pour des sauvages. Fils d'une civilisation assoupie, habitués à des mœurs vieillies, fanatiques à la base d'une religion viciée par cet imposteur de génie qui s'appelle Mahomet, ils ont néanmoins gardé malgré cela, et au-dessus de cela

ce qui vaut mieux que le tissu de préjugés dans lequel ils se débattent : le rayonnement de l'âme qu'apporte plus ou moins avec lui chaque homme venant en ce monde, une grandeur native particulière, la riche nature des enfants nés aux pays du Soleil. L'Islam n'est pour rien dans le port majestueux du centaure arrivant là-bas dans cette nuée de poussière qui vole et le suit comme une auréole mystérieuse ; ce n'est point le Coran qui lui a appris à draper son burnous avec une grâce sans pareille, qui a donné des éclairs à cet œil large et profond, taillé dans le roc et coulé dans le bronze ce visage bruni, ces traits en avant, cette barbe fine, serrée, rare sur les côtés. Son cheval, bête d'acier et de plume, bondit comme une chèvre et pique droit en avant avec les élans prodigieux d'une mince corvette sur les vagues ; voyez-les et dites-moi si vous avez jamais admiré dans les bas-reliefs de Rome, plus élégant coureur et plus fier conducteur de quadriges. Est-ce Neptune ou Apollon, Saül ou Héliodore, Annibal ou César, Jugurtha ou Abdhéramme, l'Archange saint Michel ou le Génie des tempêtes de sable, c'est tout cela et ce n'est pas

cela ; vous trouveriez en lui ce qu'il faut de belles lignes pour peindre quelqu'une des grandes figures dont je viens de parler, mais c'est simplement le *chériff marabout*, *caïd* de telle tribu perdue. Je viens de vous le montrer à cheval mais vous le retrouveriez partout le même, toujours digne, toujours noble, toujours grand, soit qu'il vous reçoive accroupi sur ses nattes au pied des palmiers parmi ses serviteurs attentifs, soit qu'il se prosterne sur la colline bordée d'aloës et de cactus, priant avec ses frères, le visage tourné vers l'Orient rougi par les derniers feux de l'astre éteint.

Nous avons causé de mille choses diverses : de Paris qu'ils connaissent et auquel ils préféraient justement leurs solitudes, des bureaux arabes, du régime civil, des littérateurs contemporains. Comme seule conclusion pratique, je ne cesserai de répéter que l'on ne connaît pas l'Algérie et que l'on connaît encore moins les Arabes.

Avant de terminer je te dirai qu'El Hadj Mansour a éprouvé, il y a quelques années, un immense malheur ; et hier encore, dans ce pays d'éternelles rancunes, j'ai failli en recevoir

des éclaboussures. Sa femme, sa fille et sa petite-fille ont été tuées et violées, son gendre assassiné, découpé en morceaux et éparpillé sur le chemin ; cela par vengeance de *ssoff.* Tu vas voir qu'ici le crime décuple son effroyable de toute l'ardente passion des natures, et que les bourreaux s'y rougissent autrement le bras que les rôdeurs peureux des barrières parisiennes dans leurs saignées de bourgeois et les ignobles Alphonses des garnis dans leurs éventrements de maîtresses.

Parties le matin pour voir moissonner, elles revenaient lentement à travers les chaumes quand un indigène les rejoignit et s'adressa en termes injurieux à Aïcha femme de Mansour ; Fathma sa fille et Koulla sa petite-fille prirent aussitôt la fuite. Déjà âgée, Aïcha ne résista pas longtemps, polluée et écartelée elle resta expirante la face contre terre. Koulla une enfant ne put soutenir la fatigue de la course ; épuisée, elle tomba, fut déflorée et écartelée. Fathma dans la force de l'âge, se sauva longtemps appelant inutilement à son secours, rejointe enfin malgré l'avance qu'elle avait pu prendre, elle fût violée et écartelée. Son mari parti

plus tard à leur recherche eût le sort que tu sais.

Or, hier, Mansour étant venu à ma rencontre avec une vingtaine de cavaliers, il paraît qu'il se trouva parmi mes hôtes de la veille, lesquels me faisaient escorte depuis l'étape, des parents des meurtriers. Ils n'avaient point été mécontents d'aller voir ce qui se passait en terrain ennemi et s'étaient munis à cette intention de flissas et de revolvers dissimulés sous les burnous. A un moment imprévu le choc inévitable se produisit sur l'exclamation d'un des cavaliers du Caïd ; les matraques s'abattirent avec un bruit sourd sur les crânes, les revolvers furent arrachés des ceintures, les fusils armés. Les chevaux se renversèrent au milieu des cris de rage, des apostrophes et des bonds des cavaliers. Quoique n'étant nullement en cause, je fus heureux que Mansour comprit les devoirs que lui imposait exceptionnellement ma présence et celle de mes amis ; il piqua des deux en ayant l'air de céder; les deux escadrons se séparèrent, momentanément du moins, car on se retrouvera ; on se l'est promis.

J'admirais le sang froid de ces guerriers au

milieu de la bagarre, leur indifférence pour la douleur : le sang jaillit, la chair s'éraille, les dents grincent mais pas un soupir, pas une plainte ; il faut voir lutter ces fils d'envahisseurs pour comprendre les proportions qu'à dû prendre dans l'imagination du moyen-âge effrayé la victoire légendaire de Charles-Martel, le Franc écraseur de Sarrasins.

Même endroit, Juillet 1880.

Me revoici seul. Tous nos hôtes ont disparu à l'aube ; la plupart seront sous leur tentes avant le coucher du soleil, à quarante lieues d'ici. Ils jouent avec la fatigue et leurs chevaux sont de fer comme eux ; avec une poignée de figues ou de dattes et un morceau de pain dans le capuchon du burnous, un petit sac d'orge derrière la selle et quelques *aïns* le long du chemin, les uns et les autres font gaiement vingt-quatre heures de galop pour assister à une fantasia, absolument comme nous partirions en France à une noce au hameau voisin.

En attendant que nous errions à la suite des gazelles dans le Sersou, je m'étends avec délices sur les monceaux de tapis que Mansour a libéralement empilés pour mon usage, dans une jolie tente non arabe dressée en dehors des murs du *bordj*, et d'où je te griffonne mes im-

pressions et involontaires réflexions philosophiques. Derrière moi, le vaste *bordj* aux murs blanchis, aux fenêtres grillées, éblouissant, muet, château-fort sans pont-levis, ferme princière, Trianon militaire voilé par des massifs d'arbres verts aux feuilles satinées, orangers et citronniers, par de longues haies de figuiers de Barbarie. Des ruines romaines de côtés et d'autres enfouies sous la rouille séculaire des mousses desséchées, écornées par le sabot des cavales, noircies par le feu des pasteurs. Les Khammés se meuvent en points blancs dans les vallées au-dessous de moi, à travers les plantations d'essai et les vignes du Caïd ; un léger brouillard de vapeurs tremblottantes monte de la terre surchauffée estompant le relief des objets. Parfois un hennissement, le marmottement plus accentué de vieillards accroupis sous les porches ombreux où ils psalmodient leurs invocations, et c'est tout. Les femmes dorment invisibles dans l'intérieur des cours derrière leurs rideaux de gaze et leurs petits volets à jour, gardées par les *sloughis* qui errent au soleil.

A propos de femmes, j'ai constaté que l'opi-

nion et la pratique chez les Arabes de distinction tendent de plus à la monogamie ; ils reviennent au moins officiellement à la loi naturelle. Ben Mahmoud s'est presque fâché l'autre jour de ce qu'on pût le croire assez égoïste pour amener des rivales à son épouse, disant expressément que la pluralité des femmes et le divorce continuel qui tendent à faire de l'intérieur de la famille un chenil, étaient avec la syphilis les vers rongeurs de leur société et de leur race.

Néanmoins, je me demande ce que nous apportons en général comme principes nouveaux et solides à ces hommes que nous prétendons civiliser, et j'admire surtout les apôtres qui se chargent de les instruire et édifier. Remplacer des us et coutumes séculaires par un scepticisme gouailleur, l'habitude de l'absinthe, des alcools et du tabac, la science du saut de l'anse du panier et celle du wihst, les plus sûrs et rapides moyens de récolter un boisseau de décorations, ce n'est pas assez. Mais nous ne sommes ni toi ni moi chargés de remédier aux insuffisances ou aux abus, nous voyons l'Afrique avec des yeux et nous l'aimons

avec des cœurs d'artistes, nous devons nous en tenir à ce seul horizon. Dans notre domaine donc, je préfère les Arabes restant aussi Arabes que possible ; gardant la foi de leurs pères avec ses manifestations grandioses ; aimant leur admirable et hygiénique costume si bien adapté au type et aux exigences du climat, à ces farceurs mâtinés, en chapeau de soie et pantalons collants, qui se frottent à nous avec une débauche effrénée et le vol pour toute morale, qui par devant nous serrent la main et par derrière se moquent de nous.

Pour en revenir à la femme arabe, elle est de beaucoup inférieure à l'homme même en tenant compte des misères de son enfance et de sa servitude. Fausse, vicieuse, cupide, sâle, elle n'a plus que les ardeurs et les instints de la femelle. Un mari clouait l'autre jour avec son *flissa* l'amant dans les bras de sa femme. Interrogée sur les motifs qui avaient déterminé son adultère, elle répondit qu'elle n'en avait aucun ; qu'elle acceptait des caresses étrangères pour faire comme toutes ses compagnes. Tu vois la profondeur de l'immoralité qui enlève chaque jour les forces vives de ce peuple sur

lequel on n'aura jamais de prise que par la femme ; l'attachement de l'homme par le relêvement de la femme est le nœud gordien de la question africaine.

Elle n'est pas une personne, elle est une chose, une marchandise qu'on évalue et qu'on supprime selon les besoins ; que devient avec cela l'irremplaçable influence de la mère sur les instincts, les passions, les amours ou les haines de sa progéniture.

Voyez-en passer là-bas. Elles vont courbées sous leurs fardeaux et encore plus sous leur résignation fataliste ; rien d'animé, de joyeux dans leurs mouvements, point d'espérance dans les yeux vides. Ces fantômes aux lignes uniformes et froides semblent des sphynx cherchant l'énigme de leur destinée ou des martyrs attendant un sauveur. Ce sont bien les personnages qui conviennent à ce tableau d'horizons solennels, de masses écrasantes, d'éblouissements perpétuels ; elles seraient aussi déplacées dans un paysage flamand, qu'une grosse servante rieuse d'Anvers serait ridicule au pied des pyramides. Dans la jeunesse, leur semblant d'expression n'est que la vivacité du sang ;

l'intelligence et le cœur n'y sont pour rien, l'âme ne transpire pas. Pauvres machines à jouissance, à gestation, à lactation, elles demeurent ce qu'elles seront toujours aux yeux de leurs pères, de leurs maris, de leurs fils : des animaux supérieurs. Et que devient la femme, autre chose, grand Dieu! qu'elle soit arabe ou française, africaine ou européenne, noire ou blanche, alors qu'on la découronne de ses splendeurs virginales, de sa maternité, du respect des cheveux blancs. Tuez l'âme et il ne reste rien, non-seulement la beauté idéale s'envole, mais la plastique la plus élémentaire elle-même disparaît ; vous ne conservez dans les mains bien réellement qu'un cadavre. L'art vrai et la bestialité ne marcheront jamais de concert.

Teniet, forêt des Cèdres, août 1880.

Qu'il fait bon ici ! On s'y sent loin de la tourbe humaine, des puanteurs civilisées. Quel calme au milieu des géants qui m'entourent, quelles senteurs aromatiques montent de cette terre vierge sur laquelle ils entassent en humus depuis des siècles leurs débris et leur poussière parfumée ! Tu as vu des cèdres sans aucun doute, mais à l'état sporadique dirait un savant et non par milliers d'hectares.

Imagine des ravins profonds aux pentes presque à pic, des collines onduleuses, des cimes aiguës dont l'ensemble est couvert à perte de vue de feuillages plats, vert sombre, poudreux, de rameaux horizontaux ayant la rigidité des arbres de fer-blanc au théâtre, mais majestueux, odorants ; ça et là les morts, secs, blanchâtres, colossales potences de Montfaucon, ou perchoirs prédestinés des corbeaux

pour un paysage d'hiver. Ici, point de ces broussailles, de ces enchevêtrements de lianes, de ces fouillis nuancés comme dans nos forêts de chênes, de bouleaux et de charmes. Chaque cèdre s'installe à sa place, étouffe tout ce qui l'entoure, excepté un épais tapis d'herbes fleuries ; la forêt est pour ainsi dire une succession de solitaires. Aussi quelles merveilleuses éclaircies, quelles perspectives sous leurs dômes, entre leurs fûts, quelles exhalaisons résineuses ! C'est une cathédrale rustique, avec ses nuances de vitraux coloriés, sa suite de piliers, ses fumées d'encens ; mais c'est aussi un coin de nature orientale, une sorte de forêt des tropiques sans chants de loriot ou de coucous, sans bavardage de fauvettes, sifflements de merle, piaillements de geais ; le silence et l'attente y règnent. Parfois un miaulement de panthère, des *houhous* de grands ducs, des cris d'aigle, la fanfare des cigognes ; et là encoro plus que jamais on peut dire : *similia similibus*. Le cadre veut des fauves bariolés, des oiseaux d'envergure, des pelages ou des plumes aux taches éclatantes, des rugissements et des sanglots. Tout y est

excessif, ardent, brûlé, rien de reposé, de calme, de frais ; à chacun son lot.

On vient de fort loin voir cette agglomération de végétaux aux proportions parfois effrayantes, qui donne à elle seule une idée complète, noble, poétique des végétations diverses dans les pays du Sud, en résume le style, en condense l'essentiel. Aussi, sans les avoir vus, ont défilé tour à tour devant nos yeux : le Liban et les jardins de Jérusalem aux divines tristesses, les Amériques aux forêts sombres où glissent sur les ruisseaux verdâtres les canots du nègre, l'Inde où les jungles recèlent des temples en ruines, des villes enfouies.

Je ne sais si tu apprécies la poésie des forêts, elles ont pour moi au Nord ou au Sud des beautés uniques et sont la plus merveilleuse voix dans ce concert que la terre entière chante au Créateur.

L'Océan avec ses flots changeants, calmes ou tourmentés, ses ports et ses écueils, sa vague toujours entr'ouverte comme un tombeau vous met au cœur un sentiment profond du vide de l'existence humaine qui se débat dans l'infini ; ses deuils, ses joies, ses incertitudes, ses périls

y sont représentés. Les montagnes, travail visible et sublime de la puissance de Dieu, élèvent l'âme vers leurs neiges immaculées, bornes apparentes de la patrie, éternel horizon, elles anéantissent et rendent mélancolique ; on se demande toujours ce qu'il y a de l'autre côté, là-bas, et ce qu'on peut voir et toucher de là-haut où l'on est plus près du ciel. Mais la forêt avec ses silences pleins de mystère, ses clairières agitées par mille bruits indéfinissables, ses senteurs humides, ses feuilles qui tombent, la forêt avec la lune qui y dessine de grandes ombres, les aurores qui rougissent les troncs, le vent d'orage qui secoue les rameaux dépouillés, la forêt raconte ce que rugit la mer, impressionne plus que les montagnes ; sa note est plus moëlleuse, plus vraie, plus humaine, la forêt rend meilleur. Les pauvres morts qu'on a perdus, les amours meurtries, y marchent à vos côtés on pleure et on prie d'instinct ; il s'y prend des envies folles de ne plus revoir le monde, de se coucher sous un rideau de ronces et d'y dormir l'éternel sommeil que troubleraient à peine en cent ans, un pépiement de mésange, un pas craintif de chevreuil.

Teniet, même date.

Nous sommes rentrés tard hier, escortés par des Arabes et des négros portant des torches. L'*amin* des noirs m'a promis de me faire visiter leurs villages et je m'y suis rendu aujourd'hui. Grâce au crédit de quelques kilos de café et de deux moutons, ouvert par moi aux fils de Cham, j'ai été reçu en prince ami, j'ai pu pénétrer dans chacune des cases, faire des connaisances, entendre des récits, respirer en un mot un parfum lointain, saisir un peu de la couleur locale du Soudan, de Tombouctou, des îles Mayottes ; ces pays de l'ivoire, de la poudre d'or, des autruches, des despotes et des esclaves.

Sur deux collines chauves qui se regardent et dominent la ville se groupent des huttes en boue sèche, en branchages, avec leur jardinet. A l'horizon les sommets des Ouarensenis, la forêt des cèdres ; au pied des ravins feuillus, la

route de Milianah, les moissons jaunissantes. Un chef responsable, l'*amin*, est à la tête de cette sorte de petit État indépendant. Chaque case est habitée par un ménage ou plutôt par un mâle et une ou plusieurs femelles, échappés aux massacres, aux sacrifices, à la traite et réfugiés ici après des existences plus ou moins aventureuses. Ils se reproduisent rarement sous cette latitude, et le nombre des adorables négrillons qui se balancent dans le petit cercueil de bois leur servant de berceau ou se suspendent aux plantureux seins maternels, est fort restreint. Les grands, vrais sujets de cheminée en marbre noir, courent vêtus primitivement d'un seul burnous, avec de grands yeux blancs et des mines friandes.

Hommes et femmes sont robustes, aimables ; ils travaillent le jour et dansent la nuit ; aussi entend-on presque continuellement leurs cris de joie, les claquements des gigantesques castagnettes de fer, et voit-on dès le crépuscule les lumières courir d'une case à l'autre à la main de lampadophores aux jupes bariolées qui se trémoussent pour la fête quotidienne, continuels jeux de naïfs vieux enfants. Quand on entre

dans les cases dont les seuls jours se prennent par la porte fermée d'une loque et par le trou qui sert de cheminée, on ne distingue d'abord absolument rien, puis, petit à petit l'obscurité devient pénombre et le mobilier se dessine. Ce sont des vases de bois placés à terre autour du foyer de cailloux, des couffins qui conservent le café, le pain de sauterelles pilées et séchées, du couscouss ; ce sont quelques couteaux et quelques hachettes, des morceaux de bois et des quartiers de mouton, et c'est dans un coin une estrade de planches et de paille, couverte de lambeaux de cretonne, au dessus de laquelle sont suspendus des *derboukas* et des violons, meuble principal et unique, le lit.

Quand au bon cœur vous le trouvez à chaque porte, et c'est avec une véritable peine que j'ai quitté ces pauvres créatures, si dénuées, si ignorantes. Je te raconterai plus tard les odyssées de quelques-uns de mes hôtes de Tombouctou ; l'un entre autres avait été tour à tour chef de musique du *négus* Théodoros, factionnaire tirailleur aux Tuileries et la terreur des *gretchen* et marmots allemands pendant son internement à Magdebourg.

Alger. Août 1880.

Me voici revenu à mon point de départ et à peine arrivé, j'ai reçu la visite du peintre X... lequel s'étant aménagé un superbe atelier sur les hauteurs de Mustapha a voulu absolument me le faire visiter. Ce serait la terre bénie des artistes que ce royaume de la lumière, si les préjugés mahométans ne rendaient pas les sujets pour poses presque introuvables et les enfants eux-mêmes absolument rebelles à toutes les séductions. Après dîner, X... m'a fait connaître une curiosité dans cet ordre d'idées et m'a mené chez un confrère musulman, un peintre arabe.

Quoiqu'ayant déjà reçu d'illustres visites il n'en est pas plus fier pour cela et devient fort abordable avec quelques tasses de café. A l'extrémité d'un dédale de ruelles, dans une échoppe étroite, nous trouvâmes un Esope sans jambes,

assis à la tailleur sur une sorte d'établi ; ses grands bras nus sortaient d'une tunique rougeâtre comme son fez et comme sa barbe, l'ensemble monochrôme était lie de vin ; autour de lui un entassement de bazar, des pipes, des soucoupes, des plateaux, des feuilles de papier, des crayons, des savates. Il enluminait consciencieusement un intérieur de mosquée. Après les salutations et absorptions d'usage, il nous fit voir ses cartons. Pas de têtes, peu de monuments, mais des fleurs, des fruits,des papillons, des oiseaux. Aucune connaissance des principes élémentaires de l'art, aucune perspective, mais une vivacité de coloris étonnante, une infinie variété de ton. Ce Triboulet algérien a retrouvé dans sa misère la patience des moines et surpris les secrets de leur palette ; ses arabesques, ses décors semblent des vélins arrachés à leurs missels.

Mansour m'a envoyé en échange de mes modestes services, des tapis, des *moukalas*, un *sloughi* et un cheval ; les uns et les autres choisis dans ce qu'il possédait de plus beau. Je les garderai en souvenir de mes périgrinations à travers cette portion de la terre d'Afrique

qui va de Blidah, Milianah et Cherchell par Médéah, Teniet et Boghar jusqu'à Tiaret, Frendah, Saïda, Géryville, jusqu'au Sahara oranais et au Sersou. La chaleur augmente; Juives et Biskris se heurtent aux fontaines taries; j'ai congédié Ali et j'attends demain mon propriétaire turc avec sa note. C'est l'homme le plus priseur du monde, le plus poli, le plus avare et le plus doux ; il va m'écorcher et je ne pourrai cependant le quitter qu'en ami, il baiserait la main qui le jetterait dehors.

Il passe par instants des bouffées d'air suffocant ; la mer est immobile et pâle ; les arbres poussiéreux s'infléchissent; mes nerfs s'irrittent. Il est temps de regagner les vertes campagnes de France et de dire adieu, pour quelques mois, aux éternelles fêtes de la lumière et de la liberté; l'ombre qui me servait n'existe même plus, c'est un embrasement général. On meurt ici des splendeurs du soleil comme on expire ailleurs dans le brouillard glacé ; la continuité de l'implacable azur étouffe ; comme les victimes de Néron on est enseveli sous les roses.

Au revoir donc glorieuse conquête de la patrie ; puissé-je te retrouver plus connue,

plus aimée, plus protégée que tu ne l'es, et saluer encore le vieil étendard des Gaules qu'a tant de fois depuis le fanion de Louis IX redouté l'Islam et qui flotte encore aujourd'hui sur la kasbah des Deys. Je termine, mon ami, en t'envoyant la lettre suivante que m'écrit Abdallah ; elle en dira plus qu'une prose dont tu m'excuseras, en vue de mes intentions, de t'avoir servi d'aussi longs et aussi indigestes morceaux.

Tribu des... bordj de...

Mon cher ami,

« Me pardonnerez-vous un long silence de trois semaines, ininterrompu malgré les plus formelles promesses ? Tout autre que vous, le mettrait sur le compte de l'indifférence, mais vous n'en ferez rien, sachant combien je vous suis attaché. Je ne vous ai point écrit, c'est vrai, une absence forcée en est la cause ; mais je ne vous ai point oublié une minute, car vous n'êtes pas de ceux que l'on oublie facilement.

Ce léger nuage, qui n'aura rien terni, étant

dissipé ; je vous dirai aussi que j'aurais peut-être pu vous faire porter à cheval quelques lignes, mais j'ai préféré attendre un de ces moments où l'esprit et le cœur, libres des préoccupations de la réalité, se laissent aller au doux plaisir des intimes causeries.

Merci mille fois, pour les œuvres de Racine que vous avez bien voulu m'envoyer ; elles occuperont une des premières places dans ma modeste bibliothèque, (bibliothèque d'un descendant d'Omar !) d'abord parce qu'elles sont un souvenir de vous et ensuite parce qu'à cette époque où des médiocrités malsaines tiennent le haut du pavé littéraire, il est consolant de de s'élever parfois avec ce merveilleux génie aux sphères idéales des nobles sentiments, des accents généreux. Ne croyez pas que j'aurais préféré Musset ; sauf quelques pages sublimes, je n'aime pas ce poëte qui ne ne chante après tout que la débauche en vers harmonieux.

Que vous dirai-je du bordj ; tout y est endormi à cette heure, mais si les rêves de quelques uns vont vers vous c'est certainement pour vous serrer la main ou vous bénir. Quant aux tribus, il s'y perçoit de sourds grondements ;

peut-être sommes-nous à la veille d'une conflagration générale. Je le crains d'après les nouvelles qui me sont parvenues de divers côtés, même du pays des Khoumirs aux frontières de Tunisie. Cependant je ne crois pas encore à un soulèvement en masse des indigènes, car si les Oulad Sidi Cheik sont en rébellion ouverte depuis quinze ans, ils auront néanmoins de la peine à entraîner les tribus soumises qui ne demandent qu'à vivre en paix.

Si par malheur les évènements démentaient mes prévisions, ce serait une catastrophe dont l'Algérie subirait peut-être indéfiniment les conséquences. Comme toujours les Arabes auraient le plus à souffrir; car au désir sérieux de la France de régénérer, de sauver mes malheureux compatriotes succèderaient de terribles représailles. Quelles difficultés surhumaines, offre l'administration d'un peuple ruiné par les Juifs, soumis mais non pas dompté, et qui continue de végéter au milieu de ses préjugés, de ses rancunes et de son ignorance ! Dieu nous soit en aide.

Pensez quelquefois à votre ami du désert, ce cavalier sauvage que vous verrez dévorant l'im-

mensité poudreuse, drapé dans le sombre manteau de sa destinée. Oh ! mes promenades de rêveur solitaire, mes campements dans la nuit sur le sable, ils me font vivre ; civilisations, croyances, races, politique, arts, peuples et villes, que m'importe tout cela en présence de la grande nature qui ne trompe pas, ne change jamais, en présence de la majesté de son Créateur visible et louable ici, dans un temple digne de lui.

Votre ami du fond de l'âme et pour toujours. »

Abdallah ben Kouider

Et maintenant à bientôt la suite de mes confidences et souvenirs, mais à l'ombre de nos vieux pommiers sur les bords du ruisseau.

BEN TAÏEB LE MZABI

RÉCIT DE MŒURS ARABES

BEN TAÏEB LE MZABI

RÉCIT DE MŒURS ARABES

> Les palmiers de Gadès ont incliné
> leurs cimes.
>
> TURQUÉTY.

Un nom de peuplade africaine est tombé à plusieurs reprises sous les yeux des personnes qui ont suivi les phases de l'infortunée et glorieuse mission Flatters, ou lu dans les feuilles publiques les incidents divers de l'agitation tunisienne; celui des Beni Mzab.

Ils avoisinent en effet d'une part les Oulad Sidi-Cheik, les Laarbâa, les Chambâa, et, sorte de rempart placé aux confins de nos possessions et du Sahara désolé, ils sont les sentinelles les plus avancées de la civilisation relative sur la route du Soudan que parcourent incessamment

les caravanes comme aussi les Touaregs. Les Ksours et les oasis des Beni Mzab sont la grande halte, le comptoir frontière, le pacifique entrepôt des mille marchands et des nombreuses denrées dont le va-et-vient s'opère du nord au sud et du sud au nord de la terre d'Afrique ; ils sont le point d'intersection des routes de Ghadamès, d'El Goléa, du Gourara, du Tildikeldt, du Maroc et de la Tripolitaine.

Les maharis du désert et les belles esclaves ne vont pas plus loin ; leur monde finit là ; l'Européen, le missionnaire, le savant, d'un autre côté, ne quittent pas le Mzab sans se risquer sur la route de l'inconnu, sans entrer dans le pays de la soif et de la mort. L'intérêt qui peut s'attacher aux Beni-Mzab est donc considérable à ce premier point de vue, car ils sont vraiment les pionniers et le jalon de l'avenir vers le pays noir.

En second lieu leur dévouement et leur affection pour la France ne sont pas douteux et se traduisaient dernièrement encore par d'éclatantes protestations. Ils sont allés au devant du protectorat, tout en réclamant, dès la conquête de l'Algérie, leur indépendance éternelle et

absolue ; ils aiment leur pays, leurs usages séculaires, et ils ont raison, en même temps qu'ils apprécient et adoptent ce que nous leur apportons de bon ; c'est dire qu'ils sont intelligents et patriotes. On est donc bientôt séduit à leur endroit et même sans les connaître à fond.

Mais il faut avoir vu de près ces fils du Mzab ou Moab, nom au parfum biblique ; ces hommes laborieux, pratiques, sûrs, qui n'ont rien de l'Arabe ; avoir vécu de leur vie, pour les estimer ce qu'ils valent et étudier avec passion leurs institutions et leurs mœurs si curieuses et si sages, s'intéresser pour toujours à ce qui les concerne.

Et qui sait leur avenir, quand on songe à leur position géographique, au courant général qui porte le vieux monde vers les régions inconnues, les contrées merveilleuses dont ils gardent la porte ?

Pour ma part, j'ai conservé du Mzab et des Mzabis le meilleur souvenir ; un des leurs, mon ami Ben Taïeb d'Alger, y a peut-être beaucoup contribué. Son histoire simple et grande, pleine de drame et cependant vide de scènes déclama-

toires et sanglantes, n'ayant pour éclats que des soupirs et des larmes, des désirs et des regrets, avec une échoppe et une forêt de palmiers pour cadre et pour horizon, est une de celles qui aient laissé les traces les plus profondes dans mon cœur, là où dort la seule vraie mémoire.

J'occupais, il y a quelques années, une petite maison presque perdue dans les massifs colorés et odorants qui entourent la délicieuse mosquée et les mignonnes koubas du Sidi Abderrhammann, à Alger. Des acacias à grappes jaunes où bourdonnent sans cesse les abeilles alourdies, les libellules aux brusques écarts, des lauriers et des thuyas où grimpent les liserons géants, se massaient derrière mon palais large de deux fenêtres ; la blancheur aveuglante des clôtures et des minarets était un perpétuel soleil pour le devant, qui ouvrait sur la mer.

Au-dessus, en étages, s'élevaient les flancs brûlés de la Kasbah, les terrasses, les ruelles, les remparts aux tons changeants. Khrera, une négresse du Sud, et le jeune Ali, biskri des plus alertes, formaient tout mon personnel. Les journées passaient comme un songe à respirer les brises embaumées du jardin, à voir se ba-

lancer sur la mer bleue les barques maltaises aux voiles déployées comme les ailes d'immenses goëlands, le soleil rouge et jaune des soirs dorer la coupole de Notre-Dame d'Afrique, les verdures de Saint-Eugène, et aussi à suivre bien loin et bien bas de petites taches blanches se mouvant le long des parapets du quai, c'est-à-dire les filles des Maures, dévorant la vague des yeux comme si celles qui accouraient de l'horizon allaient échouer encore à la côte des tartanes de pirates. Je me laissais aller doucement sous ce ciel qui met la rêverie au cœur, sur ce sol de feu dont les ardeurs vous passent bientôt dans les veines.

Un soir, je remarquai que la maison voisine de la mienne était occupée par un marchand mzabi ; il rentrait en même temps que moi et je l'entendais ranger dans notre cour commune ses couffins de dattes et de figues et entasser des barils d'huile. Je demandai son nom à Ali, qui l'appela Ben Taïeb, et j'invitai Khrera à se fournir de préférence à sa boutique, désirant entretenir ainsi de bonnes relations de voisinage. Le lendemain, dans l'après-midi, je reçus la visite de Ben Taïeb, qui me venait

remercier de la préférence accordée et se mettre pour tout ce dont il serait capable, entièrement à ma disposition.

Plutôt trapu que de taille élancée, Ben Taïeb avait une physionomie ouverte, souriante, un regard franc ; son teint olivâtre, sa barbe noire étaient encadrés du *haïk* de cotonnade ; ses épaules carrées, un peu voûtées, comme celles de tous les hommes qui travaillent, étaient couvertes d'une sorte de dalmatique faite de morceaux violets, jaunes, rouges, verts, disposés de mille façons différentes ; son seroual, bouffant, laissait les jambes nues ; ses pieds traînaient de grandes babouches , avec un balancement prononcé des hanches.

Il marchait toujours rapidement, l'air préoccupé, calculant des doigts. Nous fîmes connaissance, bûmes un verre de sirop, et il repartit en m'engageant à l'aller trouver dans son échoppe de la rue de la Gazelle : j'y trouverais peut-être quelque objet à ma convenance.

Je m'y rendis quelques jours plus tard, autant par sympathie que par politesse.

Singuliers éventaires, étranges débitants, et

plus fantastiques pratiques encore que ces intérieurs commerçants des fils du Mzab. Dans le coin d'une rue tortueuse, aux murs élevés, percés de trous, marqués de mains à six doigts, taches noires et rouges au milieu de la chaux blanche, un enfoncement d'un mètre de profondeur sur trois de largeur que ferme complètement le soir, comme un couvercle de coffre, une devanture à charnière, laquelle relevée forme auvent et enseigne.

Au fond, la silhouette attentive du Mzabi chamarré, véritable mosaïque ou sainte image de Russie dans son cadre d'ébène et d'or ; et entassés, suspendus, étalés, renversés, ouverts, enfouis, appuyés, accrochés, dans des couffins d'alfa, des foulards, des coffres, tous les produits du Sahara, du Mzab, d'Algérie, du Maroc : figues, poivre, encens, bananes, dattes, ivoire, babouches, gomme et le reste. Comme voisins : des negros nattant, tendant des peaux sur le chevalet des *derboukas* ; un café maure dans l'ombre duquel grouillent des tas de *burnous* endormis, d'où sortent des goûts de mouton qui cuit, de café qui bout, de benjoin qui brûle sur du bois de cèdre. Appuyés à la devanture,

de longs fantômes voilés qui jacassent sous le masque en traînant par la main des enfants en calotte rouge ; des mauresques aux noirs regards ; des sangs-mêlés en *haïk* quadrillé bleu et blanc, aux lourds anneaux de cuivre heurtant la cheville ; de belles et sales Rebeccas aux admirables profils, aux lèvres sanieuses, aux jupes traînantes, aux corsages de drap d'or, aux serre-têtes de soie frangée.

Je me hissai aux côtés de Ben Taïeb, et lentement, à bâtons rompus, d'une voix gutturale et sifflante, il me raconta son passé, m'édifia sur son présent et me fit le confident de ses projets d'avenir, pendant que d'une école arabe nous arrivaient en bourdonnements confus les versets psalmodiés du Coran joints aux clameurs du thaleb.

« Ils sont déjà loin, me disait-il, les jours de mon enfance ; au Mzab, pays du perpétuel soleil, la vie semble plus longue, le passé se perd dans un souvenir plus confus que dans les régions où les saisons différentes marquent le souvenir, établissent des sortes de points de repère qui rapprochent les horizons.

« Je me vois courant dès l'aube tirer l'eau des

puits et la porter au pied des palmiers, allant à l'école déchiffrer l'arabe et le français. Les jeux étaient rares, car chez nous les plus petits sont sérieux, leur masque reflète la majesté des oasis, et l'immensité du désert pesant sur leur imagination vient étouffer l'expansion du rire. Ma mère et mes sœurs avec leurs robes rouges et bleues agrafées sur le côté, filaient dans la cour intérieure ; mon père, riche mokadem de la djemaâ de Ben Isguen, veillait tout le jour dans les tours du rempart, courait aux assemblées ou allait au-devant des caravanes du Soudan. Mais il me fallut à mon tour fonder une famille ; j'épousai Meryem, une fille de Mélika, la ville sainte des tolbas, et quand j'eus juré qu'elle était enceinte, je partis pour Alger.

« Tu le vois, je travaille avec esprit de retour ; les belles mauresques peuvent passer ; les palais se construire ; ici, je regrette le Mzab, ma femme aimée, les palmiers de l'oasis.

« J'envoie mes gains à l'associé qui soigne mes jardins là-bas, quelques bijoux à Meryem ; et j'en reçois à mon tour le *hennah*, les dattes, les burnous, les plumes d'autruche, puis, ce

qui est meilleur encore, des baisers, de nombreux et symboliques messages. Le temps de l'absence diminue, mais je ne sais si Meryem pourra, la chère aimée, surmonter le désir de me revoir, et je tremble, car nos lois sont impitoyables et bannissent à perpétuité la femme qui quitte l'enceinte des Ksours du Mzab. C'est grâce à cette mesure que seuls nous avons pu conserver l'intégrité de nos traditions, la pureté de nos mœurs, l'unité de notre sang. Mieux vaudrait pour nous la mort immédiate que l'exil de Meryem ; car je la suivrais loin des oasis ; le lierre s'attache à l'arbre, la mousse au rocher, moins fortement que l'enfant du Mzab à sa famille, à son berceau, et l'exil pour tous deux serait l'agonie plus ou moins longue sur la terre étrangère. »

Quand les biskris aux lourdes cruches de cuivre descendirent vers les fontaines, pour la provision du soir, et que les mauresques remontèrent lentement des jardins vers les hauteurs du quartier arabe, je quittai Ben Taïeb en lui faisant promettre de me venir voir quelquefois, après sa journée, et de me piloter à travers le dédale des ruelles si curieuses de la belle

Djézaïr. Sa candeur, son honnêteté, son amour du travail, de la famille, du pays, m'inspiraient une profonde sympathie.

Nos promenades commencèrent le lendemain soir pour se continuer pendant des mois. Que d'heures j'ai passées avec lui dans le fond de l'échoppe, sur les bancs des cafés maures, dans les sentiers des collines boisées, sur le sable humide ou tiède au bord de la mer ! Quelle mine inépuisable de poésie, de grandes idées, de courage et de dévouement que cette tête et ce cœur d'homme ! Combien j'étais peu glorieux de nos conquêtes civilisatrices, de notre science, qui ne sont point encore arrivées et ne parviendront jamais à créer un atome de ce quelque chose de divin qui s'appelle une âme généreuse et fière !

Tantôt nous errions dans les couloirs mystérieux de la Kasbah, frôlant les lourdes portes entre-baillées par les charmeuses espagnoles, mauresques, italiennes ; admirant des sculptures enfouies dans l'entrelacement de mille poutrelles, tamis gigantesque par les échappées duquel passaient les rayons pâles de la lune, les lueurs vacillantes des lanternes, les mur-

mures adoucis du lointain, la brise de mer, et ce silence animé des soirs, qui est comme le bruit de la marche des astres. Les juifs entassés sur des nattes nous envoyaient leurs fades odeurs de cuisine problématique, les Kabyles poussaient en les écorchant de leurs bâtons pointus les petits ânes chargés des provisions du lendemain ; les négros et leurs femelles dansaient, au cliquetis des castagnettes ; et les nombreux fils du Prophète, Diogènes ressuscités, encombraient le passage, le seuil des mosquées, comme les marches des escaliers qui grimpent on ne sait où et dont ils font leur dortoir habituel. Le ciel embrasé pour toit, la terre parfumée pour lit, la mer pour berceuse, les astres pour luminaire : voilà leur lot pourrait-on dire, en transformant le fameux distique de Charles-Quint.

C'étaient d'autres fois des accroupissements indéfinis sur les nattes ou les coffres de cours étroites et hautes comme des puits, dont nous aurions occupé le fond. Nous regardions les arcades superposées où se pressaient sous d'immenses velariums, les figures masquées des femmes, les mines adorables d'enfants échappés aux

toiles de Rubens ; nous savourions la musique étrange des *derboukas* et des fifres mêlée au concert des *iou iou* retentissants, des refrains des danseurs, des exclamations frénétiques des *aïssaouas*.

Et les marches nocturnes à la lueur des torches qui précèdent et suivent les fiancées d'Israël, les stations sur les dalles des cimetières, sous les voutes ou dans les cours des mosquées ; les interminables rêveries sur les épais conssins, devant les plateaux aux aiguières damasquinées que soutenaient les négresses en compagnie des odalisques et des almées, vraies statues de marbre pour Ben Taïeb. Que de fêtes pour l'œil, de contentements pour l'imagination ! Que d'impressions fortes et suaves j'ai ressenties en compagnie de mon intelligent et rustique ami du Sahara ! Ces heurtements continuels dans la couleur et dans les lignes, ces harmonies non calculées entre les nuances les plus disparates, cet océan de rêveries, de parfums, d'amour, de chants, dont les vagues vous roulent d'admirations en admirations, d'extases en extases sur cette terre privilégiée ; la main, la voix, le contact de Ben Taïeb me faisaient m'y livrer

davantage, les saisir, les apprécier sous un jour particulier, dont je ne saurais redire les rayons étincelants et les ombres adoucies.

Je revenais seul un matin, après une longue flânerie sur les bords de la Méditerranée, au pied des côteaux de Saint-Eugène ; je m'étais arrêté au spectacle étrange et sublime cependant dans sa simplicité, d'un sacrifice nègre ; les heures s'étaient enfuies rapides. Sur le sable, ça et là de petits foyers où brûlait et fumait du bois vert ; quelques godets sur les charbons desquels des vieilles, accroupies, jetaient l'encens à pleines poignées ; deux ou trois superbes nègres, dieux Nubiens en haillons, frappant sur les *derboukas* et claquant alternativement leurs plaques de fer ; des poulets décapités voletant dans l'écume des brisants, et enfin un agneau éventré laissant couler son sang à la mer : le tout inondé d'une lumière crue, aveuglante, dans le nimbe de laquelle tachaient à peine les *haïks* bleus des négresses et les *burnous* gris des noirs, silhouettes indécises sur le fond mobile et lumineux des flots, groupe d'enfants devant un immense miroir. Voilà la scène grotesque et grandiose, hideuse

et magique, éternelle protestation de la créature dans sa foi au Créateur, qui me faisait rentrer au logis plus tard que de coutume.

Les fils des patriarches offraient la toison de leurs troupeaux ; les légions romaines ne montaient aux temples des dieux que chargées des dépouilles opîmes ; dans l'antique Solyme, le grand prêtre enfonçait le couteau sacré dans le cou des blanches génisses comme maintenant encore l'encensoir d'or se balance aux mains de la pourpre romaine. Depuis que la terre respire, elle laisse monter vers le ciel ce qu'elle peut trouver de plus suave comme image messagère de sa gratitude et de ses vœux ; elle immole et consume ce qu'elle possède de plus précieux en éternel hommage de sa dépendance et indéniable témoignage de son amour.

Le maître est si riche qu'il accueille avec une égale bonté l'or des princes et la colombe des veuves ; et je me surpris à prier ; mes entrailles tressaillirent en présence de l'obole offerte par ces esclaves ignorants, fils d'esclaves, les derniers dans la demeure du père de famille ; ce qui leur pouvait être le meilleur, je le leur eusse sur l'heure accordé. Dieu, lui, leur aura sans

doute rendu au centuple ce qu'un instinct supérieur à celui qui dirige l'animal les faisait consacrer à sa puissance.

Je gravissais rapidement les pentes de la ville haute pour échapper plus vite à la chaleur, quand je rencontrai Ali qui me cherchait depuis longtemps peut-être, mais, en tous cas, avec cette solennelle lenteur qu'il mettait, comme tous ceux de sa race, à remplir les actes les plus importants et qui eussent exigé le plus de célérité. Ben Taïeb, me dit-il, avait envoyé à plusieurs reprises demander si j'étais de retour, me faisant prier en même temps de me rendre à sa boutique, qu'il ne pouvait quitter. Malgré la fatigue et l'heure, auxquelles venait se joindre un léger sirocco qui faisait le vide dans les rues, autour des mosquées, sous les ombrages des jardins, je m'y rendis immédiatement avec le pressentiment de l'irruption de quelque chose d'anormal dans cette vie si calme, si pondérée. Je trouvai le Mzabi impassible, servant lentement sa pratique, et allai m'asseoir à ma place habituelle.

Dès que nous fûmes seuls, il me remercia d'être venu et de lui prouver ainsi l'intérêt

véritable que je lui portais ; puis, la main sur le cœur, les yeux noyés d'une indicible tristesse, il me raconta que la nuit précédente il était arrivé du Mzab un de ces messagers du désert qui parcourent, presque sans manger et sans boire, d'immenses espaces, un *reggab*, lequel lui avait annoncé le secret départ de Meryem et son arrivée prochaine à Alger dans la compagnie d'une caravane de Touaregs Hoggar.

« Chère aimée, continua-t-il, pour me donner « la plus touchante preuve d'affection qu'il ait « été accordé depuis des siècles peut-être à un « enfant du Mzab de recevoir ; tu m'infliges le « plus étrange et le plus cruel supplice. Je te « retrouve et je perds mon pays ; je vais te « serrer dans mes bras, connaître et caresser « ma fille, mais mon vieux père rejoindra les « nôtres sous le sable, sans que j'aie reçu la « bénédiction de ses cheveux blancs.

« Je suis béni dans la femme et maudit comme « citoyen et comme soldat, triomphant et proscrit, « heureux époux, père fortuné et mort comme « fils, frère, Mzabi. Folle et adorable femme « Meryem, tu fais de moi un roi, tu me com-

« bles de félicité, tu me chasses et me tues
« tout à la fois. »

Je m'efforçai de le calmer en lui montrant la vie possible au milieu des siens, à Alger, en manifestant des doutes sur la perpétuité du bannissement qui le menaçait. Il se résigna et se tut par indulgente condescendance, courbant sa tête de fataliste sous la main pesante du sort inexorable, mais demeura convaincu que le Mzab fermé à toujours, c'était le bonheur perdu sans espoir et une mort désolée à courte échéance. Je lui offris, quoi qu'il dût arriver, mon appui, mon temps, mon argent et ma maison s'ils pouvaient lui être utiles, en le priant de me considérer comme son protecteur dévoué et son ami sincère. Puis, le laissant à son négoce dont les impérieuses nécessités l'absorbaient plus que jamais, alors que des dépenses imprévues allaient épuiser ses ressources, et qu'il ne devait absolument donner prise à aucun soupçon, je retournai triste et inquiet chez moi. Les angoisses du mari et du père, dont les amours erraient à travers la sollitude, les nobles douleurs du patriote et du fils maudit et exilé qui déchiraient ce cœur simple, droit, généreux,

m'avaient moi-même gagné et profondément ému. La souffrance n'existait-elle donc que pour les bons, le châtiment se réservait-il toujours aux seuls justes ?

Les fêtes de l'Hégire mettaient en mouvement la foule des croyants ; c'étaient des va-et-vient continuels à la mosquée ma voisine ; la masse des assistants était plus compacte aux prières du vendredi.

Ils étaient vraiment beaux ces hommes dans la grave attitude de leurs démonstrations religieuses, inclinés comme un champ de roseaux aux injonctions de l'iman debout dans sa tribune de stuc ouvragé, étendus, le front heurtant les dalles, ou les yeux et le visage tournés vers l'orient, enveloppés d'un brouillard de benjoin odorant, dans la lumière de milliers de bougies colorées, sous la rosée d'eau lustrale que les matraques faisaient jaillir des urnes de marbre, pendant les cérémonies traditionnelles et représentatives des principaux actes de la vie du Prophète. Je me surprenais le cœur élevé vers Dieu comme au *Sursum corda* du sacrifice catholique, comme au chant de triomphe d'un *Te Deum* sous les voûtes d'une cathédrale, en

écoutant les accents mystérieux, traînants, répétés de leurs psalmodies séculaires.

Les Mzabis, sorte de protestants de l'Islam, chrétiens convertis sous le cimeterre et n'appartenant à aucun des quatre rites musulmans, mais à une sorte de cinquième division indépendante, ne se mêlent presque jamais au torrent des fidèles ; ils célèbrent leurs cérémonies et enterrent leurs morts à part ; ils ne prennent guère du Coran que le texte sans admettre les interprétations. Ils suivent le calendrier et les usages français, sans froisser cependant les coutumes de leurs quasi-coreligionnaires. Nous pûmes donc en profiter un peu pour concerter avec Ben Taïeb ce qu'il serait le mieux de faire dans les conjonctures présentes ; il fermait son échoppe de meilleure heure et venait partager mes repas. La date annoncée approchait rapidement.

A tous les points de vue, il était préférable qu'aucun des compatriotes du Mzabi ne connût l'arrivée et la retraite de sa femme ; mille querelles sociales et ennuis commerciaux en eussent résulté. Ne désespérant pas du reste à ce moment, de faire fléchir au moyen de

quelques négociations habiles la loi du Mzab en faveur de ces époux plus malheureux que coupâbles, j'insistai pour qu'il acceptât une ou deux pièces isolées que je lui pouvais prêter. Le voisinage par la cour commune permettrait leurs relations tout en les cachant aux résidants mzabis d'Alger.

Quand la chose eut été convenue et que l'amour-propre comme les préjugés de Ben Taïeb eurent cédé devant la démonstration sincère du vif intérêt qu'il m'inspirait ; que cette suprême défiance, qui est le fond inévitable des rapports les plus amicaux avec les indigènes, eût enfin disparu sans retour, l'homme se défit de ce masque d'insensibilité et de ce manteau de fierté que revêt le musulman ; le mari, le père, se montrèrent dans leurs prévenances et leurs tendresses infinies. Il ne trouvait rien de trop brillant, de trop moelleux, de trop parfumé ; entassait tapis, couvertures, *haïks* ; rapportait des bazars, essences, coffrets, bijoux. Il eut bientôt créé un oasis du luxe, un boudoir de fille du désert dans mon gîte humble et terne, doré la cage de ces deux oiseaux que le vent de la destinée allait

jeter sur son sein, effarouchés et tremblants.

Nous partîmes enfin une nuit pour les environs, afin de guetter l'arrivée de la caravane, la rejoindre à son dernier campement et nous faire remettre avant l'arrivée en ville, Meryem et son enfant. Aux lueurs de l'aube qui rosait les collines grises, nous aperçumes les tentes des Touaregs dans un pli de terrain abrité par un bouquet d'eucalyptus et de figuiers.

Les mahary hésitants, dépaysés, erraient ça et là, encore chargés de leurs bâts que la courte durée de la halte n'avait pas permis d'enlever ; des hommes, les uns assis, les autres couchés en cercle autour d'un foyer où bouillait le café du départ, nous regardaient enveloppés dans leurs burnous, le *haïk* de couleur relevé jusqu'aux yeux. Quelques-uns pétrissaient de la farine d'orge délayée dans un peu d'eau et l'avalaient en boulettes, d'autres mâchaient des dattes. Les coussins remplis des marchandises les plus précieuses étaient déposés dans l'intérieur du cercle, mêlés à de longues lances et à des sabres.

Une humidité abondante qui perlait en gouttes

d'eau sur les larges feuilles, se plaquait en taches givreuses sur les toiles, les selles, l'herbe épaisse, ne rendant pas inutile la chaleur des branchages enflammés mêlés aux fientes de chameau, et après les salutations et bénédictions habituelles, pendant que Ben Taïeb expliquait sa présence et déclinait ses titres et qualités, je m'accroupis près des chameliers attentifs et défiants.

Ils venaient du Soudan, quoique originaires du Djebel Hoggar. Une riche compagnie anglaise tenant à recevoir de première main les objets du Sud qu'elle avait achetés, les avait déterminés non sans peine et à prix d'or, à lui convoyer ses marchandises et pour cela à franchir les limites de leurs haltes habituelles. On n'eût jamais dit à les voir qu'ils traversaient depuis des mois les plaines d'alfa, les dunes, les solitudes qui s'étendent entre l'Afrique Noire aux pluies tropicales et l'Afrique Blanche qui commence au Mzab, marchant au milieu du simounn le jour, à la lueur des planètes la nuit, presque sans repos, sans nourriture substantielle et sans autre eau que celle de leurs outres de peaux de chèvre. Ils avaient

dans le regard, le geste, la démarche, quelque chose des tristesses indicibles, des splendeurs uniques, des incommensurables profondeurs, sur le visage comme un reflet des teintes et du vague du Sahara. La lutte et le sacrifice quotidiens, la sobriété et le courage devenus une seconde nature, comme aussi la rudesse impitoyable, l'âpre fermeté, se sentaient dans ces pirates de l'Océan de sable.

Je ne sais pourquoi je me trouvais faible et petit à mes propres yeux en présence de ces hommes sauvages vers lesquels montait ma sympathie. Tant il est vrai qu'il reste au front de l'homme, comme un reflet des milieux qu'il fréquente ; le désert, la mer, la bataille entourent le soldat, le marin, le nomade d'une auréole, à l'aspect de laquelle se courbent les autres créatures.

Nous devançâmes la caravane ; Ben Taïeb emportait dans ses bras une merveilleuse fillette dont la chair mate et fraîche semblait pétrie de feuilles de roses, d'étoiles de jasmin, d'ivoire et d'or ; une femme complètement voilée se tenait accrochée au dossier de la selle. La sveltesse des formes, la richesse des contours,

la grâce native se devinaient sous les lainages qui l'emmaillotaient. Nous ne dîmes pas un mot, galopant jusqu'à Alger où nous rentrâmes séparément vers six heures. Une négresse étrangère, postée à quelque distance des portes, conduisit à pied par les ruelles, la mère et l'enfant.

Bientôt chaque chose avait repris sa place habituelle ; l'ordre et le calme quotidiens régnaient en apparence ; Ben Taïeb ouvrait sa boutique, je me promenais au jardin, et sur leurs épais et larges tapis la Mzabite Meryem et sa fille Fathouma dormaient enlacées. J'étais heureux d'être pour quelque chose dans le calme relatif de la petite famille ; je voulais ramener au nid la nichée dispersée par l'orage et doucement plaintive, oubliant qu'ils résistent bien rarement, les petits oiseaux que le vautour comme aussi parfois la présomption des désirs a jetés hors de leur couche de feutre, de satin et de velours. Le choc reçu par eux en tombant a laissé une tache noire sous les ailes trop faibles ; cette tache qui grandit violacée du côté du cœur, c'est la mort ; ils expirent bientôt, le bec ouvert à la pâture maternelle qu'ils atten-

dent en vain, cherchant un air qu'ils ne trouvent plus, les yeux tournés vers le soleil.

Le lendemain soir, Ben Taïeb vînt me prier d'accepter quelques tasses de café en mangeant des dattes et une tranche de pastèque de son pays : ingénieuse manière de me remercier en me faisant connaître sa femme, et cela sans froisser directement ces usages, ces conseils domestiques, qui par un trait de génie du Prophète, ont le caractère et la force de pratiques religieuses, inculquent à la fois croyances et savoir-vivre, hygiène et morale.

Après quelques difficultés pour la forme, et juste ce qu'il était nécessaire de lenteur pour ne pas montrer un empressement indécent, j'acceptai l'invitation de mon ami indigène. Il m'introduisit dans le harem en miniature qu'il avait organisé à la hâte et me fit asseoir sur des coussins symétriquement disposés à terre. Pendant que nous buvions lentement le café, la femme et l'enfant, se tenant par la main, arrivèrent sans bruit et se glissèrent sur les tapis auprès de nous ; Meryem, timide, curieuse, fière ; Fathouma câline, souriante, hardie. La fillette appuyée contre son père avançait parfois

sa menotte du côté des plis de mon vêtement ; la mère à genoux, affaissée sur une hanche, surveillait sa progéniture d'un œil ardent et sauvage, regardant ça et là, excepté de mon côté ; on la sentait soumise à un supplice égal à celui de la vierge traînée nue devant le statuaire antique ; quoique le corps ne bougeât pas, on la voyait se tordre en imagination comme les martyres chrétiennes sur les toiles du Corrège. Il lui semblait intérieurement sans doute que ce que je contemplais de sa beauté était autant de ravi à son époux ; mais par obéissance et par gratitude elle n'avait osé se soustraire.

Parée de ses chapelets de corail, de ses lourds bracelets, mais surtout de ses seize ans, de ses lèvres aux dents éblouissantes, de ses longues tresses dont une mode barbare avait tailladé l'une à coups de ciseaux et mutilait sa jeune tête comme un heurt de marteau le marbre d'une Psyché, elle se tenait prête à s'élancer vers le fond et à disparaître au moindre signal. Je lui adressai en vain la parole par l'intermédiaire de son mari ; il ne traduisit point mes souhaits et mes compliments ou les dénatura,

car rien dans son attitude et son regard n'indiqua qu'elle eût compris. Son front élevé, la large arête de son nez, je ne sais quoi de ferme dans le bas du visage, de gracieux dans les plis de la bouche, témoignaient de qualités intellectuelles et morales supérieures. Cet ensemble qui eût brillé dans notre milieu de civilisation était sacrifié chez la fille du Mzab à l'amour du foyer: son mari, c'est-à-dire le chef, le maître, le possesseur, l'ami, était le but de son existence, le centre vers lequel rayonnaient ses pensées et ses affections, le seul mobile de ses actes, sa raison d'être. Elle s'immolait à l'amour du foyer, et cela dans la plus haute acception du mot, en ce sens que la femme mzabite, unique, honorée, respectée, n'est point le joujou arabe que l'on cache par jalouse envie, qu'on abrutit dans l'isolement par débauche, mais une des deux unités qui forment la famille musulmane transformée par une lointaine influence chrétienne, et dont le rôle exige la solitude.

La Mzabite règne dans sa cour intérieure, sur ses longues galeries grillées comme l'homme sur ses ballots de marchandises au milieu des cha-

meliers de la caravane, dans ses jardins de palmiers, où les nègres versent l'eau des *norias*.

J'abrégeai ma visite ; c'était la plus grande politesse que je pusse faire, et l'on m'en sut gré. Radieuse apparition des oasis, qui avait gardé sur le front des ardeurs et dans les yeux des éclairs de ton soleil, qui répandait autour de toi un parfum de fleur sauvage, brillante et cachée ; je ne fis que t'entrevoir et te respirer en passant sur le sol algérien : tu es retournée au paradis des houris, tes sœurs, sans que je t'aie revue !

Les jours succédaient aux jours ; je ne voyais plus guère Ben Taïeb et n'en étais point jaloux. Les amis qu'attendent des cœurs de femmes et des rires d'enfants ne sont plus guère les vôtres ; je savais que ses bonheurs présents s'équilibraient à peu près dans son âme avec ses angoisses sur l'avenir et ses regrets du pays natal, voilà tout. La démonstration n'était plus nécessaire pour que je crusse à sa fidélité éprouvée, à sa constante reconnaissance. On doit s'effacer aux jours heureux pour laisser passer ce souverain échappé du ciel, qui s'appelle le bonheur ; ses clients n'ont pas trop de tout leur temps

pour lui faire cortège. Ils vous reviennent aux jours noirs quand le brillant fantôme a disparu.

Cependant une couverture épaisse comme du feutre, coloriée comme un vitrail de cathédrale gothique, de nuances amorties, de teintes vives et fondues, au mille dessins capricieux comme les arabesques des piliers de mosquées, était étendue là sur mon lit, me prouvant que l'âme de la chère exilée de l'amour, était descendue parfois jusqu'à moi, si son corps me devait rester aussi étranger que le cadavre des tombeaux. Sa Fathouma m'avait tendu les lèvres, alors qu'elle lui échappait, pour courir après les *sloughis,* et le bruit de mes baisers avait sans doute vibré jusqu'en ses entrailles fécondes. Sa voix, étouffée sous les portières et sous les rideaux de Tunis, m'arrivait le soir, traînante comme une berceuse allemande, langoureuse et lascive comme une romance castillanne, vague et mélancolique comme les *cloarecs* des grèves de Bretagne ; au début, claire et sautillante ; à la fin, lumineuse et sonore comme un motif de *séguidille* sur les parvis de Grenade, ou un refrain de *tarentelle* sur les gondoles

patriciennes de Venise, les barques de pêcheurs aux écueils de Procida.

Au lieu du pincement des guitares et des mandolines, des soupirs éoliens, des harpes, des sanglots et du rire des castagnettes et de l'accordéon, c'étaient les brusques et sourds roulements de la *derbouka* qui s'y mêlaient comme le tambour de basque à une danse de tziganes.

« Sait-elle, la cruelle, murmurait la jeune femme, combien est profonde la plaie que ses yeux ont ouverte dans mon cœur? Quelle preuve de mon amour plus éloquente pourrais-je donner que la pâleur de mon teint et le dessèchement de mes yeux?

« Sa taille pleine de grâce ne le cède point à la souple tige du lis; sa démarche enivre. Son visage plein d'éclat fait pâlir les roses du Bengale; sa beauté fascine. Ses yeux de gazelle lancent des traits empoisonnés; son amour tue.

« Le cœur saignant et la raison égarée, un soir, à sa porte, je tombai épuisé par la douleur et m'endormis. Prévenue, elle sortit tenant à la main son flambeau; la cire brûlante me coula sur les mains et m'éveilla.

« Oui, oui, me suis-je alors écrié ; brûle, ma bien-aimée, tout mon corps, si tu le veux ; mais de grâce, pitié pour mon cœur, c'est toi qui t'y trouves. Un éclat de rire, et elle disparut laissant l'air chargé des mille parfums de l'Arabie.

« Ah ! Puisque je vois que le paradis rêvé par moi n'est qu'une chimère ; puisque l'impitoyable destinée fait de moi un humble esclave ; qu'importe ? C'était écrit ! Exerce ta tyranie, comme tu l'entends, ma souveraine ; le corps dépérira, mais mon amour survivra.

« Oui, insensible et rieuse, complais-toi dans tes dédains. Prolonge mes tourments. Tue-moi, je t'aimerai encore, et je mourrai avec la douce pensée que cette faute te retenant au grand jour de la répartition devant le tribunal du juge, je pourrai te voir plus longtemps. »

Et l'amoureuse et triste ballade saharienne se prolongeait en interminables couplets jusqu'à l'heure où le sommeil gonflant les paupières de la chanteuse l'étendait sur ses coussins, au milieu de ses petites tables incrustées de nacre, de ses coffrets de bois de santal et de ses éventails de plumes d'autruche, dispersés çà et là

entre des cassolettes d'or et des babouches de velours.

Les pluies de l'arrière-saison, les vents froids de l'hiver étaient venus ; ce n'étaient plus des sauterelles qui parfois voletaient dans l'air et couvraient le sol, mais de petits nuages cotonneux et glacés qui se fondaient en tombant. Les cimes lointaines de l'Atlas étaient redevenues blanches, la mer grondait houleuse et sombre ; l'hiver algérien, est-ce bien l'hiver qu'il faut dire, commençait ; ou plutôt les génies des pôles, faisant leur ronde, avaient frôlé le sol africain du bout de leur manteau d'hermine. Les gazouillements étaient plus rares dans les bosquets de lauriers et de jasmins, dans les nids suspendus aux ramures flexibles des clématites ; sous les touffes d'althéas, les herbes odorantes, les bananiers et les cactus, les insectes aux *cris-cris* stridents s'étaient tus et endormis. Les triangles des cigognes passaient dans le gris du ciel, des coassements s'entendaient autour des ruines romaines et des cimetières suburbains.

La lumineuse Alger se voilait pour quelques semaines, et encore que de rayons trouaient en les argentant ses vapeurs légères !

Ben Taïeb, cependant, me paraissait s'assombrir avec le départ des chaudes journées. Je ne savais à quoi attribuer ses tristesses, car l'hiver n'avait plus de surprises pour lui, ancien déjà sous notre zône; quoique fils du royaume de l'éternel soleil, il était assez habitué à ces deuils momentanés de la nature septentrionale, pour que les comparaisons plus saisissantes qu'il pouvait établir, les regrets plus sensibles qu'il devait éprouver, ne fussent pas comme une fissure par laquelle s'en irait le calme, la paix, le courage viril de l'homme de cœur qui avait résisté à de plus dures épreuves. C'est qu'avec la chaleur et le soleil, les parfums et les fleurs, les nuits phosphorescentes et les longs jours, s'écoulaient sa vie morale, son amour et son sang. Brillant oiseau des tropiques, étouffé dans sa cage d'or aux arbustes de carton ; atteinte au cœur sans qu'elle sans doutât, Meryem dépérissait lentement, et avec son soufle la vie de son enfant s'éteignait chaque jour. Fathouma, on le pouvait déjà prévoir, suivrait rapidement sa mère dans la tombe. Ces détails me furent donnés par ma vieille négresse. Mais, retenu par les usages, j'hésitai longtemps à parler au

Mzabi de la santé de sa femme : injure à faire en effet à un homme que de lui indiquer qu'on s'occupe de ce qu'il prend tant de soin à garder dans l'ombre.

Il me prévint et nous tînmes conseil.

« Tu ne saurais croire, me dit-il, combien sont strictes les ordonnances qui régissent le Mzab, combien étroits les pactes qui en lient les enfants partout où ils vont ; les simples coutumes deviennent elles-mêmes des engagements réels, inéluctables. A l'heure présente, le bannissement a été prononcé non seulement contre ma femme, mais aussi contre moi, chez qui on ne doute pas qu'elle se soit refugiée et qui l'eût dût reconduire pour me disculper. En ce qui la concerne, il est perpétuel, et quand même, du reste, le cheikh-el-Baba et la *djemaâ* rapporteraient leur verdict, la réprobation publique, plus forte que la loi, la chasserait encore. Mieux eût valu pour Meryem qu'elle se tuât ; les siens la pleureraient du moins en paix, et son corps reposerait dans nos *koubas*, tandis que maintenant... Pour moi, la faute est moindre, sans doute, mais encore me faudrait-il obtenir mon pardon par la confession

publique, et sera-ce bien nécessaire quand mes deux fleurs de lotus se seront séchées sur leur tige ? Car elles inclinent tous les jours la tête comme les plantes que votre industrie arrache aux talus de mousse des montagnes, ou les varechs de la côte que vous jetez dans des vases de terre loin des flots vivifiants, de l'air libre, du ciel azuré.

« Mes aimées mourront, vois-tu, car le Mzab leur manque, et le Mzab c'est la vie, plus pour elles encore que pour moi. Si tu avais vu le jour, comme nous autres, à l'ombre du feuillage des oasis, si tu avais bu à leurs sources et mangé leurs fruits, tu penserais comme nous. Quels parfums dans l'air, quelles nuances sur les immenses tapis de sable tachetés de fleurs et de broussailles, quel calme dans l'enceinte des Ksours ! Quel spectacle inoubliable, quand, sous les voiles pourpres du couchant, paraissent au loin, en longue file, les blancs *maharis* des caravanes mêlées aux noirs juments caparaçonnées ! Les guides des montures font entendre leurs chants aigus, et le timbre de leur voix porte à l'âme ; il annonce richesse et amis !

« Je serais heureux que tu vives quelques

jours dans la demeure de mes pères, si jamais les portes de la patrie nous étaient rouvertes ; alors tu comprendrais nos regrets, nos angoisses ; tu pourrais te figurer l'étendue du sacrifice de Meryem, qui l'a quittée, en la citant un jour aux femmes de ton pays, comme sublime exemple et mortelle folie.

Je lui dis qu'à sa place je me transporterais, au moins momentanément, dans le sud de l'Algérie, du côté d'El Aghouat, non plus en qualité de Mzabi, mais sous le masque arabe ; et que j'essayerais du climat le plus rapproché du leur. Ce ne serait certainement pas la patrie, mais il en viendrait des effluves salutaires qui ramèneraient sans doute la couleur à la peau et l'éclat aux yeux de ses chères malades. Je me chargeais des intérêts matériels à Alger, de la maison et de l'échoppe, pour le cas où il devrait revenir.

Il accepta, et quelques jours plus tard je le voyais, transformé comme costume et allures, avec ses mules chargées, son cheval au précieux fardeau et ses serviteurs noirs, disparaître dans un horizon d'hiver sur la route de Blidah.

Des nouvelles m'arrivèrent de Médéah, la jolie, de Boghari, le balcon merveilleux du désert, de la tribu des Oulad Nayls et enfin d'El Aghouat; puis je ne sus plus rien.

J'avais d'abord loué conditionnellement, puis vendu échoppe et maison, sur l'avis incertain, mais probable, qui m'avait été donné de la mort de Meryem et de Fathouma, comme du départ de Ben Taïeb pour le Mzab. Je chargeai des Mzabis dont j'avais fait connaissance, aux repas funèbres, et qui retournaient, après économies réalisées, à Isguen et Mélika, de le prévenir que je tenais une certaine somme à sa disposition et de l'assurer de mon entière sympathie. Sans réponse, je pensai qu'il me voulait indemniser des tracas, bien minces cependant, qu'il avait pu me causer et que notre adieu serait éternel. Je repartis moi-même pour la France. Les espaces entre nous s'augmentaient à mesure que, par une tendance native, nous retournions chacun vers le lieu de nos origines. Ce que Dieu a fait est bien fait, a chacun son lot, ici-bas, sa place de terre, sa lumière et son air.

Quel charme particulier cependant, quel attrait irrésistible ont donc les pays du soleil

pour que les termes de la proposition, énoncée ci-dessus, se renversent en ce sens que si quelquefois nous aimons respirer l'air natal, revoir les champs de blé onduleux, les près verts, les saulaies humides ; la nostalgie de l'Afrique, une fois que nous l'avons connue, nous autres hommes du Nord, nous prend avec une intensité comparable à celle des exilés, enfants de cette même terre de feu? Serait-ce donc que l'Orient est plus que toute autre contrée une pâle copie du Paradis et sa nostalgie ne serait-elle autre chose qu'une nostalgie du ciel? Transporté sous nos climats, au contraire, l'Arabe s'échappe rapidement, malade déjà ; il n'y revient jamais, malgré les splendeurs et le luxe d'une civilisation que son intelligence et ses goûts fastueux le mettent cependant à même d'apprécier ce qu'elle vaut.

Quoi qu'il en soit, je revoyais Alger quelques années plus tard et la saluais de loin avec la triomphante ivresse d'un amant qui revoit sa bien-aimée. Ses blanches terrasses émergeant de masses de verdure, comme ces toiles, qu'à l'automne on met sécher au soleil du matin sur les haies des vergers rustiques,

sa mer tiède et calme aux reflets changeants, ses parfums de cèdres brûlés, de benjoin et d'ambre qui vous arrivent en bouffées, c'est une renaissance et une joie dès le bord du navire ; spectacle et sensations dont on se souvient à jamais, qui vous enthousiasment à chaque retour, boisson capiteuse qui éveille les désirs et les chants à chaque fois que vous trempez les lèvres dans son calice !

Je repris mes anciennes habitudes ; visitai à nouveau mes chers petits coins ; revis mes tableaux préférés et vivants, de la mer, des collines, des ravins, des bosquets ; avec joie, pour ce que j'y retrouvais des émotions passées aux traces parfois encore visibles, avec tristesse aussi, car l'effacement, les dégâts, les ruines m'y rappelaient plus qu'ailleurs, la lourde main du temps nous poussant vers l'éternel oubli.

Je remontai et descendis la rue de la Gazelle ; l'échoppe y était toujours avec sa figure de Mzabi impassible dans le fond, mais ce Mzabi n'était plus Ben-Taïeb. Son ancienne demeure comme mon palais mauresque de jadis était fermée ; mes pénates avaient été transportées ailleurs : Ali et Kreira avaient disparu.

Je suivais un soir, à pas comptés, les files de musulmans regagnant, à travers les escaliers de la Kasbah, leurs gîtes mystérieux, quand il me sembla percevoir, au milieu des cris des *biskris* et du concert d'un café maure, les sons d'une voie connue; je m'approchai et reconnus Ben Taïeb servant ses pratiques, un immense plateau chargé de cafetières et de tasses à la main. Je me glissai près de lui avec un geste amical, *à l'arabe* sans démonstration ; il me remercia d'un regard et d'un « *le salut de Dieu soit sur toi* » solennel, triste, doux, sans interrompre sa besogne.

Puis, quand les joueurs furent tous à leurs damiers, sur lesquels manœuvraient de singuliers échecs, les rêveurs à leurs songes, les musiciens à leurs instruments, il m'apporta une tasse du thé arabe que j'aimais, s'accroupit sur la table-banc en face de moi et, me serrant les deux mains :

« Ce qui arrive était écrit; inutile de récriminer contre les desseins de Dieu et de réveiller le passé. Tu a tout su; rien de ce qui était n'existe plus; je suis convenu avec moi-même de n'en parler jamais. Le souvenir dort avec

Meryem et Fathouma dans le fond de mon cœur jusqu'à ce que la réalité de là-haut remplace les fantômes d'ici-bas. J'ai revu le Mzab, j'ai incliné mon front dans la mosquée pendant la prière et obtenu des *tolbas* mon pardon; mais j'y étouffais et je suis revenu ici; je mourrai plus vite peut-être. Quant au métier, qu'importe? je ne ramasse rien, n'ai besoin de rien; j'ai pris celui-ci parce qu'il ouvre ma porte à tout venant, me tire de moi-même, fait des mendiants qui passent mes hôtes bénis, et me relie par la charité aux anges de Dieu. Sois le bienvenu chaque fois que tu franchiras mon seuil, toi dont le cœur est tendre; si tu ne le veux garder, donne le peu d'argent que tu as de moi aux pauvres de ton pays, en souvenir de celles que tu as connues.»

Si vous allez jamais vous asseoir dans les cafés maures d'Alger la Blanche, respectez le silence du kaouadji et acceptez de bonne grâce son café, son tabac et ses dattes, car peut-être sera-ce mon ami Ben Taïeb le Mzabi, à moins que le regret des palmiers et des sources de l'oasis ne l'ait déjà emporté avec

ses désirs vers Fathouma et Meryem, ses anges qui l'appelaient au ciel, l'éternelle oasis de l'humanité.

LE

RAVIN DES LAURIERS

RÉCIT DE MŒURS ARABES

LE

RAVIN DES LAURIERS

RÉCIT DE MŒURS ARABES

Les derniers contreforts des monts Ouarensénis, sur le versant opposé à la mer, vont en s'inclinant petit à petit, deviennent de collines bientôt simples mamelons, pour se fondre en immenses plaines qu'arrose le Chéliff et aboutir aux sables mouvants du Sahara.

Comme les plis du tapis à ramages d'un escalier de géants, leurs flancs revêtent les nuances les plus diverses, depuis les blancs étincelants des crêtes neigeuses, jusqu'aux verts gris des pâturages et des forêts, en passant par les jaunes intenses des rochers, les bleus et les

rouges que dessinent en longs festons les fleurs et les plantes embaumées.

Çà et là dans les lointaines brumes d'or qui s'élèvent du sol, les caravansérails, les bordjs, dressent les têtes de leurs minarets, ou les croissants de leurs *koubas* ; Blidah, la voluptueuse, chante et soupire ; Cherchell, la romaine, baigne ses pieds dans les flots et veille sur ses tombeaux ; Milianah, la verdoyante citadelle, se balance entre ciel et terre ; Teniet, agite ses forêts de cèdre pâles, abrite sur ses coteaux les noirs de Mayotte et de Tombouctou ; Orléansville brûle toujours sous son ciel de feu et Tiaret se perd, mélancolique sentinelle, aux confins du désert.

Des tribus nombreuses, aux origines et aux familles riches et célèbres se pressent en douars fréquents et se partagent les blés et les herbes que leurs frères nomades du Sahara viennent souvent amoindrir par leurs incursions.

Nous galopions, quelques amis et moi, un matin d'août, sur les routes fictives, sortes de rubans interrompus et poudreux qui relient ensemble les Beni-Djedoud et les Oulad-Amra. Un groupe formé de spahis, de chaouchs et

mokrasnis aux burnous verts, blancs, rouges, aux têtes d'ivoire jauni et d'ébène, nous accompagnait ; mes amis appartenant tous à l'administration ou à l'armée.

Le vent tiède, sec, nous apportait tantôt les parfums pénétrants des lauriers et des citronniers au travers des roses et blancs rameaux desquels il avait passé, tantôt nous couvrait d'un sable impalpable qui brûlait les yeux, craquait sous les dents, surexcitait singulièrement les nerfs. Le soleil inondait au loin de sa lumière intense les plaines crevassées, et faisait pâlir au-dessus de nous le bleu noir et profond du ciel.

Cependant des petits monticules qui bornaient l'horizon sur la droite, par de véritables sentes de chamois, descendaient en file indienne soit des femmes mal enveloppées dans des haillons blanchâtres, la tête couverte de toquets élevés faits de chiffons roulés, leurs enfants ficelés sur le dos ou pendant à la mamelle, soit des hommes en burnous, l'inévitable matraque à la main, le *haïk* couvrant le front et bridant la mâchoire, la corde en poil de chameau entourant le crâne, jaune ou noire, épaisse ou mince, longue ou

courte, noire ou jaune, suivant l'aisance de chacun, mais le plus souvent inférieure aux prescriptions du Coran qui en exige trente mètres.

Sur la gauche, vers le sud, au pas ou à fond de train, arrivaient des pelotons de cavaliers debout sur leurs larges étriers de fer blanc, le *moukala* damasquiné en travers de la selle, appuyé droit sur la cuisse ou passé en bandoulière à l'aide d'une vulgaire ficelle.

D'autres à pied, les *sebates* traînantes, poussaient devant eux, à grands coups de bâton et au moyen de cris rauques et de claquements de langue particuliers, des troupeaux d'ânes microscopiques chargés de couffins d'herbe ou de bois, des moutons et des chèvres, de solennels dromadaires.

Ce bruit inusité de piétinements nombreux, de bêlements divers, de hennissements tristes ou joyeux, cette vie, ce mouvement, là ou d'habitude errent en paix les chacals, voltigent les alouettes bavardes et planent les aigles, n'avaient d'autre cause que le retour hebdomadaire du marché des Ouled-Amra.

On ne saurait dire combien sont précieuses

et agréables pour les enfants de la solitude, vivant dans un éternel isolement, absorbés par de vages contemplations, ces fêtes de la tente, ces réunions où ils revivent en quelque sorte au contact de leurs semblables, et satisfont à ce besoin de société inné au cœur ne l'homme. Malgré son mutisme habituel, son indéfférence apparente pour tout ce qui ce passe autour de lui, l'Arabe comme le Tartare-Mongol, comme tous les peuples pasteurs, aime ces marchés qui résument pour lui la vie publique, et où il donne libre carrière à ses désirs incessants de déplacement et de parade. Là, en effet, non-seulement il trouve les objets qui lui sont utiles ou précieux : laines, burnous, couteaux, cordes, brides, selles, toiles de tente, bagues, colliers. bracelets, parfums ; mais il recueille les nouvelles politiques et religieuses qu'apportent les *mercantis* des villes, les juifs errants, les kabyles étameurs, ce qu'il ruminera la semaine suivante dans son *gourbi* ; il apprend le prix des blés et des orges, des moutons et des chevaux, écoute les calculs et prévisions sur le temps probable, la récolte prochaine, que forment et émettent ses frères des tribus éloignées.

Non-seulement il verra trancher là le différent qui existe entre lui et son voisin ou parent, mais le cadi dissoudra en audience foraine, s'il le désire, son union avec telle ou telle de ses femmes ; le *thebib* lui tirera un verre de sang ou appliquera des ventouses ; et le *thaleb* lui transcrira des versets-amulettes dans le Livre ou griffonnera avec son long roseau un projet de citation devant le juge *roumi*.

Depuis plusieurs heures déjà les premières tentes avaient été plantées ; les bouchers en plein vent dépeçaient leurs viandes dont des bandes de chiens au poil jaune et aux oreilles droites se disputaient les rognures, avec de rauques aboiements ; les affaires se concluaient sans voix et sans gestes autour des chevaux dessellés et entravés, quand un remous plus considérable de la foule et des *baleks* répétés annoncèrent le passage d'une troupe nombreuse de cavaliers.

Le caïd des Ouled-Amra arrivait à son tour au marché de l'Aïn El Nser, nom de l'emplacement où il se tenait habituellement.

Qui n'a vu beaucoup d'Arabes et examiné souvent, admiré de près des types choisis, de

manière à s'en être fait une sorte d'idéal, peut difficilement imaginer l'incomparable noblesse et la mâle beauté de quelques-uns. Le caïd El Hadj Mohammed Ben Omar était certainement un des spécimens les plus accomplis de sa race. Dans la force de l'âge, ce qui pour la terre d'Afrique ne va guère au delà de quarante ans, il était d'une taille élevée, même parmi les siens, avait l'œil large et profond, aux ardeurs noyées, mais parfois instantanément aux lueurs sauvages, le nez busqué, la barbe en fer à cheval, noire, épaisse et courte ; enveloppé dans un *haïk* et un burnous d'une éblouissante blancheur, il chaussait de hautes bottes de cuir rouge, aux immenses éperons, et conduisait sans effort apparent un étalon noir aux naseaux ouverts, au mors écumeux, harnaché d'une haute selle à dossier et d'une bride à œillères soutachées ; un sac dans le même style et destiné aux papiers et à l'argent, lui battait le flanc. Une douzaine de serviteurs caracolaient en arrière.

Mohammed, non-seulement *schériff*, c'est-à-dire gentilhomme de la descendance de Fathma, fille du prophète, était de plus *marabout* ou fils

et successeur de saints dans l'Islam ; son titre de caïd, ces fonctions administratives que confie la France, lui venait de son influence considérable sur les tribus du cercle.

On avait pensé faire acte de bonne politique en se l'attachant. Il avait accepté probablement avec l'arrière-pensée d'être utile aux croyants à un moment donné, et surtout de réaliser des bénéfices qui combleraient les vides de son existence opulente.

Fils lui-même de caïd, parlant le français avec élégance et facilité, en rapports continuels avec les officiers des bureaux arabes et les magistrats des cantons, il avait acquis une certaine connaissance de nos usages, de nos goûts, de notre politesse, tout en gardant de son origine de nomade et d'envahisseur une indépendance hautaine, un besoin non dissimulé d'air pur au sein même des palais de la Division et du Gouvernement. Il semblait sans cesse regretter l'immensité des déserts, chercher autour de lui des ravins à franchir, des espaces à dévorer. Sa générosité sans borne, son observance exacte des règles minutieuses du Coran le faisaient admirer et aimer des Ouled-Amra et

rendaient moins lourde pour eux la partie de sa charge qui, dans la domination étrangère, pèse le plus aux épaules des vaincus, l'impôt.

Le caïd arrêta sa monture en face d'un *kaouadji* à l'installation sommaire, passa ses jambes par-dessus le dossier élevé de sa selle et jetant sa bride à ses hommes à terre déjà et qui soutenaient le côté opposé des sangles, vint s'asseoir sans façon sur une natte auprès du petit foyer d'herbes et de crottin séchés.

Quelques bambins aux yeux de gazelle, aux fines attaches, à la peau douce et brune, aux mouvements gracieux, la tête couverte de rouges *chechias* aux gros pompons bleus et le corps euveloppé d'un seul petit burnous, attisaient, les uns de toute la force de leurs poumons, les autres, à l'aide d'une peau de bouc terminée par un tube de fer, la flamme qui faisait bouillir une myriade de microscopiques cafetières à longues queues, pleines de café moulu et que l'on sert telles quelles aux consommateurs, en nombre égal à celui de tasses aux dimensions semblables. A droite, un mzabi, marchand d'épices, s'agitait dans sa *gandoura* de calicot, aux manches retroussées et sous sa

dalmatique brodée, tout en confectionnant de petits cornets symétriquement disposés, dûment mesurés, qu'il remplissait de poivre, de sel, d'encens, et comptant des paquets de minces bougies aux mille couleurs , destinées à la mosquée ou au tombeau des ancêtres ; à gauche, un groupe de Kabyles, ces Berbères véritables propriétaires et premiers enfants du sol conquis par l'Arabe, travaillaient l'argent sous forme de bagues et de bracelets incrustés de grossières verroteries et de losanges de corail.

De temps à autre, quittant la ligne droite, quelques indigènes se détachaient de leurs groupes et venaient d'un mouvement rapide et courbé baiser les cordes en poil de chameau et l'épaule du caïd qui s'inclinait d'avance pour faciliter cette fraternelle et respectueuse démonstration. Si le passant appartenait à une grande tente, ce qu'indiquait habituellement un burnous supplémentaire noir ou brun, le caïd allait vers lui, la main posée large ouverte sur le cœur, et tous deux les bras étendus se recevaient sur la poitrine en se baisant alternativement. Rien de plus digne que leur maintien, de plus noble

que leurs gestes, de plus sculptural que leurs lignes et leurs poses.

Çà et là des enfants d'Israël, partout les mêmes, partout la race au sang vicié, sale, lâche, avide, méprisée, se tenaient accroupis, en veste noire garnie de mille boutons dorés en bas bleus et turban violet, veillant du coin de l'œil sur leur *bric-à-brac*, serrant leurs douros et supputant à voix basse quel prix la remonte du gouvernement pourrait bien donner de l'étalon du Caïd. De pauvres arabes leur mendiaient un emprunt à quatre cent pour cent, tout en leur offrant avec la prodigalité habituelle de nombreuses rasades de café brûlant ou d'une infusion rougeâtre et parfumée faite de canelle et d'armoise, que nos *Ioudi mercantis* buvaient sans vergogne ; autant de pris sans bourse délier.

Tout à coup un tumulte indescriptible mêlé de clameurs, de coups sourds, d'imprécations, fit pâlir ces honnêtes négociants qui se sachant sujets à caution disparurent instantanément sans oublier leurs chères denrées et leurs sacs graisseux ; les tentes se renversèrent et une nuée de burnous s'avançant, reculant, tombant,

se relevant couvrit bêtes et gens d'un épais nuage de poussière soulevé par les piétinements.

En Bretagne une sorte de panique universelle, que l'on nomme la *mouche*, s'empare quelquefois des animaux amenés pour la vente au champ de foire, jetant le désordre et l'alarme partout où chevaux, vaches, chèvres et moutons s'enfuient épouvantés.

Les parcs de la Provence au pied des Alpes offrent aussi de temps à autre le même spectacle. Mais en Algérie si quelque chose d'identique se produit fréquemment sous le nom de *nefra*, les hommes et non les animaux en sont toujours la cause.

Soit accidentellement à la suite d'une querelle particulière, soit avec préméditation pour faciliter le vol et détrousser plus habilement les juifs qui les ont sucés jusqu'au sang, une collision générale a lieu entre indigènes.

Trois ou quatre Arabes se jettent les uns sur les autres, se tiraillent, se déchirent, aussitôt quelques autres initiés, sous prétexte de secourir leurs amis viennent grossir la mêlée, augmenter le bruit et finissent par pousser un

cri de : Sauve qui peut, à la faveur duquel on ramasse couvertures, bijoux, café, tout, en un mot, ce qui tombe sous la main, et sans trop distinguer ce qui porte l'estampille israélite, de ce qui appartient aux correligionnaires.

Après avoir accordé quelques instants de répit à sa dignité et examiné la nature de la *nefra* qui se produisait, car la politique pouvait n'y être pas étrangère et rendre par cela même sa situation fort délicate, le caïd saisit brusquement une matraque, s'élança au plus épais des combattants et leur distribua une généreuse grêle de coups, en ordonnant, du ton du maître, à la foule de se disperser.

Le drame, à cette voix de marabout aimé et respecté, s'arrêta comme par enchantement, mais la journée marchande était définitivement compromise, les paquets étaient déjà ficelés et des cavaliers voleurs ou volés s'éloignèrent à la hâte, galopant par monts et par vaux.

Nous arrivions à ce moment même. El Hadjd Mohammed ben Omar s'avança à notre rencontre, nous serra la main à l'européenne, fit signe à ses gens, qui se chargèrent de nos montures et apportèrent du café, pendant qu'un

cavalier, muni d'une outre, allait à l'eau du côté de l'Aïn El Nser, espèce de mare enfermée, par la munificence du gouvernement, dans un cordon de pierre, environnée de grandes auges et décorée pour cela, du nom de source.

Après quelques heures de repos sur ce vaste espace foulé des bêtes et des gens, couvert d'immondices et labouré par mille excavations, tout à l'heure si animé et maintenant si solitaire, nous remontâmes à cheval, et français et arabes formant un petit escadron serré, sorte de *goum* aux nuances diverses, disparurent sous les rayons obliques du couchant. Nous avions accepté l'hospitalité du Caïd qui nous emmenait à son *bordj*.

Ce même jour, à l'aube, alors que Caïd et cavaliers d'escorte quittaient le *bordj*, se dirigeant vers le marché, un jeune homme d'une vingtaine d'années, beau comme un dieu du sombre royaume, détachant une jument entravée près de la porte, s'élançait dans une direction opposée.

Une rosée abondante couvrait les hautes herbes, les plantes touffues, les haies de cactus ; un soleil ardent déjà commençait à la boire,

enveloppant ravins, monticules, arbustes d'une buée douceâtre, énervante, lumineuse. Au seuil des *gourbis* enfouis dans les replis de terrains, les femmes montraient une tête curieuse, secouant des tapis, jetant du fumier, vidant de larges vases de bois; les enfants nus couraient au bord des ruisseaux ; des cris de pasteurs se répondaient par intervalles, et d'innombrables troupeaux de petites vaches maigres, de cavales hennissantes, de chameaux géants descendaient dans les vallées, remontaient sur les flancs des coteaux, broutant et mugissant.

La vue se perdait au loin dans les flots d'une mer verdâtre de collines liliputiennes, où s'arrêtait aux branches de cèdres parfumés, des figuiers crevassés, des oliviers poudreux, suivant que la route, devinée mais jamais précise, conduisait sur un sommet ou faisait descendre dans un fond. Des geais bleus rayaient les airs de leurs fugitifs éclairs ; un silence universel succédait aux rares glapissements des chacals peureux qui se coulaient entre les broussailles ou aux cris de trompette des cigognes blanches et roses qui volaient dans l'azur. Droit sur ses étriers, le cavalier sauta les fondrières,

creva les haies, gravit les talus pendant une heure, puis arrêtant sa monture, la fit trotter de côté avec l'allure bondissante et gracieuse, familière aux bêtes ardentes que l'on veut modérer tout en avançant.

Son regard d'aigle interrogeait l'horizon et les alentours, l'attente inquiète se lisait sur sa face au nez busqué; les plis du *haïk*, et les pans du burnous l'entouraient d'un nimbe clapotant aux reflets blancs et noirs.

Kaddour ben Mohammed était l'aîné des fils du Caïd et son préféré entre tous, car sa mère quoique négresse du Soudan, amenée par les caravanes mzabites, avait été la véritable et seule femme adorée du père, jusqu'à sa mort, prix de la naissance du fils.

Le mélange des sangs avait fait de lui une nature généreuse, ardente, bonne, mais fougueuse, terrible, impitoyable, selon les mobiles qui agitaient son âme ou les frémissements qui faisaient craquer son corps d'acier. Dédaigneux des positions où l'influence de son père eût pu l'appeler, aimant la chasse où l'antilope fuit comme un rêve, les *fantasias* aux buveurs d'air pleins d'écume, aux belles

armes, aux *iou-iou* retentissants, les causeries couchées sous les palmiers des mosquées, il avait quitté depuis longtemps les maîtres roumis et semblait s'attacher de plus en plus à la vie du *douar*.

Il sauta enfin à terre, lia le cheval à un arbre et s'avança doucement vers une *kouba* dont le dôme s'arrondissait au-dessus du feuillage, et dont les abords étaient empêchés par de nombreuses tombes arabes. Après s'être prosterné plusieurs fois le front contre terre, il s'accroupit quelque temps, égrenant les grains d'un chapelet de bois sculpté et odorant qui pendait à son cou, puis il descendit dans le ravin encaissé sur un des bords duquel s'élevait la kouba.

Une fraîcheur et une ombre délicieuses attiraient le voyageur vers une fontaine pleine d'herbes aromatiques, qu'entouraient de nombreux lauriers et de magnifiques eucalyptus.

Kaddour fit ses ablutions et s'étendant roulé dans son burnous, le capuchon sur les yeux, commença sur sa flûte de roseau, une de ces interminables mélodies qui, monotones et tristes comme le désert, en ont la grandeur et le charme unique, les âcres senteurs et les mille voix.

Image du fatalisme de sa vie, la même harmonie ne fatigue jamais l'Arabe; il gémit des heures entières la même plainte, berce doucement les mêmes rêves, psalmodie les mêmes prières.

Dieu est Dieu et Mohammed est son Prophète! crient depuis des siècles aux quatre vents les muezzins sur le sommet des minarets: Dieu est Dieu et Mohammed est son Prophète! répètent des miliers de fois par jour les millions de croyants d'Afrique et d'Asie, qui prient le front baissé sur les nattes des mosquées de Stamboul, ou égrènent leur chapelet sous les palmiers de l'oasis.

Et cette prière, synthèse admirable d'une religion, résumé d'un culte, suffit aux nègres de Tombouctou comme aux Oulemas du Caire; elle a fait couler des rivières de sang comme elle sert encore à bercer les odialisques voilées dans leurs tentes postiches, au dos des dromadaires, à marquer les heures pour la caravane, comme elle embraserait demain l'Orient attentif au cri de l'Islam et soulèverait l'étendard vert.

Les heures succédèrent aux heures, un

chant plaintif, tendre, succéda aux mondulations de la flûte.

Les fauves dormaient dans les halliers, les poules de Carthages, les perdrix dans les champs, les criquets bruissaient indéfiniment au soleil de midi, quand une silhouette blanche se détacha sur le feuillage des lauriers, entre les troncs moussus et les guirlandes de lierre, et qu'une fillette sans voile se mit à trottiner en descendant les pentes.

Kaddour! Kaddour! murmurait-elle d'un accent argentin avec des roulements d'oiseau, et sa course précipitée soulevait sa jeune poitrine, entr'ouvrait ses lèvres épaisses et rouges, dilatait ses narines mobiles.

Kaddour d'un bond s'était retrouvé sur ses pieds, tremblant, ne pouvant faire un pas, les yeux fixés sur la gracieuse apparition. Il rejeta ses burnous en arrière, étendit les bras et reçut bientôt avec un doux choc sur la poitrine, l'enfant qui s'y précipitait.

« Aziza, mon aimée, est-ce enfin toi? La jument grise au front étoilé a déjà brouté bien des tiges du figuier, depuis le moment où ne t'attendant presque plus, je me suis mis à in-

voquer les djinns du paradis pour qu'ils aillent t'annoncer mon arrivée.

« Que ne pouvais-je confier mon message aux geais bleus, aux scarabées de bronze et d'or, aux moucherons tourbillonnants qui passaient au-dessus de ma tête !

« Enfin je vois ton âme parler dans tes yeux, je l'entends battre sur mon cœur, je la bois sur tes lèvres. Aziza, la houri des Beni-Djedoud, le rêve de mes nuits, le soleil de mes jours, je t'aime. »

Et la fillette heureuse l'inondait de ses larmes de joie, le couvrait de ses noirs cheveux, le mordait à pleines dents, avec des cris de jeune lionne, puis le faisant fléchir, s'assit à ses côtés.

Il lui était difficile d'être belle auprès d'un guerrier comme Kaddour, ensemble harmonieux des perfections de deux races; néanmoins, le contraste de sa suave physionomie, fraîche et rose, aux tons doucement hâlés, éblouissait encore.

Un large pantalon de cotonnade blanche serré aux chevilles, une veste en velours bleu fendue aux manches, une chemise en mousseline,

le tout recouvert d'un ample *haïk* en laine fine et d'une fouta d'étoffe légère et bariolée, façon cachemire, qui ceignait les reins, voilà pour le principal du costume.

Quant au détail, Aziza avait serré le sommet de sa tête dans un carré de soie verte broché d'or, à peu près à la manière des Béarnaises, et passé quelques fleurs de grenadiers dans ses cheveux. Ses mains et ses ongles étaient teints de *hennah*; mais elle portait des bas blancs dans de mignonnes babouches vernies et n'avait pas eu besoin d'allonger l'ovale de ses paupières et ses cils avec le *koheul*; des bracelets aux poignets, des *krolkral* ou retentissants anneaux au bas de la jambe et un chapelet de fleurs de jasmin, vingt fois roulé autour du cou et tombant sur les seins complétaient sa toilette.

Sous le soleil d'Afrique, les palmiers aux tiges panachées, aux grappes savoureuses, les verts citronniers, les cèdres plats et géants, comme sous les tropiques, les sassafras et les baobabs, comme sous les pins givreux, les bouleaux dépouillés et les glaces du Nord, la fille d'Eve sera toujours la reine ; on lui chantera

toujours dans la même langue l'hymne de l'éternel amour.

— « Oh ! mon aimée murmurait le fils du Prophète, tes lèvres sont sucrées comme le miel, tes cheveux odorants comme l'ambre, tes yeux brillent comme l'escarboucle, tes seins ressemblent à deux oranges jumelles ; mon meilleur yatagan de Damas n'est pas plus moëlleusement recourbé que tes hanches, tes pieds et tes mains sont comme ceux de l'ange au berceau. Je t'aime comme une sœur, te vénère comme une mère, te chéris comme une amante, t'adore comme une idole. »

— « Seigneur de mon âme, répondait la gentille *tofla*, l'or pourra s'entasser aux pieds de mon père, les grandes tentes pourront envoyer tous leurs fils, je ne serai jamais qu'à toi. Les djinns m'emporteront au paradis, avant que je consente à passer dans les bras d'un autre.

« Quand le vent des soirs t'appellera pour respirer hors du bordj, regarde du côté de la vallée des Beni Djedoud, tu verras la fumée des douars, elle sera ma messagère et te redira que quelqu'un t'attend là et soupire. Tu es beau

comme les plus beaux des Beni Djedoud, tu es brave comme mon père, bon comme mes frères, je t'aime, Kaddour, si tu veux de moi, je serai ton esclave, tu dormiras sur ma poitrine après tes fatigues, je panserai tes blessures, et baiserai tes mains en rafraîchissant tes yeux. Je t'aime, emporte moi, je ne regretterai rien. »

Et les accents de la passion se prolongeaient en termes de louanges, en serments éternels, en protestations touchantes.

Les cigales grinçaient toujours dans les sillons, et dans l'azur passaient toujours les geais bleus. Tout à coup un bruit sec qu'il connaissait sans doute bien, fit bondir le fils du Caïd ; debout, la face tournée du côté où semblait se cacher le danger, il regardait, avant de s'élancer, quelques touffes de lauriers agitées d'une façon insolite. Une détonation, qui se répandit en échos indéfinis dans le ravin, éclata en même temps ; il oscilla un instant et poussant un cri guttural de fureur impuissante, tomba sur le dos les bras étendus.

Chaque battement du cœur rejetait un filet de sang de la poitrine trouée, teignait le burnous, et laissait une sueur abondante et vis-

queuse inonder le front et les joues devenus verdâtres.

Penchée à genoux sur le corps de son ami, Aziza s'empourprait les lèvres et les mains, maculait son *haïk* ; et sans larmes, se déchirait la figure et les seins à coups d'ongles.

Son œil hagard et devenu farouche fouillait en cercle les buissons environnants.

Elle ne vit cependant point le burnous qui rampait dans le lit du ruisseau à deux pas d'elle ; et subitement elle se trouva prise à bras le corps, en arrière, par un arabe voilé qui la renversa.

Une lutte sans bruit s'engagea ; l'homme avait déchiré les vêtements, meurtri les poignets, dont les bracelets étaient entrés dans la chair, pendant que la *tofla*, de sa mâchoire d'acier, l'étranglait à la gorge. Mais bientôt épuisée, vaincue, Aziza se rejeta de côté et se laissa, avec un ricanement de triomphe tomber de tout son poids sur le *flissa* de Kaddour qui lui entra jusqu'au manche dans le flanc.

Quelques heures plus tard, un silence complet régnait au fond du ravin, des lueurs rougeâtres découpaient de grandes ombres sous le

feuillage, illuminaient le dôme de la kouba, enveloppant d'un suaire de tièdes effluves, de fraîcheur parfumée et de mystérieuse tristesse les cadavres, statues mutilées de la jeunesse, enfouies sous les herbes.

Quant au meurtrier, il avait disparu, effaçant soigneusement toutes traces de son passage.

Quel était-il ? Quel mobile l'avait fait agir ? Une jalousie de douar ou une haine de tribu ? Qui sait ?

C'est journellement que le drame entre dans la vie de ces natures ardentes, fières, sauvages ; c'est journellement qu'il en sort sous une forme pour se représenter sous une autre, jusqu'au moment où un hasard rappelle le passé, fait retrouver la trace perdue, et alors ce sont des vengeances et des meurtres ininterrompus entre *sofs* ou familles.

En attendant le fatalisme musulman explique le brisement des destinées, paralyse les révoltes affectueuses des survivants. *Dieu l'a voulu ; cela devait être.*

A la nuit, un pasteur amenant boire ses moutons au ravin, reconnut les victimes, puis partit en courant avertir le douar des Beni-

Djedoud. Quelques cavaliers silencieux emportèrent bientôt et la tofla et le fils du Caïd, dans deux directions différentes, ficelés entre quelques lattes de bois au dos des mulets.

Nous arrivâmes au *bordj* à l'heure où se terminait ce court et sombre poème fait de rêves, de calme champêtre, d'amour insouciant, de secrète envie, de fleurs et de sang, de chant et de larmes, idylle et tragédie.

Un calme imposant planait sur les forêts lointaines ; les hauts sommets se noyaient petit à petit dans le vague de l'horizon, d'enivrantes odeurs montaient de la terre et des plantes broyées sous les pieds de chevaux ; des troupes de nègres, camées de jais et de stuc sur une mosaïque de saphir, d'émeraude et d'opale, sciaient en chantant les derniers épis, et les croyants se courbant et se redressant, le visage tourné vers la Mecque pendant la prière du soir, ressemblaient à des fantômes entrevus et évanouis.

Le *bordj,* amas de constructions simples et mal entretenues, jetées au milieu de jardins d'orangers et de citroniers sans qu'aucune harmonie eût présidé à leur distribution, réjouit

néanmoins notre vue, parce qu'il annonçait le gîte, du *couscous* pour le moins et des couvertures.

Nous mîmes pied à terre sous la verandah, rustique vestibule d'une salle des étrangers, édifiée à part, avec un certain luxe, par le père du caïd.

De nombreux parents de la famille et des serviteurs s'y tenaient accroupis sur des bancs de pierre élevés au-dessus du sol, à la mode de ceux des cafés maures ; des bandes de lévriers roux hurlaient à nos trousses, pendant que de jeunes hommes les poursuivaient, des cailloux à la main : le *muezzin* particulier au *bordj* psalmodiait sur le minaret ; des éclats de voix, et des bruits de pas, dans l'interieur des cours, annonçaient la rentrée des femmes et les préparatifs pour la *diffa*.

De longues cordes retenues de place en place par des piquets entravèrent les pieds de nos chevaux. On nous offrit immédiatement du café brûlant, de l'absinthe et des coussins, plus quelques magnifiques fusils anglais pour ceux qui désireraient profiter du crépuscule et abattre les nuées d'oiseaux qui venaient à

grand bruit d'ailes se coucher dans les arbres.

Nous pénétrâmes dans les bâtiments quand les mets et les couchages eurent été préparés.

L'Arabe a un amour-propre qui ne lui rend rien de plus pénible que la surprise dans la réception des hôtes. Il tient en ces occasions, lui si sobre quand il est seul, à développer tout le luxe dont il dispose et à offrir le confort, autant qu'il le connaît et comme il le comprend.

Il jeûnera, s'il le faut, des mois entiers, engagera aux Juifs selles et bijoux, mais l'étranger, musulman ou *roumi* aura été reçu en prince sous sa tente ou dans son *gourbi*.

Etrange mélange de grandeur et de misère, de goût et de malpropreté, velours et guenilles, pierres précieuses et fumier, que ce *bordj*, expression saisissante du caractère arabe, orgueilleux et insouciant, noble et rustre, artistique et destructeur.

Des cours remplies d'immondices, des flaques d'eau croupissante et infecte où lapent des chiens maigres, où s'ébattent des nuées de ramiers et de moineaux, des portes à peine équarries, fermées par des barres de bois transver-

sales, des meurtrières pour fenêtres, des chevaux errants sous les palmiers et se frottant contre les vasques de marbre des ablutions. Des escaliers en colimaçon blanchis à la chaux, et tout à coup des portières en velours, des charrues primitives et des armes de prix ; un vrai bazar de la fantaisie qui marque les jours de splendeur et garde la trace des mois de gêne.

Des maisons bâties par des hommes qui ont voulu essayer de la civilisation, et qui, fils de la tente, y étouffent; des essais généreux de permanence et d'installation que le *simoun* du désert renversera bien moins que l'instinct n'en repoussera demain les auteurs, dans les charmes de la solitude et les marches des caravanes.

On nous installe dans une salle carrée dont le centre est une voûte en coupole, percée de fenêtres étroites, que ferment ou de petit volets à jour ou des vitraux coloriés; sous nos pieds d'immenses et épais tapis dans lesquels le pied s'alourdit comme au mois de juin dans l'herbe drue des prés, des peaux de lion, de gazelle, de panthère ; aux murs, des *flissas*, des épe-

rons, des *moukalas*, des plats d'or, d'argent damasquinés ; dans les angles, d'énormes coffres ouvragés, luxe arabe, qui renferment des bijoux de femme, des éditions du Coran manuscrites sur parchemins, ouvrage de *tolbas* kabyles ou des *oulémas* de Stamboul.

Le repas commença au milieu d'un grand silence ; le caïd et quelques uns de ses parents nous servaient debout, les autres admis dans la salle s'étaient accroupis en cercle, après avoir préalablement retiré leurs babouches et mangeaient le *couscous à la gamelle* dans de grands plats avec des cuillers de bois.

Je ne saurais dire ce qui défila sous nos yeux, depuis les soupes au piment jusqu'aux moutons entiers, rôtis au feu de broussailles et encore traversés de la broche primitive ou bâton aiguisé qui avait servi à les maintenir. Gelées musquées, artichauts sauvages, lait aigre, pâtes, *couscous* de choix, café se succédèrent avec une homérique prodigalité.

On entendait le babil des femmes montant curieusement dans l'escalier ; on faisait semblant de ne pas apercevoir leur tête s'allongeant dans l'ombre, ou la manœuvre consistant à

pousser en avant d'adorables petits enfants quelles accouraient rechercher ensuite. Eternels défauts de la femme! vouloir connaître et dire, regarder et causer, œil et langue.

Aussi faible qu'elles, je m'éclipsai à un moment donné et me glissai à tâtons à travers les *sloughis* aux crocs peu engageants, du côté de leurs appartements. Les belles négresses du Soudan en gandoura serrée aux reins, les seins nus, le rire aux lèvres, préparaient la farine cuite à l'étuvée, les morceaux de poulet, les cœurs d'artichaut, la sauce pimentée du *couscous*; les jeunes arabes attisaient les fourneaux en terre, épluchaient les vertes olives, les citrons odorants, les bananes crêmeuses. On me vit parfaitement, mais on ne laissa rien paraître; les rires et le babil mélodieux s'accentuèrent et s'accélérèrent, voilà tout.

Les mots étranges montaient en cris gutturaux et voilés, aigus et adoucis, les roulades moelleuses succédaient aux cascades métalliques; le heurtement des bracelets, des anneaux de pied se mêlait au timbre humain, comme le parfum des fruits à celui des ceintures et des

cheveux, et là-bas, dans les jardins, le glapissement des chacals et le miaulement sinistre de la panthère complétaient en sourdine ce concert de murmures de femmes, et de chansons d'enfants.

Le caïd se retira de bonne heure, en apparence par discrétion, et pour laisser plus de liberté à ses frères et à ses parents qui ne devaient ni rire, ni parler, ni fumer en sa présence, en réalité pour veiller et gémir. Nous ne le sûmes, hélas ! que le lendemain.

Aussitôt qu'il eût disparu, les sons sourds des *derboukas* frappées à coups de poings, le claquement rythmé des castagnettes de fer nous cassèrent les oreilles d'un côté, pendant que de l'autre des flûtes nous berçaient avec des phrases rêveuses et prolongées. Quelques jeunes garçons maures, en pantalon bouffant, veste brodée et *chéchias* au gros pompon se mirent à danser ou plutôt à glisser par terre avec des déhanchements lascifs, pour être bientôt remplacés par le charmeur de serpents.

Un Marocain aux tempes rasées, tête nue, cheveux hérissés, s'accroupit en face d'une gargoulette de roseau tressé et tirant un fifre

du capuchon de son burnous joua sur un ton aigu et précipité.

Il se balançait d'arrière en avant, interrompant son jeu pour chanter des hymnes religieuses ou guerrières, ou adresser de courtes et énergiques apostrophes au contenu de la gargoulette.

Une vipère à collier finit par en sortir, rampant doucement, elle se dressa sur sa queue, gonfla énormément sa gorge et fixant son regard sur le charmeur, se pencha en cadence de droite à gauche.

Elle retournait à son panier, s'aplatissait, se roulait en spirale, s'élançait ou reculait au moindre signe : immobile et rigide dans la main de son maître, comme furieuse et bondissante aux tentatives de rapprochement des spectateurs.

Ce cercle de burnous attentifs, de barbes blanches ou noires sous les capuchons rabattus, groupe en bronze de moines antiques qu'éclairaient de bizarres lanternes aux mille couleurs, qu'animaient ces accents sauvages ; cette musique bourdonnante, au milieu d'une atmosphère vaporeuse, faite de fumée de tabac et de café, de

senteurs de jasmin et de musc, estompant les contours, semblèrent à nos yeux demi-clos une toile de Vernet ou de Fromentin descendue de son cadre et subitement animée.

Nous nous étendîmes les uns sur de petits sofas très-bas, les autres sur les coffres rembourrés d'oreillers, d'autres enfin dans l'intérieur d'une espèce de haute et large estrade à rideaux de soie qui occupait le fond de l'appartement, après que les *salamaleks* terminés, chacun de nos hôtes et commensaux eût disparu.

A l'aube, le caïd entra près de nous, s'inquiéta de tout ce qui pouvait nous être utile ou agréable, nous offrit le café et alors seulement grave et triste nous adressa la prière suivante : « Messeigneurs, pendant qu'heureux de vous accueillir sous mon toit, j'ordonnais de préparer la *diffa* des étrangers, les gens du douar m'ont rapporté la dépouille de mon fils Kaddour : l'âme était repartie vers Dieu. C'est un deuil irréparable pour moi qui voulais en faire le glorieux appui de ma vieillesse, pour la tribu qui l'aimait ; mais ce qui doit arriver arrive.

« Le vent souffle aujourd'hui du nord, il

viendra demain du sud. Dieu seul est, nous, nous disparaissons, comme les sauterelles que chasse le *simoun*, noyées à la mer ou écrasées au rocher. Pourquoi comprimer hier votre joie, troubler le repos de votre fatigue ; je ne devais rien vous dire. Mais aujourd'hui, si je suis votre ami, venez apporter le tribut de vos cœurs aux cheveux blancs de mon père et jeter la poignée de terre du souvenir sur la tombe de mon fils. »

Nous serrâmes les mains du caïd qui nous remercia les yeux levés vers le ciel. J'évoquais involontairement les ombres bibliques d'Abraham et d'Isaac en présence de cet autre cœur de père immolé dans la personne de son fils, et je suivis tout ému le groupe qui, à travers cours et jardins, se dirigeait vers la salle basse où nous attendait l'agha El Hadj Omar.

Ce vieillard, épuisé par la maladie et vaincu par l'âge se soutenait encore grâce à une volonté de fer. Etendu, enveloppé dans un burnous, quelques croix de commandeur en sautoir, la figure et les mains parcheminées, il ne vivait plus que par le regard. La sueur perlait aux bords de son turban de cachemire jaune-pâle

brodé d'argent, et la tasse de café arrivait péniblement à ses lèvres, mais la voix qui avait hurlé la *fantasia* et poussé au combat avait toujours, impérieuse et vibrante, les intonations du commandement.

Près de lui, un enfant de douze ans, habillé de satin rose, de laines bleu céleste et de velours vert, Benjamin de cet autre Jacob, nous regardait avec le naïf dédain et la haine instinctive de son âge, encore inhabile à dissimuler ses sentiments et à farder d'un sourire les angoisses et les rages du sectaire et du vaincu. Il refusa de nous saluer, et on n'insista pas, car on l'approuvait tout bas. Pour ma part, je l'admirais dans son attitude rebelle, dans sa fierté indomptée.

Le vieillard nous parla des anciens gouverneurs de l'Afrique, les beys, de l'époque de la conquête à partir de laquelle ceux qui veulent compter leur âge ont l'habitude de le faire, en prenant pour terme de comparaison, la taille, la force qu'ils avaient alors. Etait-il nécessaire de savoir son âge, la mort comptait pour nous et n'oubliait pas. Mourir ou vivre était parfois une même chose, car être libre dans ses mos-

quées et parcourir en paix ses champs n'était rien quand le regard apercevait sans cesse au loin un autre étendard que le croissant. Que d'amertumes entassées dans cette âme de paladin qui débordait après le calice de la veille!

Nous nous retirâmes avec le Caïd que sa douleur n'empêchait pas de songer à ses intérêts et qui essayait, par conséquent, d'effacer la mauvaise impression que les regrets du belliqueux vieillard auraient pu exercer sur nous. Certes, nous ne songions guère à lui en vouloir; son Dieu et son pays délivrés du chrétien, n'est-ce pas là le rêve du musulman au berceau, l'espoir qu'il emporte en mourant dans la tombe. Le principal est que ce rêve et cet espoir restent ce qu'ils sont, les manifestations d'âmes ardentes et guerrières, et que pratiquement nous n'en souffrions pas.

Vers les dix heures une troupe de cavaliers de la tribu des Beni-Djedoud arrivait apportant le cadavre d'Aziza, par suite d'une entente entre le Caïd et le père de l'infortunée *tofla*. El Hadj Mohammed espérant être agréable à l'âme de son fils, réunissait sous le marbre

d'une *kouba* que sa fortune lui permettait d'offrir en partage aux Beni-Djedoud, les dépouilles de Kaddour et celles de sa fiancée. Des femmes voilées suivaient à dos de mulets, sanglotantes sous leurs *haiks*.

Les groupes se formèrent, et on réserva de porter les deux défunts, enveloppés d'étoffes blanches et vertes, aux parents les plus proches, aux assistants les plus dignes. Porter un mort, est en effet d'après le Coran, l'œuvre de charité par excellence, rédemptrice des plus formidables iniquités. Nous traversâmes les jardins, les vignes nouvelles, et à quelques centaines de mètres, dans un enclos parsemé d'héliotropes, de liserons, d'œillets, fouillis de géraniums géants, de jasmins, d'agaves et de cactus, nous trouvâmes une délicieuse mosquée en miniature, toute de marbre blanc, abritée sous un dôme de palmiers, de bananiers, d'eucalyptus.

Une petite fontaine, où venaient boire les cigognes et les passereaux coulait goutte à goutte dans un bassin placé à l'entrée ; les plus fantastiques arabesques dessinaient à jour les soubassements. A l'intérieur, des rectangles allongés,

avec garniture et dossiers en stuc niellé, indiquaient les anciens morts ; deux dalles levées, deux trous ouverts, attendaient les nouveaux ; des centaines de bougies de couleur, des cassolettes d'encens répandaient dans l'air des arômes mystiques.

Le *tolba* attaché au *bordj* comme *iman*, le *muezzin*, le *thaleb* qui instruisait dans un *gourbi* isolé les fils des Khrammés, puis les porteurs et les invités se rangèrent en cercle : « Dieu est Dieu et Mohammed le prophète de Dieu ! psalmodia le *tolba*. Vous aviez été tirés du limon de la terre, vous y êtes retournés, vous en sortirez un jour. O Seigneur Dieu, notre Maître, reçois dans la paix de ton sein les âmes de tes serviteurs, accueille les prières qu'ils ne manqueront pas de t'adresser pour nous, leurs parents et leurs amis, pour nous, qui les rejoindrons quand l'heure marquée sera venue.

Puis chacun jeta quelques poignées de terre sur les corps seulement enveloppés dans leurs linceuls, en même temps que commençaient dehors d'abondantes distributions de viande, de farine, de café aux pauvres accourus.

Un repas funèbre suivit la cérémonie et nous nous empressâmes de laisser le Caïd à sa douleur.

De nouvelles aumônes, de nouveaux repas funèbres aux quinzaine et quarantaine, à l'anniversaire, selon la coutume arabe dans les familles riches et puis le torrent des inquiétudes, des besoins de chaque jour, passa sur le souvenir de Kaddour et d'Aziza.

Quelques années plus tard, le hasard nous ramenait près de la Kouba du *bordj*; les plantes et les arbres la dissimulaient complètement, la fontaine était tarie, les bougies éteintes, l'encens dissipé. Un homme, prosterné le front sur les dalles, semblait être le génie de ces lieux. Il se redressa à notre approche, le visage tourné vers l'Orient, et la voix du caïd El Hadj ben Omar, absorbé et indifférent, monta comme une prière dans le silence étouffant du midi :

« Ce qui doit être arrive ! Dieu seul est le maître ; beauté, jeunesse, naissance, fortune sont entre ses mains la poussière des sillons ! Dieu est Dieu et Mohammed le serviteur de Dieu ! »

La foi du croyant et la douleur du pére étrei-

gnaient tour à tour cette âme dont l'enveloppe se brisait peu à peu. Le brillant caïd de l'Aïn El Nser a rejoint les amants du Ravin des Lauriers.

DANS NOS ALPES

DANS NOS ALPES

Digne, Août.

Tu savais ma manière de voir au sujet de l'engouement absurde de nos chers compatriotes, pour les merveilles artistiques et naturelles de l'étranger, quand ils ont à leur porte, dans notre si beau pays de France, de quoi satisfaire les goûts les plus difficiles, rassasier les désirs les plus exigeants. Mais ce que je t'apprends de nouveau aujourd'hui, c'est qu'échappant à la manie générale je me suis mis à parcourir les Alpes françaises, nos Alpes, et que ravi je me suis promis de convertir à leur endroit le plus de monde possible, toi le premier. Puissiez-vous sur mon simple et fidèle récit, laisser de côté, l'année prochaine, au

moins, la Suisse aux vues cataloguées, aux châlets de bazar, aux montagnards de paravents ; pour les sites grandioses et ignorés, les sommets vierges, les cabanes solitaires, les rudes paysans d'ici.

Je profite de quelques instants de repos, maintenant que je suis rentré à l'état-major général, pour t'esquisser la première partie de mes pérégrinations et en finir avec la Provence et son ciel de feu ; autrement il eût été inutile pour moi de quitter les côtes d'Afrique.

Tu as apprécié toi-même, pour les avoir ressenties, les étouffantes chaleurs de l'été marseillais ; je crois pouvoir t'affirmer que les Basses-Alpes ne leur cèdent en rien. Leurs têtes sont neigeuses, c'est vrai, et leurs pieds baignent dans la Méditerranée pour ainsi dire ; mais ces glaces sont journellement coiffées d'un cimier de nuages noirs et fulgurants, la mer absorbe le peu d'eau qui reste encore dans les torrents et les larges rivières desséchées. Le teint des indigènes est une preuve du reste des ardeurs du climat, jeunes et vieux, hommes et femmes sont aussi brunis que les marins du

port phocéen, aussi secs et nerveux que les *biskris* de la Kasbah d'Alger.

Digne dort donc à cette heure, deux heures de l'après-midi, sous ses dômes de feuillage et au bruit des petits ruisseaux qui bavardent dans les rues; on y fait la sieste dans les champs étroits. Sous les oliviers chantent les cigales, montent des senteurs de terre embrasée; les montagnes qui l'enserrent, au point d'y retarder l'aurore et d'y abréger le crépuscule, au lieu de brises soufflent le mistral qui franchit leurs crêtes. D'immenses troupeaux de moutons, des retardataires, passent sans interruption venant des plaines de la Camargue et de la Crau pour aller parquer et brouter quelques semaines sur les hauts plateaux. Rien de pittoresque comme ces caravanes; en avant les ânes aux clochettes retentissantes et diversement sonores marchent fiers comme s'ils portaient des reliques, chargés des objets de campement; puis viennent les béliers cornus qui s'arrêtent de temps à autre pour la lutte, les brebis, les pasteurs portant dans leurs bras les trop petits agneaux; quelques belles chèvres jaunes comme des chamois, capricieuses et hardies, courent

travers la gent moutonnière. On croirait de loin à l'arrivée d'une armée et je me rappelai ces troupeaux du Sahara, si serrés, si magnifiques, que contiennent et poussent les burnous et les matraques. Ici l'intelligent et brave chien au long poil noir, remplit sans repos, sans murmure, son rôle de gendarme.

J'ai parcouru la semaine dernière ces massifs incessants de rochers de granit, de pics dénudés qui couvrent une partie du département et lui font un rempart du côté de la mer et de l'Italie. Nous partions habituellement le soir, par des nuits tièdes, étoilées et à mesure que nous nous élevions, l'air plus pur devenait plus vif, l'horizon élargi s'éclairait des premières lueurs de l'aube, les alouettes s'éveillaient dans les sillons et montaient droit vers le ciel, la lavande écrasée sous nos pieds nous ranimait de son parfum capiteux. Au sommet, des perspectives reposées, sereines, lumineuses, les oliviers et les figuiers par grandes taches gris-vert, les moissons et les chaumes en tapis dorés. Des buées blanchâtres dans les éloignements incertains et bleuis marquaient les méandres des rivières, vrais lits de

cailloux ; les papillons merveilleux aux larges ailes de velours et d'argent, se posaient sur des fleurs étranges qui ne vivent que là. Nous descendions à travers des champs d'arbustes rabougris semés de quartiers de roche tombés des hauteurs, glissant au flanc des pentes, nous accrochant aux parois des ravins. Rangés en bataille, géants pétrifiés dans leurs armures, une suite ininterrompue de rochers rouges et jaunes nous regardait parfois passer ; des ruines romaines perchées çà et là nous rappelaient les époques glorieuses des anciens âges et nous disaient que d'autres yeux que les nôtres avaient contemplé ce que nous contemplions. Des thermes encore fréquentés nous offraient les mêmes salutaires délices qu'aux légionnaires des empereurs.

Dans les vallées silencieuses, les petits villages se cachent loin des routes, les paysages sont étroits et monotones, les altitudes trop rapprochées les écrasent ; la neige au loin n'est ici qu'un décor et aux reptiles nombreux qui traversent les sentiers, aux grondements fréquents du tonnerre, on se sent plutôt dans un milieu ardent de zône tropicale qu'au pied des glaciers éternels.

Nous avons essuyé plusieurs orages dans la montagne et je puis t'assurer qu'à la fin on pouvait s'écrier avec Shakspeare : « Bien rugi, lion! « Les éclairs violacés déchiraient les nappes de nuages avec le précis et le sec d'un coup d'épée dans une cloison de papier, la foudre crépitait multipliée par mille échos, les châlets de paille flambaient çà et là, les pâtres restaient la face contre terre, nouveaux Saüls sur le chemin de Damas au milieu de leurs troupeaux, immobiles comme si l'ange de la mort les eût touchés. Les torrents poudreux une heure auparavant, roulaient bondissants et écumeux. L'eau arrivait en une seconde comme un coursier fougueux, du premier jet au niveau des bords, et ce terrible rateau humide qu'on appelle ici « *la barre* » emportait engloutis moutons, charettes, vêtements, fourrages.

Il y a dans la température, (les hivers ici sont fort doux), dans la physionomie générale, la faune et la flore, trop de similitude avec l'Atlas, le Jurjura et les Ouarensénis pour que je n'aie pas hâte d'atteindre les Hautes-Alpes, avec leur sol tourmenté, leurs bise glacée, leurs monts géants, leurs perspectives grandioses,

leurs rochers sauvages. C'est donc de là que je t'écrirai la prochaine fois et longtemps encore, sans doute, car après avoir vu l'été en son royaume, au Sahara, j'attendrai l'hiver chez lui dans les neiges et la tempête.

Aspres les Corps, Septembre.

Comme les noms sont bien une image des choses dans ce pays-ci. L'aspect général est rude, sévère, dépouillé ; les montagnes sont aussi âpres que la bise qui les balaie et me fouette le visage. Je suis descendu ce matin même des sommets de la Salette où s'élève dans de majestueuses solitudes une cathédrale inattendue. C'est un véritable poème de granit chanté au-dessus des nuages à la Vierge-Mère, ce doux et rayonnant symbole des vertus, des beautés, des héroïsmes de la femme, cette apothéose fragile mais éternelle du spiritualisme chrétien fait de sacrifice, de chasteté, de douleur et d'amour. Actuellement je me repose un instant, après une courte étape, sur la longue route qui va du Dauphiné vers l'Italie à travers une série de collines et de pics déchiquetés et changeants, lesquels se rapprochent parfois et parfois s'écar-

tent pour vous faire jouir d'un horizon limité ou élargi mais toujours incomparable de couleur, de fraîcheur, de silence. Me voilà, sac sur le dos, et bâton à la main, en présence d'un féerique décor de théâtre qu'on appelle l'entrée du Valgodemar. Vrai sybarite des jouissances de l'œil, des harmonies du vent dans les pics et les brèches des glaciers, des extases de l'âme s'envolant par delà les masses granitiques rosées et fuyantes sous le soleil, je me suis organisé et j'ai divisé mon temps de façon à n'y arriver qu'à la nuit tombante.

Chemin faisant, j'évoquais doucement de peur de la voir apparaître tout à coup, la grande ombre du connétable Lesdiguières dont je croyais ouïr parfois le grincement de l'armure ou le heurt des sabots du palefroi sur les galets. Lentement, un vieillard en veste et pantalon de droguet, son immense manteau à pélerine roulé sur le bras, cheminait en avant. Il disparaissait dans les fonds pour tacher de nouveau en brun sur les pentes poudreuses, sa mince et haute silhouette courbée comme un pêcher battu par le vent d'orage. Désireux de communiquer mes impressions et d'avoir des

renseignements je le rejoignis à la hâte, car sa marche mesurée n'annoncait point la fatigue et eût triomphé à la longue de mon allure nerveuse et peu montagnarde. Il me salua d'un « *Dieu vous garde !* » doux et fier et m'admit en sa compagnie.

Il m'indiqua obligeamment la route du Dévoluy aux landes désolées, ruban invisible qui serpente au flanc des rochers, il me nomma tour à tour chacune des cîmes qui dressaient ici et là isolément leurs têtes et fit défiler à mes yeux étonnés les rondes sataniques des légendes locales, les cavalcades des reîtres, les castels des barons, les cagoules des moines, les cavernes des Réformés, les monastères des Templiers et les remparts des Vaudois. Quelques ruines venant à l'appui des dires se dessinaient sur le fond vert et jaune du paysage. Sans mots à effet, sans phrases à périodes, il savait charmer et donner un étonnant relief aux choses, sans prétentions, avec des allures de paysan aisé, il fascinait et imposait le respect, ouvrant au large un trésor d'érudition et de noble complaisance où il permettait de regarder et de puiser à volonté. Je sentais à mes

côtés un cœur insondable comme les précipices de notre route, une intelligence à l'essor puissant comme l'aile des gypaètes qui tournoyaient dans l'azur. Son beau front se développait sous une couronne de cheveux grisonnants, le regard était clair, rêveur, la bouche, entrouverte par des lèvres épaisses, le nez, droit à l'arrête indiquée, le bas du visage, enfoui dans une barbe taillée en carré, fine et fournie; j'admirais à la dérobée cette tête de vieillard antique, d'artiste du Moyen Age, d'évêque aux catacombes ou d'Erasme sur ses livres, sympathique et vénérable, digne et cependant sillonnée de rides, au masque tourmenté de passions et de luttes, où l'on sentait le feu couver sous la cendre.

Les idées et les sentiments que l'occasion me permit d'émettre l'édifièrent sans doute suffisamment sur ma personnalité, de même que l'examen physiognomonique de ses yeux scrutateurs ne me fût pas défavorable, car en me quittant pour s'enfoncer dans une vallée solitaire du Champsaur, il m'a serré vigoureusement la main, et invité cordialement à l'aller visiter dans sa retraite, si j'éprouvais jamais

le besoin d'échapper au tumulte des foules et aux ennuis de la vie publique. J'en profiterai sans attendre longtemps.

Le soleil a presque disparu derrière la colossale muraille qui me bouche l'Occident, il estompe les crêtes de lueurs incertaines et dorées, immatérialisant en quelque sorte l'opaque et les contours des rochers, des forêts, des neiges, devenus transparents et fugitifs, semblables aux visions que la fantasmagorie jette sur ses toiles; comme voûte à ce panorama, des portions de ciel tranchant en bleu intense au centre, en vert pâle aux extrémités. Et ce que l'œil peut embrasser, n'est que le vestibule du temple magique, il devine des plans successifs, des lointains nouveaux, des entassements de merveilles sur des merveilles. Les petites cloches félées des *refuges* pleurent l'angelus au milieu des brouillards, qui montent des vallées en traînées flottantes et blanchâtres, gigantesques fils de la vierge.

Clémence d'Ambel, en Valgodemar

Des montagnes et encore des montagnes agitant leurs manteaux de mélèzes et de pins, étalant leurs belles robes de bruyères et de mousses rougies par l'automne, dressant leurs têtes curieuses éternellement poudrées à frimas, déroulant les brillantes écharpes de cascades bleuâtres et floconneuses qui voltigent à leurs flancs, et couvrant le tout d'un voile de tristesse et de mystère, brume précoce et légère, presque sèche. Des villages qui n'en sont pas, puisqu'ils se composent de chalets isolés, de nids d'aigle perchés ici et là à d'effroyables distances; des habitations, qui n'en sont pas, car les chaumes écrasés, verdâtres, humides, crevassés sont bien plutôt des cabanes de trappeurs ou des cônes de castors; et plus étonnant encore, des paysans qui n'en sont pas, des intelligences vives, cultivées, des esprits indépendants

et fiers, des cœurs d'or à la tête de fer et aux bras d'acier, quelque chose comme des chevaliers de la montagne.

La pauvreté, la douleur, le sacrifice, le travail seront toujours le sel préservateur de la corruption pour la misérable humanité ; car je ne croyais pas qu'il y eût en France pays aussi pauvres, labeurs aussi rudes, isolement et dénument aussi profonds, absence pareille de ce qui fait le charme habituel de la vie et je doute maintenant qu'il y ait quelque part sur terre, âmes aussi droites, mœurs aussi pures, générosité aussi complète. La raison des austérités monastiques se trouve expliquée ici ; les solitaires et les ascètes ne faisaient pas autre chose que de se mettre volontairement dans un milieu identique pour arriver au résultat que je signale. On m'a reçu à bras ouverts, préparé le meilleur lit possible et je vais m'endormir plus assuré contre les voleurs dans ce cul de sac de gorges ignorées et sauvages que sur les boulevards de la grande cité.

Même endroit

Suis-je en Finlande, en Norwège, dans le Tyrol? Non, car je ne vois ni *troïkas* aux chevaux couverts de grelots, ni popes sur le bord des *isbas;* je n'entends ni le grondement des vagues ni le vol rapide des eiders; les gens qui passent ne portent ni culottes, ni sandales, ni chapeaux pointus. Je me rappelle cependant avoir vu déjà tout ce qui m'entoure; ces grandes auges de pierre où boivent confondus chèvres, vaches, moutons, sous la garde d'une fille au chapeau de paille retroussé en arrière, perchée à califourchon sur les bâts de son mulet; ces toits de mousse baveuse, ces poutres brutes, ces fenêtres étroites, les arbres grêles et tordus, ces pasteurs en grand manteaux doubles, hommes, bêtes et choses formant le premier plan d'horizons immmenses et bornés, de sites désolés et grandioses, de paysages changeants

et arides. C'est, je me le rappelle, dans les cartons de nos vieux professeurs de dessin, et je passais des heures en face de ces sujets d'étude que je croyais une création d'artiste, un rêve, et que je devais retrouver vivants un jour.

Que dirai-je encore ! Des torrents qui bondissent sur des lits de cailloux, des quartiers de roche moussue où se cache la truite dans des bouillonnements écumeux et glacés ; des avalanches qui dégringolent des cimes entraînant terre, arbres, pierres avec un bruit d'artillerie; de petits champs par plaques, arrachés de lutte au granit et échappant à la sécheresse, au manque de terre végétale à force d'irrigations : voilà le Valgodemar, voilà les Alpes habitées. Pas de fruits, pas de vignes, pas d'oiseaux ; quelques chamois sur les hauteurs. Pas de bois, pas de pâturages; des mois entiers sans la bienfaisante influence du soleil ; un ciel d'azur mais des froids du pôle ; des transitions de température brusques et mortelles; un jeu de boules le dimanche et des lectures l'hiver. Et ce sol ingrat, les Alpins ne le veulent point quitter, ils y meurent sans avoir jamais vu ni

médecin, ni notaire, ni gendarme ; leur curé aussi pauvre qu'eux tient lieu de tout cela. Cet amour du pays natal, ils le portent si loin qu'ils préfèrent s'expatrier, fuir le service militaire, non certes point par peur, mais pour être plus sûrs d'y pouvoir rapporter un jour leurs os. Il résulte de cette perpétuité de la race sur un même point, de la fécondation dans des conditions hygiéniques semblables, que le type est laid comme lignes, le sang pauvre, et ceux qui survivent trempés par le climat laissent derrière eux des masses de victimes au berceau.

Je vais profiter d'un admirable clair de lune pour enfourcher ma mule et voyager, spectateur silencieux et ému à travers les sentiers, les ravins, les landes, ma pensée se perdra à loisir dans les espaces où la silhouette blanche des Alpes se dessine en dentelures géantes, en sommets pressés comme des amoncellements de nuages.

Dans le Champsaur.

Voilà plusieurs jours que je trotte de jour ou de nuit, heureux, tranquille ; on se sent si bien loin du monde et de ses misères. J'ai visité successivement Gap, perdu dans sa vallée de collines boisées ; Embrun, au parfum monastique enveloppé dans sa ceinture de remparts ; Briançon, citadelle de démons on se mêlent, se dominent, se supportent, s'écrasent, forteteresses, murailles, ponts, barrières, torrents, précipices, l'étroite et haute porte des Gaules sur l'Italie. Le long de mon chemin, guidé par le hasard, j'ai rencontré des hameaux suspendus sur les abîmes à des altitudes invraisemblables, j'ai dormi au bruit des cascades, au roulement des troncs de pins se brisant dans les gouffres, qu'alternaient le cri cri des cigales dans les blés murs, sous un ciel d'une pureté persistante et sans égale. C'étaient tantôt des

rues grimpantes au milieu de ruches d'abeilles ou de *wigwams* d'indiens; tantôt des ruines complètes d'abbayes ou de châteaux solidifiées par le vent du nord ; des étables devenues chapelles ou maisons d'école ; des porches d'église où sautaient les chèvres, couvaient les poules ; les aspects divers d'une contrée tourmentée par les convulsions de la nature, les drames de la guerre et sur laquelle règne maintenant le calme cénobitique de laborieuses populations montargnardes.

Aujourd'hui la nature alpestre s'est montrée à moi sous une autre face, dans un mode plus ordinaire, plus civilisé, dans une forme plus cultivée. Le paysage perd en grandes allures, il gagne en pittoresque, en grâce, en fraîcheur. Aucun autre site de France ne peut être comparé à ce coin des Alpes où je me trouve et qu'on appelle le Champsaur. C'est un intraduisible ensemble de simple et de grandiose, de majestueux et de coquet ; des sommets vertigineux à quelques pas, et des bocages, des massifs noirâtres, surplombants, de pins, de mélèzes ; des champs de coquelicots, de bleuets, des cols de déjection antédiluviens et

des ruisseaux sous les pommiers. Vue de près, cette série de petites toiles coupées dans un panorama illimité mais variable, a des couleurs vives, tranchées. On voit que le soleil du midi a éxagéré les ors, foncé les verts, en même temps que le hâle blanchissait les gris, lavait les noirs en brun. Le cadre de l'horizon trop épais, trop large, fait valoir les sujets, maisons groupées autour du clocher de pierre, ravins où courent des bandes de porcs, ermitages isolées sous les noyers, il leur sert de repoussoir mais y jette trop d'ombre et les enferme de trop près. Le vent ici s'apaise, les orages semblent aussi éloignés que les passions, la route dangereuse et encombrée de la vie n'y passe pas ; quand on s'assied, il vous vient des envies subites de vivre là, de ne pas aller plus loin, de s'endormir au murmure à peine sensible des bourdonnements d'insectes, des cris des pâtres, des *angelus* lointains.

Château de X.

Me voici arrivé chez mon compagnon de route plus tôt qu'il ne s'y attendait, ce qui n'a nui en rien, je le reconnais volontiers, à la cordialité de son accueil. Il habite une vaste, grise, basse maison seigneuriale, perdue sous le dôme de noyers, de platanes et de marronniers séculaires. Les tourelles aux girouttes festonnées par la rouille sont lézardées et branlantes dans leurs escaliers en colimaçon ; la salle des gardes immense ; les pièces obscures malgré les lustres, glaciales malgré les hautes cheminées. Une petite chapelle humide abritant quelques pierres tombales ; des cours boueuses où hurlent des chiens et piétinent des pigeons ; des vergers abandonnés à eux-mêmes où les arbres meurent, et les buis, la luzerne, les betteraves, s'étouffent mutuellement : voilà l'enceinte comprise entre les anciens fossés,

les ponts et les murs en ruines. Mon hôte vit là seul, et ces hautes montagnes qui enveloppent les choses d'une demi-obscurité perpétuelle, ce silence qui répercute le moindre bruit en mille échos, ont donné, je le comprends, à sa physionomie, cette dignité austère qui m'avait tant frappé. Au milieu de ses lambris déchirés, de ses fauteuils vermoulus, de ses écussons brisés, il me semble quelque chose comme un Louis XIV rustique dans un Versailles en miniature, l'un oublié des hommes, l'autre ravagé par le temps.

On a allumé pour moi du feu dans la bibliothèque, et je puis à loisir dérouler les parchemins, feuilleter les in-folio, admirer les missels des moines qui recèlent sous leurs couvertures jaunies, tachées, de si suaves peintures au coloris toujours vif, aux ors toujours résistants. Je ne me lasserais pas de contempler les petites vierges d'azur, les saints aux longues barbes, les Jésus aux manteaux écarlates; chaque nouveau volume tiré de son coin, débarassé de sa poussière, renferme d'autres richesses; il me semble ouvrir de ces vieilles boîtes de carton à ramages où l'on cherche

des boutons et où l'on découvre rubis, perles et médailles des aïeules.

M. X. m'a rejoint dans la soirée et m'a reposé les yeux et l'esprit par sa conversation toujours intéressante. Il a deviné les questions indiscrètes que je me posais intérieurement et est allé au devant de ma gêne en me contant simplement sa vie. Nous sommes maintenant liés à jamais.

Ma mère, m'a-t-il dit, est morte jeune, d'une de ces maladies aiguës de la poitrine, ordinaires dans nos montagnes. Mon père, ancien officier de cavalerie, m'a élevé rudement et me destinait à la magistrature. Il fut tué à la chasse au moment où j'allais terminer mes études de droit à Grenoble, cette gracieuse ville de promenades qu'entourent délicieusement des bains, des eaux, qu'illustrent les déserts de la Chartreuse. Je partis alors pour Paris, et libre de mon temps et d'une modeste fortune, j'errai plusieurs années ici et là au caprice du hasard, nature aimante, souvent à la suite ou au gré des aimées. Mille lieux divers, villes, bourgades, palais, solitudes, sont gravés avec du fer et du sang dans mon souvenir ; j'ai souvent mangé du

pain amer, dévoré des larmes, dédaigné des sourires et recueilli des aveux. J'emporterai avec moi ces chers fantômes dans la tombe, j'en peuple pour moi seul, les allées où je chemine le soir, les recoins des galeries quand pleure le vent d'hiver ; matériellement, les timbres et les dates d'un paquet de lettres roulé dans un crêpe, quelques bibelots sans valeur et que je touche en tremblant jalonnent les étapes de ma vie.

Vous parlerai-je de Lyon, la cité gauloise et romaine, au travers de laquelle mugissent deux fleuves puissants, dont les eaux viennent battre les ponts nombreux ; de ses brouillards britanniques, de son exclusivisme industriel, de son orgueil commercial ? De Lyon que domine Fourvières, aux flancs de laquelle s'abritent des nécropoles et dont les pieds foulent des sables d'aréne et des cendres de martyrs.

Vous parlerai-je de la Bourgogne, aux coteaux brûlés, aux forêts de chênes tordus, dans les plaines immenses de laquelle ondulent les moissons dorées et s'alignent les ceps verts? De la Bourgogne où souffle un air vivifiant de jeunesse, de santé, d'indépendance, où

éclate le rire malin sur les visages colorés du gai travail.

J'ai habité l'antique Champagne, c'est-à-dire la vraie France, où chaque poignée de terre a été arrosée du sang des batailles, et où l'on cherche encore les druides errants dans les sombres forêts toutes parfumés de senteurs humides. Troyes et Reims qui gardent empreintes les traces des hordes d'Attila, des légions de César ; où s'agitent aux yeux français les panaches des rois sacrés, l'armure de Jeanne triomphante, où se dressent sur les parvis les grandes ombres des évêques : Saint Loup et Saint Rémi. J'ai parcouru le Béarn, le Languedoc ; les Pyrénées, ces montagnes privilégiées, crées pour la jouissance de l'œil, où la race est forte et belle, les villes délicieuses, le climat enchanteur. Tarbes, Pau, Bigorre, Argelés, Cauterets, où cîmes, neiges, torrents, forêts semblent aménagés comme un parc, où tout est doux, bon, fructueux, où chaque jcur est une fête, le vent une musique, la nature un magique décor à la porte de l'Espagne.

Vous connaissez aussi bien que moi Nîmes, avec ses arênes, ses temples, ses thermes, son

cachet à part qui en fait une sorte de Rome française ; Nîmes dont les arts, la littérature, les types sont si curieux et si riches. Avignon, la ville des Papes, la ville de Pétrarque et de Laure, qu'on oublie jamais quand on l'a vue. Marseille, avec ses mille vaisseaux, ses peuples divers, son esprit local, son ciel de Provence. Genève, qui est presque encore la France, où l'on arrive par les marais de la Bresse, les étangs bleus de Nantua, Genève le refuge des grands révoltés, la terre de prédilection du génie haineux, des Voltaire, des Calvin. J'ai laissé dans ces lieux divers un peu de moi-même, beaucoup de mes illusions, mon temps et ma jeunesse ; et maintenant je suis revenu mourir où sont morts mes pères.

L'amour du sauvage pays natal m'a repris ; j'ai voulu faire du bien aux deshérités de nos montagnes et resserrer dans des épreuves communes, dans la lutte de chaque jour contre la nature pour l'existence, des liens déjà solides. Après tout qu'ai-je trouvé ailleurs : sous l'éclair des yeux langoureux, le rire des dents nacrées, égoïsme, fausseté, bêtise, vanité, pourriture ; sous les habits galonnés, la lâcheté et la plati-

tude, dans les saluts, la moquerie, dans les mains tendues, l'envie. La nature ici vaut mieux, elle est toujours vraie, dans ses fêtes comme dans ses deuils ; le soleil luit toujours généreux, les pins se balancent mélancoliques, la lune argente les maigres sillons, les champs de trèfle ; ils me réchauffent, me saluent et m'éclairent à l'envi, la rafale berce mes rêveries et l'ouragan me rapproche de Dleu. Les hommes de la montagne subissent tous plus ou moins ces influences salutaires de l'isolement et sans être parfaits sont meilleurs qu'ailleurs. On ne connaît pas les montagnes, on ne les aime pas ce qu'elles valent autrement on s'y enterrerait comme moi.

Même endroit.

Nous avons profité d'un ciel sans nuages et d'un vent tiède pour faire l'ascension des pics qui dominent le château de X. J'ai constaté une fois de plus les erreurs incroyables dont est capable un montagnard novice en fait de distances mesurées à l'œil. Je croyais à une vulgaire escalade et, partis à l'aube nous ne sommes arrivés sur le plateau du sommet, près d'une source où nous devions nous reposer et manger, que vers le milieu du jour. Quant à la route suivie; figure-toi des chemins tracés par le hasard des éboulements et des orages, des lits de torrent pavés de cailloux roulés et de quartiers de roche, bordés de haies épineuses et de gigantesques noyers aux troncs noircis, éventrés. De temps à autre nous croisions un mulet descendant par saccades, passant continuellement de droite à gauche, une fille à

califourchon sur le dos; nous dépassions un traîneau fait de poutres rustiques qui s'usent sur le tranchant des pierres, des roues s'y briseraient. De hautes bornes de marbre blanc et rose terminées par un chapiteau à jour où se balance une clochette ou s'enfouit une niche de Vierge, sous les fleurs desséchées, nous indiquaient aux angles, aux bifurcations, la ligne la plus directe. Çà et là quelques chaumes agglomérés, une écurie, une pauvre demeure, des gens saluant gravement.

A mesure que nous nous élevions l'horizon s'agrandissait, les collines, les champs, les plaines, les villages se perdaient dans la brume de vapeurs intermédiaires, l'air devenait d'une vivacité et d'une pureté suffocante, le froid commençait à se faire sentir. Les mélèzes, les pins, les buissons ont cessé vers les deux tiers de l'altitude et ce qui du bas semblait des pointes aigues, des arêtes étroites s'est transformé en prairies immenses au tapis de verdure et de fleurs embaumées, aux ruisseaux herbeux. Les moutons, les chèvres, dont la fiente alcaline se sent par bouffées, oscillent en larges plaques jaunes ou grises aux flancs des ravins; les pas-

teurs roulés dans leurs manteaux près de leur cabane temporaire soufflent dans leurs chalumeau, indifférents et rêveurs, comme écrasés par le spectacle grandiose qu'ils contemplent pendant des mois entiers. Un silence formidable enveloppe les espaces, les aigles planent dans l'azur et plusieurs centaines de têtes blanches, bleues, noires, rondes, pointues, carrées se dressent à l'horizon ; ce sont tous les monts qui existent entre l'Isère, la Drôme, la Provence, l'Italie et la Suisse, du Rhône et de la Saône à la Méditerranée, de Lyon à Marseilles ; on se croirait penché sur une carte en relief. Echauffé par la montée, je me suis promptement senti glacé et j'ai fait usage des couvertures emportées.

Nous sommes partis à la nuit et rien ne saurait rendre le charme des soirées lumineuses à travers les champs cultivés, les petits villages endormis, un cortège de souvenirs vous suit avec le frais zéphir qui vous pousse, la plus suave poésie redescend avec vous de la montagne.

Te parlerai-je de la vie habituelle dans ces villages alpins aux longs et rudes hivers ? Cela

nuira peut-être à mon plaidoyer en faveur des Alpes, mais je dois tout dire et je le fais d'autant plus volontiers que dans ces misères mêmes je trouve encore de l'intérêt et un sujet de méditations sérieuses. Les maisons sont souvent voûtées, les ouvertures sont aussi étroites et bouchées que possible, le chauffage à l'anthracite est presque nul ; de sorte que bestiaux et gens s'entassent ensemble dans ces réduits pour se garantir du froid pendant que la tourmente amoncelle la neige sur les toits et menace de les effondrer. Au milieu d'une atmosphère irrespirable, à la lueur d'un maigre lumignon, ces malheureux, vivent d'un pain durci et vieux de plusieurs mois qu'ils font mollir ; les bestiaux en sont réduits parfois au salpêtre des murs, et les morts attendent rigides le retour des beaux jours, la possibilité de sortir et de creuser la terre pour recevoir leur sépulture. Transportés à dos de mulet et surpris par l'ouragan, les cercueils restent parfois abandonnés au bord des chemins ou dans plusieurs mètres de neige. Et heureux encore ceux des montagnards qui rentrés au gîte peuvent dormir et manger à peu près;

mais la première tempête de neige arrive parfois brusquement, le pâtre isolé ne veut point abandonner son troupeau ; le mendiant, les crétins qui errent sont surpris loin des châlets et leurs cadavres sans forme, contractés, momifiés se retrouvent seulement au printemps. Songe un instant aux angoisses de cet homme entouré de ses bêtes frissonnantes, tout son avoir, le gagne pain de sa famille et le sien, sa nourriture et son vêtement. La neige épaisse le fouette, l'aveugle ; le vent le terrasse ; il voit à quelques centaines de pieds la fumée de sa demeure, la silhouette des siens ; il appelle et sa voix se perd dans le tonnerre de l'avalanche ; il veut lutter, courir, et glisse sur le bord des gouffres ; il sait qu'on ne peut venir ; il sent le froid qui le paralyse et il tombe pour toujours dans ce linceul blanc qu'il a sous les yeux depuis son premier jour, comme le marin voit sans cesse la vague qui l'engloutira à deux brasses du rivage et de ses filets.

Le Bon Dieu n'est pas mieux logé que les habitants, et la parole de l'Evangile « que le Fils de l'Homme ne sait où reposer la tête » reçoit ici son application. J'ai vu l'hostie con-

sacrée et sa petite lampe symbolique déposées dans une étable entre les râteliers des animaux ; le sol du temple improvisé était défoncé par le séjour du fumier, la porte disjointe fermait à l'aide d'une ficelle. C'est vraiment pour les Alpins que le royaume promis aux pauvres semble une nécessaire et divine compensation.

Ustensiles et vêtements, ils font tout par eux-mêmes ; le lait, le fromage et la laine sont leur unique ressource. Aussi les questions de libre parcours des pâturages sont elles ici des questions de vie ou de mort ; les femmes elles-mêmes, tueraient les imprudents qui voudraient appliquer des règlements arbitraires. Pas plus qu'aux Arabes, on ne fera jamais comprendre aux Alpins, les lois sur le reboisement et la dépaissance ; pasteurs, le droit au parcours c'est-à-dire à l'herbe pour leurs animaux et par suite à la vie pour eux leur paraît un droit acquis, primordial, illimité, imprescriptible, et je ne sais pas jusqu'à quel point ils ont tort. Touchez à leurs pâturages et pour les uns comme pour les autres, vos subtilités administratives, vos fictions légales sont lettre-

morte, ils vous courent sus comme à un chien enragé, à un être malfaisant. Un peu de miel, des truffes, les fraises et d'autres baies des buissons, de petits oiseaux de tempête, les perdrix et les lièvres blancs, que tue l'hiver, les chamois qui coûtent souvent la vie du chasseur : voilà toutes leurs richesses.

La neige descend peu à peu des hauteurs dans la plaine, le matin les chemins sont givreux et les montagnards encapuchonnés, les corbeaux coassent en bandes sur les routes, la Noël approche et quoique le soleil rayonne encore, que le firmament soit bleu, les jours de tourmente ne tarderont guère. Je vais bientôt dire adieu à mon hôte et ne sachant quand et d'où je pourrai t'écrire à nouveau, je m'allonge de quelques derniers détails sur les lieux dignes de remarque dont j'ai omis à dessein la description au cours de mon récit.

Je te signalerai d'abord un antique sanctuaire perdu dans un délicieux vallon, aux environs de Gap, et où l'on accède par des sentiers plus délicieux encore : c'est Notre-Dame du Laus, riche en souvenirs historiques. Connais-

tu Langres ou Constantine, ces villes de guerre perchées sur des plateaux élevés, dont la ceinture de remparts s'aperçoit de loin et qui semblent inaccessibles au premier abord ? J'ai à t'offrir dans les Alpes une forteresse semblable, mais inconnue pour ainsi dire, isolée, château-fort oublié, repaire de bandits transformé. C'est une petite ville, un village, de trente maisons où l'on arrive par plusieurs heures de circuit en montagne, où l'on entre par des ponts-levis et où les poules et les veaux se promènent en paix. Des canons, des artilleurs, une chapelle à coupole, des casernes, il y a de tout cela ; mais aussi des charrues, des fumiers. Est-ce une place de guerre que Mont-Dauphin ou un pauvre centre rural ? Les habitants sont-ils des villageois ou des citadins ? Situation étrange, existence singulière que celle de paysans clos par les murs d'un fort, pétrifiés dans leurs chaumières, qui ne vont aux champs que quand les portes sont ouvertes, moitié soldats au besoin et logeurs en garni. Les artilleurs semblent plus fantastiques encore que les habitants ; ils errent comme des âmes en peine dans une promenade inculte, s'as-

seyent sur des obusiers inutiles, se demandant cent fois par jour à quoi ils servent là et si c'est bien réellement la garnison qui leur a été assignée. Ils peuvent se consoler et guérir leur nostalgie en regardant depuis les terrasses le superbe horizon de glaciers, de vallées, de collines qui borne la vue de toutes parts ; ils sont au pied du Pelvoux, du mont Genèvre, ces colosses qui gardent la frontière d'Italie.

Je finis par Orpierre, centre à part, le *spécimen* qui résume le mieux la physionomie guerrière de ces solitudes qu'on pris et repris, rançonné et brûlé les ligueurs et les calvinistes, les pillards les plus divers, les armées de l'Europe entière, où ont passé tous les bandits qui remuent dans l'histoire. Acculés, désireux d'échapper à la domination de qui que ce soit, les protestants se sont réfugiés dans une gorge profonde, facilement défendable, resserrée qu'elle est aux deux extrémités, ils y ont construit une petite ville de guerre aux rues d'un mètre de large, aux meurtrières nombreuses. Les hôtels des gentilshommes huguenots s'y pressent avec leurs portes à ferrures, leurs chapiteaux, leurs écussons ; on respire là je ne sais quel

parfum de vie indépendante et guerrière et les émotions que l'on ressent sont étranges ; des siècles entiers, des personnages repassent devant les yeux, et je ne sais si le sang de guisards et de réformés que j'ai dans les veines y est pour quelque chose, mais je n'oublierai jamais ces vestiges encore debout d'une lutte toujours ouverte, je me croyais à chaque instant en face d'une vieille et grande estampe. Ne marchais-je pas au milieu du brouillard dans une ruelle du moyen-âge et n'allais-je pas rencontrer la chaise du roi Henri, les hallebardiers de Madame Catherine ou apercevoir le feutre à plume de Jean Cavalier? Mes impressions étaient les tiennes autrefois à l'autre bout de la France en Champagne, entre cette grange et cette église de Vassy, où a commencé le fameux drame qui nous occupe.

En Dévoluy.

Quelle joie, mon ami; la tourmente fait rage; il y a des mètres de neige partout, les communications sont interrompues, on a dételé les dernières diligences et après avoir admiré le soleil en son royaume, il y a quelques mois, au Sahara, je vais être reçu par l'Hiver assis sur son tronc de glace, entouré de ses Nymphes frileuses dans leurs peaux de zibeline pailletées, de sa fille la Neige qui floconne et de ses fils les Frimas, les Brumes, les Verglas, vêtus de peaux d'ours blancs. J'ai fait comme j'ai pu une première étape, et réchauffé, reposé ici, j'escalade demain la capitale de la Sibérie française, aussi ignorée qu'Irkoutsk et où jamais aucun touriste civilisé ne s'est risqué à cette époque de l'année. Ayant poussé à la roue de mon véhicule, les pieds dans la neige, une partie de la journée, je suis un peu las, mais je me reposerai plus tard.

Même endroit.

Je suis parti hier matin ainsi que j'en avais l'intention et que je te l'annonçais et me voici revenu, satisfait pour le reste de mes jours, car je doute que j'aie l'occasion de recommencer mon tour de force.

A six heures j'allumai ma bougie, enfilai de fortes bottes, puis une fourrure et descendis à la cuisine occupée déjà par la vingtaine d'hommes qui me devait accompagner. Nous causons des chances du voyage, le vent est tombé et l'on espère s'en tirer; les étoiles pâlissent, le soleil luit et tout annonce une belle journée. Le gardien du *refuge* situé à mi-chemin a dû faire le nécessaire, prévenu qu'il était depuis plusieurs jours et préparer les voies. On avale une gorgée d'eau-de-vie, on distribue les bâtons ferrés et l'on part. Mes hommes mis en bonne humeur par la perspective d'un bout

de lard, d'une bouteille de vin, (chose rare dans les Alpes) et d'une journée à gagner par ce temps de chômage, marchent gaiement. Nous emportons des bêches, des cordes, des spiritueux. Un vent aigre rougit les figures, la neige durcie à la surface craque sous les pieds. Nous apercevions au loin les villes, les villages, les châlets uniformément couverts d'un immense et blanc linceul et encore endormis; de temps à autre les avalanches nous couvraient en passant d'une poussière glacée. Personne ne disait rien, nous montions à la queue leu leu nous poussant, soutenant, aidant mutuellement; les uns sont déjà en haut, taches noires à pic au dessus de nos têtes, les autres sont encore enfoncés jusqu'aux aisselles dans les anfractuosités de rochers que dissimule une neige traîtresse ; chaque pas peut être la mort. Le gardien apparaît, il nous a tendu des cordes et des fils de fer maintenus par des troncs de pins brisés sous l'avalanche, on s'y accroche, on se hisse comme dans l'escalier d'un clocher à jour, enfonçant dans des milliers de balles de coton. Arrivés en sueur au *refuge* nous nous sommes séchés pour éviter la tran-

sition, car dans le col où il se trouve, le vent est glacial. Après quelques rasades de vin chaud nous sommes repartis et alors nous demeurâmes entre ciel et neiges n'ayant plus la vue des vallées et n'apercevant point encore le village de Saint-Etienne. Des aigles dans l'azur, une neige rose étincelante de mille diamants sous les pieds, devant, derrière, de côtés, de la neige en monceaux : voilà le paysage. A midi nous étions admirablement reçus par les habitants de Saint-Etienne, autres moines d'un petit Saint-Bernard, car si haut et si loin qu'on se trouve, le cœur de la France est toujours le même. Faut-il que l'amour du sol natal soit une force pour que l'on demeure deux hiver dans ce nid d'aigles, bâti de glace sur la glace et que les conscrits qui en descendent pleurent cependant le clocher comme le peuvent faire les gars des beaux villages de Normandie.

Nous sommes repartis à trois heures et nous avons retrouvé nos plaines de neige silencieuses que dorait le soleil sur son déclin. Je doute que l'Islande, le Groënland, offrent des sites plus désolés, plus uniformément co-

lorés. Des blancs et encore des blancs crus, découpés sur un bleu noir, des teintes roses sur les surfaces planes et des franges jaunes aux extrémités saillantes. Nous enfonçons dans la croûte ramollie, la fatigue, les difficultés nous espacent à de grandes distances; je me sentais bien petit et bien seul! Et cependant ce soleil est le même que celui qui dore les sables d'Afrique, on le reconnaît; néanmoins il monte au cœur des spasmes d'angoisse, on pleure dans l'abandon d'un nouveau Golgotha, des besoins de revoir autre chose que cette matière invariable, enveloppante, mortelle, vous font faire des bonds frénétiques, on voudrait autre chose que cette substance molle sous les pieds et l'on partage presque les terreurs des naufragés de l'Océan et celle des engloutis de l'avalanche. Nous disons adieu au châlet de refuge et à ses habitants, obscures et chères victimes d'un climat meurtrier, nous les voyons disparaître entièrement sous la glace qui comprime le toit à le rompre. La nuit vient, la neige durcit à nouveau, les bâtons ferrés se brisent comme s'ils étaient de verre; nous allons par glissades effrayantes sans songer

aux gouffres ; l'aspect général est devenus gris, les crêtes seules rougissent encore ; enfin voilà des toits, de la fumée, nous allons rentrer sans malheur et nous ne sentons plus la fatigue. Maintenant que j'ai vu l'hiver vrai je n'appellerai plus de ce nom nos froids modérés, nos neiges légères du centre ; je ne me plaindrai plus jamais en songeant aux exilés du Dévoluy. J'ai dû couper mes bottes pour en tirer mes pieds gonflés, et je me suis étendu dans un lit bienfaisant d'où je ne suis pas encore sorti. A quand ton tour ? Adieu et à bientôt.

LE GÉNIE SERBE

LE GÉNIE SERBE

A une époque où l'on parle tant de patriotisme, probablement parce qu'on en a moins que jamais, à une heure aussi où la famille russe traverse une crise aiguë et sanglante, il m'a paru d'un singulier intérêt, d'une indéniable opportunité, d'étudier en quelques pages une contrée trop ignorée, tout à la fois mère, féconde de héros patriotes, glorieux et poétique berceau des origines slaves. Les Slaves ! qui ne s'intéresserait à cette race d'hommes généreux et tendres, soldats et rêveurs, dans les âmes desquels se mêlent, se combattent, s'harmonisent les ardeurs de l'Orient et les songes ossianesques des steppes du Nord, légionnaires, Daces et brahmes indous ; race de fer et d'ambre,

de neige et de feu dont l'impériale victime de ces derniers jours représentait bien le mysticisme, le cœur sensible ami du foyer, comme le nihilisme inquiet en symbolise actuellement encore les vagues et incessantes aspirations, l'âpre ténacité.

Sous le charme des émotions saines et profondes qu'ont excité en moi et le regard rapide jeté sur les phases de l'histoire chevaleresque de la Serbie et la lecture de ses chants guerriers, de ses ballades , j'ai tenu à les faire partager en esquissant en traits légers la physionomie, les affinités, les tendances, la foi et les progrès, le passé et le présent de ce grand petit peuple. En recherchant dans ses récits homériques et ses douces cantates les traces qu'y ont laissé le heurt des glaives qui s'abaissent, la musique des lyres qui frémissent, les baisers et les parfums des femmes qui apparaissent, le galop des coursiers qui passent, la couleur des étendards qui se déploient, mon but a été de reconstituer, pour ceux qui voudront bien me lire, une sorte de type idéal, la physionomie du génie serbe.

Depuis longtemps déjà et dans ces dernières

années plus que jamais, l'attention publique a été attirée du côté de cette série de minuscules Etats, continuateurs du triomphe de Lépante, qui, véritables sentinelles avancées de la civilisation chétienne, gardent acculés dans leur immobilisme dangereux et voulu les fils de l'Islam et servent d'enjeu comme de champ de bataille à cette interminable et colossale partie d'échecs que joue l'Europe « *La question d'Orient*.

La Serbie tranche au milieu, en est le centre véritable et quand on jette un coup d'œil sur l'ensemble de la carte d'Europe, telle que l'ont faite les derniers remaniements diplomatiques, on la trouve dans la partie méridionale, entre quatre larges taches diversement nuancées qui laissent bien nettement dans l'esprit sa situation géographique exceptionnellement avantageuse : la mer Adriatique et la mer Noire, la Turquie et l'Autriche. Une série de provinces et de villes dont les noms sont dans toutes les mémoires pour avoir rempli les feuilles publiques ou même les romans à la mode comme « *Les Rois en Exil* » de M. Daudet, se piquent en noir alentour. On peut citer au hasard ; Dulcigno,

Janina, Plewna, Widdin, Raguse, Zara, Trébigne, Scutari, Szegedin, Semlin, Nisitsch et autres dont quelques-uns sonnent comme des fanfares de victoire, éveillent des souvenirs confus, de temples fumants, de draperies sanglantes, mêlent dans l'imagination les janissaires et Charles XII, les sultans et les papes, les empereurs grecs et les Pères de l'Eglise. Ses bornes réelles sont : l'Autriche-Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, la Turquie et le Montenegro. »

Maintenant si nous soulevons un à un ces lourds feuillets de la vie des peuples qui s'appelent des siècles, nous allons assister à une épopée interrompue, lutte grandiose qui laisse bien loin derrière elle la défense héroïque de la Hollande contre la suzeraineté espagnole et qu'à mise en relief l'admirable drame de « Patrie » de M. Victorien Sardou.

La Serbie actuelle est la Mésie supérieure des anciens; le Willayet-Serf ou province tributaire des Ottomans. Les Avares, un de ces peuples envahisseurs à la dénomination singulière, l'occupaient jadis quand les Slaves descendus des Karpathes obtinrent de l'empereur

Héraclius de s'y installer vers l'an 600. Jusqu'en l'an 900, leur histroire ainsi que celle de leurs rois se perd dans la nuit des temps. Mais à partir de cette époque nous allons voir que ce nom de Serves, Serviens, Serbes qui semble rappeler une idée de servitude, n'a jamais été plus improprement donné, car personne plus qu'eux n'a protesté contre un joug quelconque, plus hardiment et plus fréquemment secoué ses chaînes.

Ils passent successivement sous la domination des Bulgares et des Grecs mais recouvrent leur indépendances au XIVe siècle avec le fameux Etienne Duschan, leur premier roi, dont les brillantes qualité comme organisateur et conquérant les mène à l'apogée de leur puissance et de leur gloire. Ses ordonnances et ses préceptes comme tout à la fois chef et pontife de son peuple sont un modèle toujours admiré et encore suivi.

Après la mort de cet homme remarquable pâlit l'étoile de la Serbie ; elle subit une crise après ce règne fameux et tombe gémissante entre les mains des Turcs qui la divisent en quatre gouvernements.

Au XVIIIe siècle elle est conquise par l'Auche et cédée à la paix de Passarovitz. Par la paix de Belgrade en 1739, elle retourne à la Turquie dont elle essaie continuellement, dès lors, et souvent avec succès de chasser les représentants.

Sous Czerni Georges elle redevient libre de 1804 à 1809. La paix de Bucharest entre la Russie et la Turquie la rejette aux mains de cette dernière.

En 1816 nouvelle révolte avec Miloch Obrenovitch ; la Turquie ne peut plus dompter la Serbie, et le traité d'Andrinople en 1829 entre la Russie et la Turquie, laisse les Serbes à peu près maîtres chez eux, sauf le paiement d'un léger tribut. La principauté a définitivement été reconnue indépendante sous le souverain actuel, prince héréditaire Milan Obrenovitch, par le traité de Berlin du 13 juillet 1878.

Voilà en résumé l'histoire de l'indépendance serbes, mais ce n'est pas seulement en quelques minutes qu'il la faudrait apprendre, il faudrait suivre les sacrifices, les combats, les luttes quotidiennes pendant plusieurs siècles pour apprécier à sa juste valeur le mérite d'une race qui a

sacrifié depuis sa naissance pour ainsi dire tout repos, toute richesse, à son amour de la liberté dans la patrie, à son culte pour ses foyers et ses autels.

Le fond du caractère serbe est donc la noble fierté, l'esprit d'indépendance et de dignité. C'est cette impatience de tout joug qui constitue le génie de la Serbie, qui a déterminé les crises qu'elle a traversées, qui lui a donné la forme de son gouvernement, sa hiérarchie religieuse, qui a inspiré ses admirables poésies nationales, écrites comme tous ses monuments littéraires, tous ses livres religieux, dans cette langue si expressive que parlent encore la Hongrie, la Dalmatie, l'Esclavonie ; elle est la terre privilégiée de la lutte pour la liberté patriotique bien plus que la classique Helvétie, et ses heïduks ou chefs de bandes révoltées sont des géants autrement taillés que Guillaume Tell. Ses libérateurs sont devenus ses rois, et elle a poussé si loin cette fièvre qu'elle a fait schisme, qu'elle s'est soustraite avec le moine-archevêque Sava à l'autorité romaine, et rangée sous les ordres d'un clergé national. Ses nombreux monastères en lui rappelant un passé glorieux

ont contribué bien plus par les souvenirs patriotiques qui s'y rattachaient que la croyance elle-même leur créatrice, à la préserver au contraire des peuples voisins, contre l'invasion de l'Islamisme.

Les rochers, les forêts de la Serbie ont leurs légendes et leurs mystères ; comme les chênes de notre vieille Gaule, ses pins abritent leurs dolmens et leurs menhirs ; nous allons retrouver tout à l'heure les ballades de leurs nymphes, de leurs faunes, de leurs dryades, réunis en une seule gracieuse incarnation, les *Vilas*, fées vaporeuses et bienfaisantes, sortes de Vellédas immaterielles cachées sous des dômes de verdure dans la profondeur des feuillages sacrés. Le long des fleuves, au bord des lacs, le paysan serbe nuit et jour retrouve ses vilas, croyance populaire qui avec une foule d'autres coutumes rappelle le paganisme métamorphosé par les idées chrétiennes au milieu desquelles il persiste et transpire parfois.

La famille serbe est unie, l'autorité paternelle y est incontestée et par suite la commune qui n'est que le groupement des familles s'y trouve solidement et hiérarchiquement établie. Com-

mune et famille absorbent l'individualité tant et si bien que personne n'a de domicile, de propriété exclusifs ; mais chacun jouit du domicile, de la terre, des enclos, du moulin, de la famille, des parcours et immunités de la commune. On ne fête point le patron de l'un ou de l'autre, mais le patron choisi par la famille. Les Turcs n'ont jamais put toucher l'impôt par tête mais par famille.

Vaillant et robuste, le Serbe fait tout par lut-même ; comme le moujik russe son frère slave, de sa hache et rien qu'avec sa hache il construit ses demeures, fabrique ses charrues, entourre de palissades ses vergers. La femme tisse, file, teint, pétrit. La famille se suffit à elle seule dans ses besoins restreints, ses goûts modestes, ses appétits limités ; à l'instar de ce qui se passe dans nos économes, laborieuses et rudes populations des Alpes françaises, abris, nourriture, vêtement sont sous le chaume serbe le produit de l'industrie privée ; les seules choses qui tiennent au côté poétique de la vie pourrait-on dire, armes, bijoux, instruments de musique et livres viennent de l'achat.

Les villages accrochés aux flancs des co-

teaux, posés au bord des fleuves, enfouis dans les massifs forestiers, occupent de larges espaces et révèlent par leur situation l'époque de paix ou de guerre à laquelle ils ont été construits ; ils sont l'histoire vivante de la belliqueuse patrie et le refuge de l'esprit national plus effacé dans les villes.

Trois grandes puissances qui l'ont eue successivement sous leur dépendance y ont laissé chacune tour à tour des traces profondes de leur passage et quoiqu'éternelle révoltée se partagent les sympathies, les tendances de la Serbie, d'une façon inconsciente peut-être. La fille de Spartacus garde la meurtrissure des fers brisés et ne peut repousser les descendants de bourreaux avec lesquels elle a passé enfance et jeunesse.

Ses instincts élevés, sa soif de progrès la portent vers l'Europe dont l'Autriche est la représentante la plus proche et par conséquent la plus fréquemment mise à contribution. La Serbie n'est-elle pas du reste comme le gigantesque caravensérail de l'Asie, se portant avec ses mille produits des rives de la Mer noire aux bords de l'Océan atlantique. Le commerce qui

arrive du fond de l'Arménie y trouve une ligne directe, un entrepôt naturel et personne n'a plus fait que l'Autriche pour donner à ce point de vue à la Serbie toute l'importance qu'elle est en droit d'espérer.

La Russie, la formidable tête slave, le centre du rit grec, comme origines et croyances, lui tient certainement plus au cœur qu'une autre région de race et de culte différents.

La Turquie enfin, longtemps sa maîtresse tyranique, y a imprimé fortement sa marque, infusé son sang, apporté pour ainsi dire des rayons de son soleil.

Admirable et généreuse contrée que cette Serbie inconnue ! Quelques nouveaux efforts, une main tendue et elle prendra rang, fera valoir ses immenses ressources. Espérons que de la France lui viendront pour cette tâche les meilleurs conseils, les secours les plus efficaces et que cette fois encore notre pays restera le guide de la grande famille humaine par sa tête et par son cœur.

Les poésies nationales, les chants locaux, sont bien véritablement tout à la fois l'indice et la traduction de passions accusées, persis-

tantes, bonnes toujours ; le mal et le vice, la barbarie et la révolution n'ont pas de rythme pour exprimer leurs sensations; les fauves repus, sanglants s'endorment sur les toisons déchirées, les fauves à jeun hurlent sans mesure ; les peuples corrompus, pas plus que les barbares en marche, n'ont de concert permanent. En France actuellement les régions les plus amoureuses du sol natal sont celles qui ont le mieux gardé le parler, les poésies, les légendes, les danses des ancêtres ; témoins les félibres de Provence, les pardons de Bretagne. C'est là qu'il faut chercher dans sa naïve expression, le fond du caractère d'un peuple, les sincères aspirations d'une race. Ouvrons donc les recueils serbes, lisons quelques récits, savourons quelques poésies, et du parfum qui s'en détache nous viendra une plus complète, plus harmonieuse et plus idéale connaissance du génie serbe. Aussi bien c'est pour le courage téméraire, la franchise indomptée, un pendant du génie français ; seulement frondeurs et gais, égrillards et moqueurs sous leur ciel bleu et tiède, nos ancêtres mourraient en riant, se délectaient avec joyeusetés et gauloiseries au-

tour du fanion déchiré de Jehanne, dans les marches sans souliers et sans pain du Directoire; les Serbes au contraire, graves et recueillis chantaient comme on prie, l'oreille et l'œil attentif épiant la *Vila* qui leur devait au milieu des brumes présenter le labarum de la délivrance.

Commençons par les chants héroïques. Le sentiment s'y rencontre à chaque ligne, si l'art dans ses règles méticuleuses et d'après coup y fait parfois défaut ; on sent qu'improvisé par un traducteur enthousiaste des passions populaires, le poème est une œuvre sans prétention, née sous les ombrages de la place publique ou autour des bûches du foyer d'hiver. Comme pour l'Iliade et autres récits fabuleux des origines des peuples, ces chants existent à l'état d'œuvre générale, manifestation des sentiments de tous, bien plus que comme œuvre particulière d'un rapsode, d'un troubadour connu : les Homéres ont des impersonnalités, l'auteur vrai c'est le génie de la race avec la langue de laquelle on a chanté.

— Les chefs serviens se disputent la principauté. Un oracle les avertit que Marko, fils de

l'un d'eux, est l'intermédiaire choisi par le ciel pour désigner à qui appartiendra la suprématie. Marko, se dispose à partir pour la plaine où se tiennent les grandes assemblées, sorte de champs de mai de nos rois francs consultant leurs leudes.

« Euphrosine, qui aimait son fils autant que celui-ci aimait la vérité, lui parla en ces termes :

« Fils unique et chéri, par les soins que j'ai pris de ton enfance, ne vas pas rendre un faux témoignage, ni en faveur de ton père, ni pour complaire à l'un de tes oncles ; prononce, comme Dieu le veut, selon la vérité : songe au salut de ton âme ; mieux vaut faire le sacrifice de ta vie, que de souiller ta conscience d'un tel péché. »

— Marko obéit aux conseils de sa mère, à sa conscience, et résistant aux sollicitations des uns, aux menaces des autres, étouffant les conseils de l'intérêt, la voix du sang, il désigne celui qu'il croit devoir désigner. Père et oncles qui ont tous compté sur lui, chacun *in petto*, frémissent de rage en voyant leurs calculs égoïstes détrompés par la noble attitude du jeune Marko.

« Il dit, et le roi Voukaschin, donnant tous les signes d'une violente colère, tira son glaive à la poignée d'or et il s'apprêtait à frapper son fils. Marko fuit devant le prince irrité ; car il sied mal à un fils de braver le courroux paternel : et devant Dieu une telle lutte serait impie. Il fuit donc, le noble Marko, et tourne rapidement autour de l'église, toujours poursuivi par Voukaschin. Déjà le roi allait l'atteindre, lorsqu'une voix qui venait de l'église lui cria : « Réfugie-toi dans le sanctuaire, ou tu périras victime de ton amour pour la vérité. » Les portes du temple s'ouvrirent et se refermèrent aussitôt sur lui. Voukaschin en ce moment, levait le bras pour frapper, mais le fer n'atteignit que la porte, et des gouttes de sang en découlèrent. A cette vue, le roi sentit un vif repentir : « Malheur à moi ! O Dieu vivant ! s'écria-t-il ; malheur à moi ! J'ai immolé de ma main mon propre enfant ! » Roi Voukaschin, reprit la voix qui sortait de l'église, ce n'est point ton fils que tu as blessé, mais un ange de Dieu. » Alors, dans sa colère, le prince maudit Marko : « Puisses-tu, fils ingrat, être anéanti par le courroux céleste ! Puisses-tu

n'avoir ni postérité, ni tombeau, et n'exhaler ton âme qu'après avoir servi l'ennemi de notre foi, le sultan des Turcs ! « Mais Urosch, le jeune tsar, bénit celui que son père venait de maudire : « Que Dieu te protége, ô Marko ! Puisses-tu briller par ta sagesse dans les conseils des chefs ! Que ton glaive sème la mort dans la mêlée et que le renom de ta gloire dure aussi longtemps que le soleil et la lune resplendiront dans la voute du ciel ! » Il dit, et les vœux du jeune tsar eurent leur accomplissement dans l'avenir. »

Marko qui reparaît dans la plupart des épopées serbes est une figure moitié historique, moitié fantastique, taillée sur le modèle des héros de la chevalerie, type résumé de toutes les noblesses, de toutes les bravoures ; Cid espagnol, Roland franc, Tamerlan tartare, chanté comme eux, escorté comme eux d'un cortége de créations mythologiques, rayonnant au milieu d'une auréole de faits merveilleux, guidé par la céleste apothéose, par la main des *Vilas*, sœurs des héros, au lieu de l'être par la main des nobles dames ou l'écharpe des damoiselles si ce n'est par l'œil de velours des odalisques.

Tout est généreux et pur dans les créations serbes.

Trouvez-moi une mère comme cette Euphrosine ; n'a-t-elle pas réunies dans son âme, les âmes des Spartiates, des Véturie, des Lucrèce, des Blanche de Bourbon. L'honneur d'abord, les honneurs après ; l'honneur d'abord, le repos, la gloire, le bonheur de son mari, de ses frères, de son fils après. Quel tableau achevé des perfidies, des abîmes d'égoïsme, des surprenantes et illogiques variations du pauvre cœur humain en quelques lignes. Un père qui gémit et qui frappe, qui menace et qui prie, qui blasphème et à l'audace d'appeler le courroux céleste au secours de son envie diabolique. Un drame complet avec ses hésitations , ses luttes , sa récompense. Quelle haine patriote de menacer comme d'une honte suprême le passage au service des turcs oppresseurs et infidèles.

Une plaine et une bataille ont vu la fin et le tombeau de la grandeur et de la liberté serbes; l'imagination populaire en a été frappée pour toujours, le sentiment national y rapportera désormais tous ses chants, y fera mourir ses héros de toutes les époques. C'est l'âme de la

patrie qui s'est en quelque sorte endormie là, de l'éternel sommeil. On ne songera désormais qu'à la pleurer et à entourer d'ingénieuses fictions sa défaite et sa chûte pour rendre le deuil moins amer et la consolation possible.

— Les épouses attendent le résultat de la bataille décisive contre les Turcs.

« Le lendemain, l'aube blanchissait à peine le fond des collines, lorsque deux corbeaux noirs traversèrent rapidement les airs. Ils arrivent de la plaine d'Amsel et viennent s'abattre sur la blanche tour de la résidence du noble tzar. L'un de ces messagers dit à l'autre : « N'est-ce point ici la demeure de Lazare, et ces tours sont-elles habitées? Aucune voix ne répondit, mais la tsarine les avait entendus : « Noirs corbeaux, leur dit-elle, Dieu bénisse votre message ! D'où venez-vous ? Serait-ce du champ de bataille? Là se sont heurtés deux armées puissantes. Dites laquelle des deux est restée victorieuse ? » Et les porteurs des présages lui répondirent : « Militza, noble tsarine! Nous étions ce matin dans les champs d'Amsel : là s'est livré une grande bataille, et des deux côtés les chefs ont succombé. Peu de Turcs ont

survécu ; mais tous les Serviens qui respirent encore sont sanglants et couverts de mortelles blessures. »

— « Est-ce un noble faucon qui vient à tire d'aîle de Jérusalem la sainte ? Est-ce une hirondelle qu'il tient dans ses serres ? Non, c'est le prophète Elie qui porte une missive de la mère du Sauveur. Il se dirige vers la plaine d'Amsel, et laisse tomber sur les genoux du tsar le message ainsi conçu : « Tsar Lazare ! rejeton d'une race glorieuse, quel est le royaume que tu as choisi ? Est-ce le royaume du ciel ou celui de la terre ? Si le royaume de la terre te semble préférable, sangle ton coursier de bataille, serre la boucle de ton ceinturon, fais prendre le glaive à tes braves et marche contre l'armée des Turcs dans l'attente d'un triomphe certain. Mais si tu choisis le royaume céleste, élève une église sur la plaine d'Amsel, non sur des fondements de marbre, mais semblable à une tente soyeuse où l'armée des Serviens, après s'être purifiée de ses péchés, reçoive la sainte communion et se prépare ainsi à une pieuse mort ; car tous tes guerriers succomberont, et toi-même tu tomberas avec eux. » Le tsar se

recueillit, et, d'abord incertain, il s'écria : « O mon Dieu ! éclairez-moi de votre sagesse! Les avantages terrestres peuvent séduire, mais ils sont éphémères et inconstants ; le royaume céleste est acquis pour l'éternité. » Et Lazare choisit le royaume du ciel, et il dressa une grande tente semblable à une église sur la plaine d'Amsel. Il manda le patriarche et les douze évêques pour donner la sainte communion à ses guerriers et les préparer à une mort chrétienne. »

Lisons, maintenant, quelques phrases d'un drame de l'amour.

« Jamais, depuis que le monde sortit de la main de Dieu, on n'avait vu de beauté plus merveilleuse que celle de Rosanda, la sœur du Voïvode Léka ; puisse sa beauté ne pas lui être fatale ! Ni les Turcs, ni les chrétiens n'avaient encore rien contemplé de si parfait. Les musulmanes au teint éblouissant, les gracieuses valaques, les femmes latines à la taille svelte, ne pouvaient être comparées à Rosanda. Jusqu'à l'âge de quinze ans, la vierge avait été élevée dans une retraite profonde ; une tour était sa demeure, et elle n'en sortait ni le jour, ni la nuit. »

Marko doit évidemment apparaître, lui seul est digne d'une beauté pareille, mais remarquons auparavant quel sens judicieux est mêlé aux exagérations poétiques. — Puisse sa beauté ne pas lui être fatale ? — En une ligne un horizon immense est ouvert sur la vanité, la fragilité, le malheur même, de la beauté charnelle. Ce même esprit austère, vertueux, sage, se retrouve partout dans la poésie serbe.

— Marko voulant se marier va chercher deux de ses amis, les équipe, les habille aussi richement qu'il l'est lui-même, car toujours généreux, magnifique, il ne veut pas s'imposer à Rosanda ; ce qu'il désire, c'est la lutte, qu'elle choisisse entre rivaux également jeunes, braves, riches et beaux.

Rosanda se montra intraitable, son idéal est encore plus haut. C'est en vain que son frère l'adjure, son frère c'est-à-dire en Serbie quelque chose de plus cher au cœur d'une femme que pêre, mère, amis, amant : « Sœur bien-aimée, choisis entre ces trois Voïvodes, et nomme celui que tu préféres. Si le courage l'emporte à tes yeux sur tout autre mérite, si tu fais cas d'un héros dont la gloire est attestée par vingt

combats, choisis Marko et suis-le dans sa blanche demeure; ton orgueil peut s'applaudir d'une telle alliance. Si la beauté dans un guerrier te séduit davantage, Milosch n'a point son égal pour la vigueur et la mâle expression de ses traits ; prends avec ce guerrier la route d'Amsel et les vierges envieront ton sort. Enfin si la grâce et l'élégance ont plus de charme pour toi, accompagne Rélia dans Novi-Basar, sa patrie : un tel parti peut satisfaire ton orgueil. »

Mais la moquerie monte en flots amers aux lèvres de la belle Rosanda, dont les flèches du dieu n'ont pas encore effleuré le cœur, elle se révolte du choix qu'on lui impose, prétend prendre un époux où et quand bon lui semblera. Elle préfère attendre dans sa tour que sa chevelure grisonne sur ses tempes plutôt que de s'entendre appeler l'épouse de Marko. Marko ? Le valet des Turcs, un homme qui n'aura point d'inscription sur sa tombe, dont le peuple ne chantera pas les hauts faits à ses funérailles. La prend-on vraiment pour une cavale de lui proposer Milosch, cet étalon beau et fort qui est sans doute le fils d'une jument arabe ? Et

Rélia quels ancêtres a-t-il? Il est badin, enjoué, qu'y a-t-il d'étonnant à cela ; n'est-il pas le bâtard de quelque baladine ou d'une gitane qui l'a laissé une nuit sur le pavé de Novi-Basar ?

Cependant Marko repoussé et meurtrier car il crève les yeux et coupe la langue à la belle Rosanda, ce qui n'est pas très chevaleresque, Marko continue la série de ses exploits. Le récit de sa lutte avec le géant albanais Moussa, sorte de Goliath dont il est un autre David, est digne des plus beaux morceaux de ce genre.

Le sultan des turcs donne à Marko qui est à son service, vins, spiritueux, chairs succulentes ; comme un chevalier franc on le trempe dans des bains fortifiants, il fait forger, par l'armurier qui a doté Moussa d'un glaive fameux, une arme semblable et lui tranche le bras pour arrêter à lui sa fabrication. Puis il court, cherche et rencontre le terrible Arnaute qui désole les côtes de la mer.

« Un matin qu'il chevauchait aux premières lueurs de l'aurore dans les gorges étroites de la montagne, il aperçoit l'Albanais. Les jambes

croisées sur son coursier noir, Moussa s'amusait à lancer sa massue dans les airs et à la recevoir avant qu'elle ne touchât le sol. Lorsqu'il fût près du brigand, il lui parla ainsi : « Cède moi le passage, Moussa, ou force moi à te le céder ! »

« Passe ton chemin Marko ! répondit l'Arnaute et garde-toi de me provoquer ! Tu ferais mieux de mettre pied à terre et de venir vider avec moi cette coupe où pétille une liqueur vermeille : mais Moussa ne se dérangera pas de son chemin pour Marko. Si une reine t'a enfanté dans un palais sur des coussins moëlleux, poursuivit l'Arnaute, si tu as été reçu dans des langes de soie et nourri de lait et de miel, une forte Albanaise m'a mis au monde sur une pierre nue au milieu de ses brebis ; elle a lié mes langes grossiers avec les ronces de la forêt ; et la farine de l'avoine a été ma première nourriture. Mais ma mère m'a fait jurer de ne céder le pas à personne.

A peine le héros eût-il entendu ces paroles, qu'il fit voler vers l'Arnaute sa lance de bataille. Moussa reçut le coup sur sa massue, et le trait repoussé alla tomber loin du but. A son tour

il brandit sa lance pour en frapper son adversaire; mais l'arme rencontra la massue du Servien et vola en trois morceaux, tous deux alors tirèrent leur sabre et s'attaquèrent avec fureur.

Déjà le fer de Marko s'est brisé, déjà la lame de Moussa s'est détachée de la poignée; c'est avec la massue qu'ils combattent ; dans leurs mains les armes solides semblent avoir des aîles dont les plumes se touchent et dont les débris jonchent la plaine verdoyante. Enfin ils s'élancent de leurs coursiers et se saisissent corps à corps. La victoire est douteuse et leurs forces semblent égales. La lutte avait commencé avec l'aurore, et le soleil atteignait la moitié de sa course ; une blanche écume baigne les membres de l'Albanais ; une écume blanche et sanglante couvre le corps de Marko. Le Servien voit que son adversaire semble fléchir; il le presse, mais il ne peut parvenir à l'ébranler. Epuisé par cet effort, il plie à son tour. Moussa réunit toutes ses forces, l'entraine et tombe lui-même sur le héros terrassé. Le Servien poussa un douloureux gémissement : « O ma sœur d'adoption, Vila de la verte forêt ! s'écria-t-il, où es-tu ?

As-tu oublié tes promesses ? Ne m'as-tu pas solennellement juré de me secourir au moment du péril ? » Une voix qui descendait des nues, celle de la Vila, répondit :

« Insensé ! ne t'avais-je pas prévenu ? Pourquoi livrer un combat le saint jour du Dimanche ? Certes, il serait déloyal de nous mettre deux contre un ; mais qu'as-tu fait de la gaîne de ton poignard ?... Dans ce moment, Moussa regardait sur le ciel pour voir d'où venait la voix. Marko tira doucement le fer de son fourreau et le plongea si profondément dans le flanc de l'Albanais que la pointe en sortit par la gorge.

Marko pleure sur la mort du géant dont une triple rangée de côtes protége les trois cœurs : « Que Dieu me le pardonne, s'écria-t-il, le vaincu l'emportait sur le vainqueur. »

Il prend la téte et va la jeter dans la blanche Stamboul, aux pieds du sultan qui tressaille encore à cette vue. »

Finissons-en par cette magnifique tirade avec les chants héroïques, et écoutons quelques poésies légères où semble souffler le vent qui vient des pins odorants, où tressaille l'âme

triste des hivers neigeux, où languit et meurt dans d'inénarrables tristesses l'amour rêveur du Nord, chaste et doux mais éternel et caché.

« Hier soir, des torrents de pluie tombaient des nues ; le souffle de la nuit couvrit la terre de givre. Je sortis pour aller trouver celui que j'aime : mais sur la prairie solitaire je ne vis que son dolman, son écharpe, et près de sa harpe d'argent, une pomme verte. Alors je me suis dit : Si j'emportais son dolman... Mais peut-être aura-t-il froid ; l'écharpe, c'est moi-même qui la lui ai donnée ; la harpe est un présent de mon frère... j'imprimerai mes dents dans cette pomme verte ; il apprendra ainsi que je suis venue. »

Avez-vous jamais lu quelque chose de pareil à cette poésie de la Jeune Fille Indécise ? Quel tableau mélancolique et tendre ; l'aube, la plaine givreuse, l'absence du bien-aimé. Je ne veux pas qu'il aie froid, mon chéri ; que cela serait vilain de lui reprendre ce que je lui ai donné ; je suis trop de mon pays, fille serbe j'aime trop mon frère pour toucher à la harpe que son affection pour moi lui a fait offrir au fiancé de mon âme ; mais il aime mon haleine

pure d'enfant, mes lèvres rouges, oh ! je mordrai dans cette pomme aigre et puisse sa saveur le faire frissonner quand il y goûtera à la trace de mes baisers dévorants. Chére âme, aimante fillette, je ne te connais pas, mais tu es mon idéal, bienheureux l'homme auquel tu laisses la pomme verte sur la plaine givreuse !

— La mort d'un frère. « Le soleil se cachait derrière les montagnes, et les guerriers, de retour d'une longue expédition, abordèrent au rivage de la mer. Palpitante d'espoir, la jeune épouse de Georges accourt, mais parmi les guerriers elle cherche en vain ceux qui font sa joie, le noble Georges, le Djéver, et son frère chéri. En mémoire de Georges, elle coupe sa chevelure, pour honorer le Djéver, elle meurtrit son visage ; mais à force de pleurer son frère, elle perd l'usage de ses yeux. Et avec le temps ses cheveux recommencèrent à croître, les blessures de son visage s'effacèrent ; ses yeux seuls ne guérirent pas. »

Amour, conjugal avec Georges, patriotique avec le Djéver, fraternel comme on le comprend en Serbie. Souvenez-vous maintenant de la Fiancée du Timballier des Odes et Ballades,

de cette prisonnière antique, qui entre père, époux, fils et frère choisissait ce dernier et comparez avec l'admirable image serbe de l'aveuglement sans remède.

— Dans le même esprit : La Mère, la Sœur, l'Epouse. « Entraîné dans la chûte de sa terrasse Ivan s'était fracturé le bras droit ; la *Vila* se chargea de le guérir ; mais elle y mit trois conditions : la mère du blessé devait sacrifier une de ses mains, la sœur couper sa belle chevelure, et sa jeune épouse livrer à la nymphe de la verte forêt son collier de perles. La mère et la sœur consentirent sans regret à ce que désirait la *Vila* ; mais l'épouse ne voulut pas donner sa parure de perles, alléguant que c'était un présent de son frère. Irritée de ce refus, la *Vila* répandit sur la blessure du jeune Ivan le suc d'une plante vénéneuse, dont l'effet était subit et mortel. Alors les coucous firent retentir l'air de leurs plaintes ; les deux premiers gémissaient le jour et la nuit. tandis qu'un troisième ne se lamentait que par intervalles. Les deux premiers pleuraient pour la mère et la sœur d'Ivan, le troisième pour la jeune épouse. »

Que de philosophie cachée sous les apparences d'un humble et simple récit!

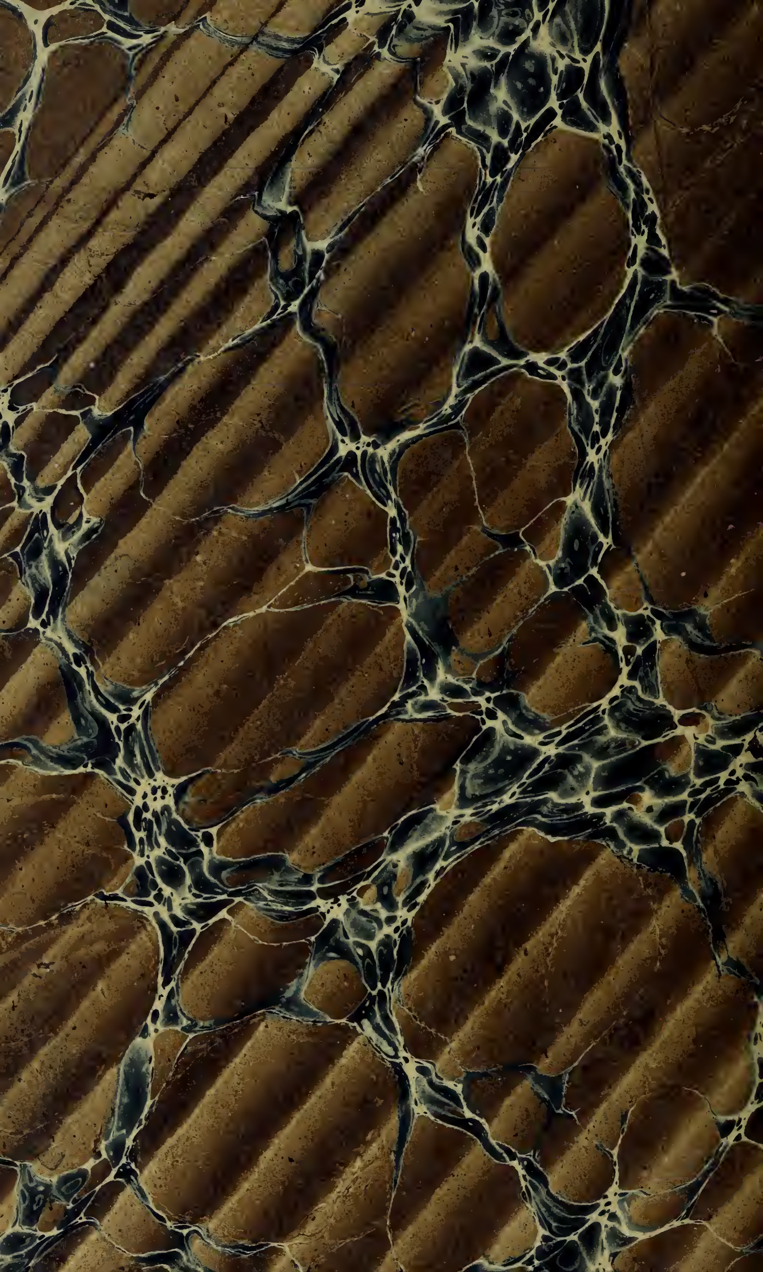
« Konda venait d'expirer... Konda, le fils unique de sa mère! Dans son désespoir elle ne veut point que ses restes chéris reposent loin de sa demeure; on creuse une fosse dans le jardin verdoyant, sous des orangers aux fruits d'or. C'est là que chaque matin la mère éplorée vient s'entretenir avec celui qui n'est plus. « O mon fils, la terre te pése-t-elle? N'es-tu pas à l'étroit dans ton cercueil d'érable? Et une voix faible et plaintive répond : Ce n'est pas la terre qui me pèse, ce n'est point mon cercueil d'érable; le poids qui m'oppresse, c'est la douleur de ma bien-aimée : quand elle soupire mon âme est triste dans le ciel... Juge du mal que me ferait son parjure!

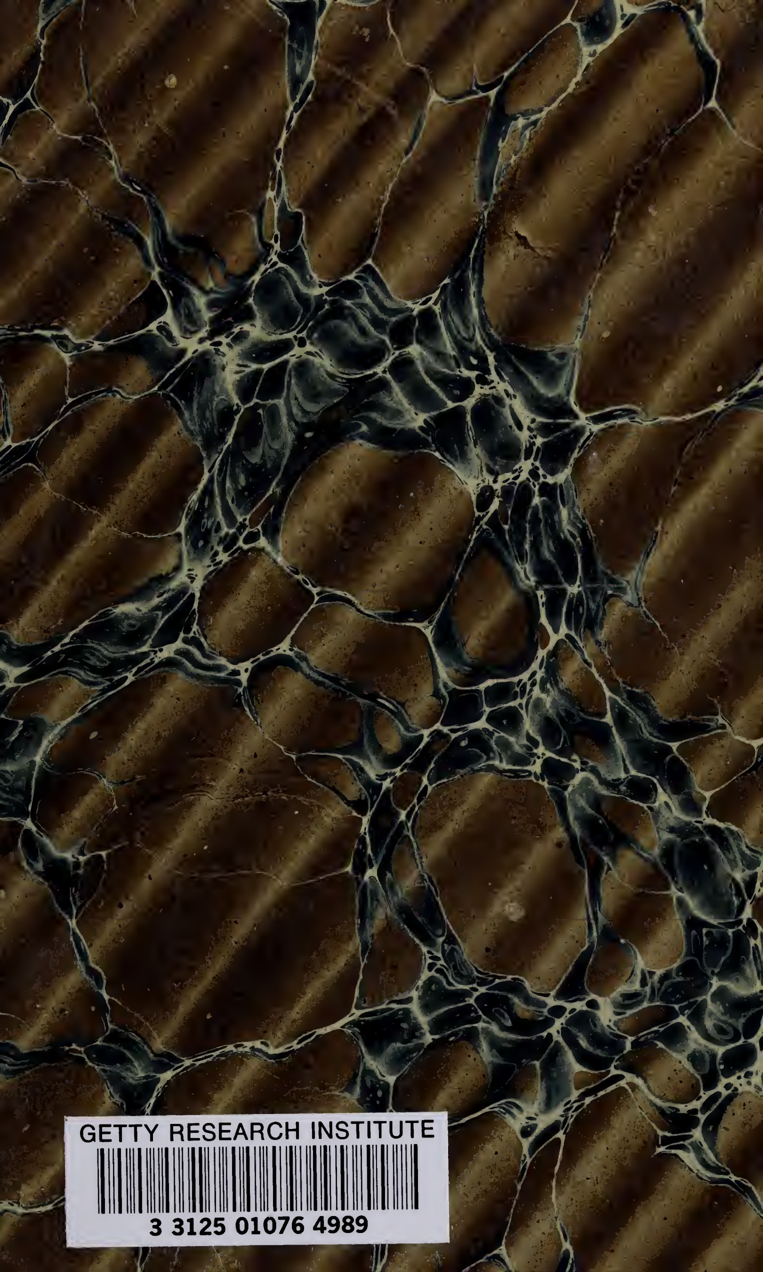
Egoïsme maternel, simplicité rustique et dans le choix de la sépulture et dans ces inquiétudes qui rappellent le petit lit de l'enfant. Eternelle folie qui fait aimer, qui vous oublie et délaisser, qui vous adore; berceau, jeunesse, famille, amour, se combattent et se marient dans ce cadre étroit, sombre et brillant.

Terminons sur le Secret Divulgué dont le bon

sens gracieux rappelle les meilleures inspirations de l'inimitable La Fontaine : « Deux amants se prodiguaient des marques de tendresse; (presque: Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre !) car ils se croyaient seuls; mais la prairie les voyait; elle raconta leurs amours au troupeau, qui les redit au pâtre. Celui-ci en causa avec un voyageur, qui les confia à un bâtelier; le bâtelier les révêla aux ondes indiscrètes, et celles-ci à la mère de la jeune fille. »

J'en ai dit assez pour faire juger l'esprit qui a toujours dirigé la nation serbe. On ne saurait trop s'appesantir sur la foi profonde, l'amour du foyer et du sol, les aspirations élevées, les généreux et fiers élans qui constituent son génie d'initiative créatrice et d'indépendance absolue. En attendant les hymnes que chanteront un jour à sa gloire la harpe d'or des grands écrivains, les pinceaux et le ciseau des maîtres, j'ai commencé à lui tresser une humble couronne de fleurs sauvages et ternes. La sympathie qui attire la Serbie vers nous et nous fait jeter les regards sur elle achèvera le reste d'une façon rapide et grandiose.




GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01076 4989

